GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

ENTEBBÉ

LES SECRETS DU RAID ISRAÉLIEN

par TONY WILLIAMSON

PLON

ENTEBBÉ
LES SECRETS DU RAID ISRAÉLIEN

TONY WILLIAMSON

ENTEBBÉ

LES SECRETS DU RAID ISRAÉLIEN

Traduit et adapté par
GÉRARD DE VILLIERS

PLON

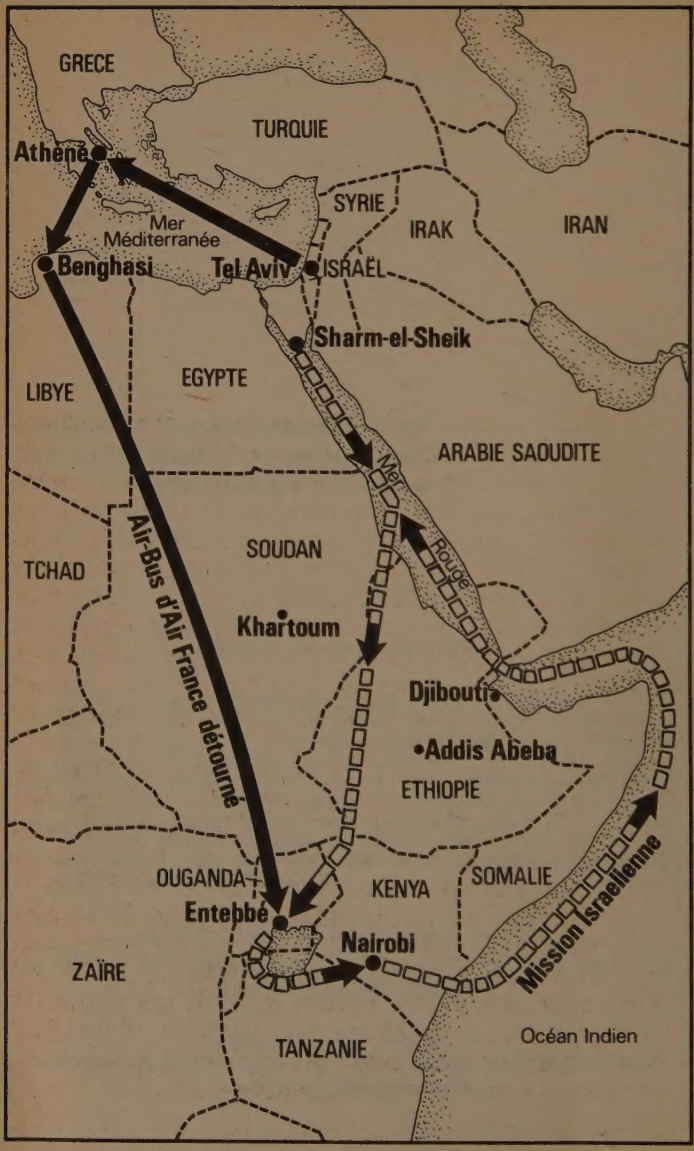
Maquette de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective,* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1976, Tony Williamson Productions Ltd.
© Éditions Jean-Pierre Ramsay, Librairie Plon, SAS Production, 1976
pour la traduction française.

ISBN : 2 - 259 - 00178 - 5
(Édition originale : ISBN : 0 - 00 - 216138 - 9, William Collins Sons & Cº Ltd, Glasgow)

Au lieutenant-colonel Yonathan Natanyahu et à tous ceux qui sont morts à Entebbé.


GRECE
TURQUIE
Athènes
SYRIE
IRAK
IRAN
Mer Méditerranée
Benghasi
Tel Aviv
ISRAËL
Sharm-el-Sheik
LIBYE
EGYPTE
ARABIE SAOUDITE
Mer Rouge
SOUDAN
TCHAD
Air-Bus d'Air France détourné
Khartoum
Djibouti
Addis Abeba
ETHIOPIE
OUGANDA
KENYA
SOMALIE
Entebbé
Nairobi
Mission Israélienne
ZAÏRE
TANZANIE
Océan Indien

CHAPITRE PREMIER

Lydie Devine, une des hôtesses du compartiment de première était en train de passer le plateau de boissons à l'arrière lorsqu'une passagère assise sur l'un des sièges de la rangée de droite se leva brusquement et s'avança dans l'allée. Elle était vêtue d'un chemisier bleu, d'une jupe d'un bleu plus sombre et de bas assortis. Les jambes écartées, elle leva les bras au-dessus de sa tête et poussa un cri pour attirer l'attention.

Avec horreur, l'hôtesse qui tenait son plateau s'aperçut que dans chaque main la passagère brandissait une grenade!

Il était exactement 13 h 20, heure d'Athènes. A 12 h 55, le commandant de bord Michel Bacos avait décollé de l'aéroport international d'Athènes, tournant au-dessus de l'étincelante mer Egée pour prendre la direction de Paris. A bord de l'Airbus, il y avait un équipage de 12 personnes et 258 passagers, la plupart d'entre eux venant d'Israël, Tel-Aviv étant le départ de ce vol d'Air France 139. Normalement, l'Airbus aurait dû arriver après 2 h 15 de vol à Paris. Le temps était superbe et les passagers, pour la plupart en vacances, semblaient d'excellente humeur.

Pourtant, l'hôtesse des premières avait remarqué, même avant le décollage, la femme en bleu aux grenades.

Elle avait une boîte de chocolats sur ses genoux et parlait avec un accent allemand guttural. Lorsqu'elle était montée à bord de l'avion à Athènes, en compagnie d'un jeune Allemand, certains des sièges de première classe avaient été occupés par erreur par des passagers touristes.

Bien que cette femme n'ait absolument aucune raison de croire qu'on allait lui refuser le siège de première classe auquel lui donnait droit sa carte d'embarquement rouge, elle était entrée immédiatement en fureur. En dépit des tentatives pour la calmer faites par Daniel Courtial le chef steward, elle avait chassé furieusement de son siège un vieux Juif. Sa façon d'être était tellement arrogante et brutale qu'elle en devenait franchement agressive.

L'hôtesse se remémorait cet incident en la regardant brandir ses grenades.

— Asseyez-vous, cria la femme en bleu, tout le monde doit rester assis!

A ce moment, l'Allemand de grande taille, bien habillé et bien coiffé qui était assis à côté d'elle, se leva, marcha dans l'allée, brandissant un pistolet pour écarter une autre hôtesse qui se trouvait à l'avant de la cabine, et pénétra de force dans le poste de pilotage.

Des cris et des hurlements s'élevèrent dans la section touriste.

Isaac David, vice-président de l'Assemblée Miriat Bialik à Tel-Aviv, se sentit paralysé par une chape d'angoisse. Depuis le début du vol, il était nerveux. Il avait été témoin de l'altercation entre le vieux Juif et la femme en bleu et il s'était

dit qu'elle réagissait comme si ces deux sièges étaient une question de vie ou de mort pour elle et son compagnon. Son arrogance et le regard inquiet d'avertissement que le jeune Allemand lui avait lancé avaient troublé sur le moment Isaac David. Il s'était demandé s'il n'y avait pas une raison plus profonde à cette réaction qu'une simple erreur de sièges.

Ensuite, pendant le décollage, Isaac s'était calmé, bien que son inquiétude ait été renforcée en voyant deux Arabes monter à bord de l'avion et s'installer dans la cabine touristes. Il y avait quelque chose de bizarre dans leur attitude, comme s'ils étaient mal à l'aise. Finalement, Isaac avait tenté de se raisonner au sujet du couple allemand se disant qu'il se faisait des idées.

Maintenant, il réalisait que son intuition ne l'avait pas trompé. D'autres que lui commençaient à trembler parmi les 258 passagers.

Sarah et Uzi Davidson se trouvaient dans les premiers rangs de la section touristes. Ils voyageaient avec leurs deux enfants, Ron, 16 ans, et Benjamin, 13 ans. Les enfants étaient en train de jouer au gin-rummy avec leur mère lorsque éclatèrent les cris de la femme en bleu. D'abord, Sarah pensa qu'il s'agissait de quelqu'un pris d'un malaise subit. Mais, alors qu'elle essayait de regarder par-dessus les sièges devant elle, d'autres passagères commencèrent à pousser des hurlements hystériques.

Uzi était assis au bord de l'allée et voyait mieux. Sarah lui demanda ce qui se passait. L'expression de son mari quand il se tourna vers elle lui fit peur. Il commença a secouer la tête comme s'il ne pouvait pas arriver à croire ce qu'il voyait. Tout à coup, deux hommes passèrent

près de lui, courant en direction de la cabine des premières. L'un portait une chemise jaune, l'autre une rouge. Avec une indicible terreur, Sarah s'aperçut qu'ils avaient tous les deux des pistolets automatiques à la main!

— Nous sommes *hijacked*[1], dit-elle, ils sont en train de nous *hijacker*.

Maintenant, les gens commençaient à crier partout dans la cabine touriste, réalisant ce qui se passait. Uzi Davidson essaya de garder son calme. Agé de 38 ans, il était d'un caractère flegmatique et paisible. Travaillant comme ingénieur commercial en Israël, il vivait tranquillement avec sa famille, dans un appartement de Ramat Aviv. Ce voyage en France représentait une grande joie et un événement marquant pour Uzi. Ces vacances étaient un cadeau à son fils aîné qui n'avait jamais voyagé à l'étranger et allait faire son service militaire l'année suivante. C'était aussi une récompense pour la barmitzvah de Benjamin, cadeau important d'un père Juif à son fils. Brusquement, pour Uzi, le voyage agréable basculait dans l'horreur. Droit devant lui, au bout de l'allée, l'homme en chemise rouge brandissait un pistolet en direction des passagers hurlants tandis que l'homme en chemise jaune poussait brutalement une hôtesse des « touristes » dans le compartiment de première classe. Uzi regarda son fils Benjamin, qui lui rendit son regard, de la terreur plein les yeux. Le jeune garçon commença à sangloter, répétant sans arrêt : « Je ne veux pas mourir! »

Sarah prit Benjamin dans ses bras, pour le consoler et Uzi leur conseilla de s'enfoncer

[1] Détournés.

autant qu'ils le pouvaient dans leur siège. Ils demeurèrent ainsi quelques minutes jusqu'à ce que les passagers de première classe commencent à surgir dans la cabine touriste poussés par les deux Arabes aux pistolets et une femme en bleu qui continuait à brandir une grenade dans la main gauche et un pistolet dans la main droite, criant sans arrêt à tout le monde de se taire et de s'asseoir.

Les terroristes firent évacuer les dix premiers rangs de la classe touriste, renvoyant les passagers à l'arrière où ils s'assirent par terre, rejoints par les passagers de première.

Sarah fouilla dans son sac et y prit une boîte de comprimés de Valium, un puissant tranquillisant. Elle donna un comprimé à chacun de ses enfants et en prit un elle-même. A ce moment, une voix sortit du haut-parleur confirmant ce que tout le monde craignait.

— Nous sommes Palestiniens, dit la voix, si vous restez assis et faites ce que l'on vous dit, il ne sera fait de mal à personne.

Le message fut répété deux fois, puis le haut-parleur commença à donner des instructions aux *hijackers*, se référant à eux comme les camarades 55, 39 et 10. Les deux Arabes transportèrent deux boîtes de chocolats jusqu'aux issues de secours et entreprirent de les y fixer avec de larges bandes de papier adhésif.

Ils avertirent les passagers voisins que les boîtes contenaient des explosifs qu'ils déclencheraient à la première résistance.

Le haut-parleur grésilla de nouveau et une voix d'homme avec un fort accent allemand, annonça aux passagers :

— Je suis Hamed L Kubesi de l'Unité de Com-

mando Che Guevara de la bande de Gaza, rattaché au Front Populaire de Libération de la Palestine.

Il parla ensuite pendant dix minutes, expliquant aux passagers que leur avion avait été détourné parce que c'était la seule façon de convaincre Israël que les droits des Palestiniens, moralement et historiquement, étaient mieux fondés que les droits des Juifs sur la Palestine. Il informa les passagers muets de terreur qu'ils allaient être gardés en otages, en vue d'être échangés contre plusieurs combattants de la liberté en détention dans différentes prisons d'Europe et d'Israël. Il précisa que les terroristes auteurs du détournement n'éprouvaient aucune animosité personnelle envers les otages, et qu'ils ne seraient pas en danger tant qu'ils obéiraient aux ordres.

Pour Sarah Davidson, cette affirmation ne voulait pas dire grand-chose. De chaque côté de l'avion, il y avait maintenant des paquets d'explosifs, les deux Arabes continuaient à brandir des pistolets qui semblaient prêts à partir à chaque seconde, et la femme en bleu arpentait les allées de la cabine touriste sa grenade dans la main, l'anneau de la goupille passé autour d'un de ses doigts comme une bague. Les traits aigus et cruels de son visage s'éclairaient chaque fois qu'elle percevait la peur sur les visages des passagers.

Sarah se dit que si ça ne s'appelait pas être en danger, elle se demandait vraiment ce qu'il pouvait y avoir de pire! Pendant un moment, elle pensa qu'ils étaient tous condamnés, que les terroristes allaient faire exploser l'avion en plein vol.

Un peu plus loin, dans la cabine touriste, il y

avait un enfant de six ans, qui n'arrêtait pas de demander à sa mère, les yeux remplis de terreur, si cela faisait mal quand on mourait... Tout ce que sa mère pouvait faire était de le serrer contre elle et essayer de cacher ses larmes.

Au fond de la cabine touriste, une autre passagère pleurait hystériquement. Elle était anglaise et s'appelait Patricia Heyman. Depuis le début du détournement, elle avait commencé à éprouver de violentes douleurs dans l'abdomen, cela empirait. Patricia Heyman était enceinte de six mois.

Dans la cabine de pilotage, le jeune Allemand se tenait derrière le commandant de bord, pistolet au poing, prêt à écraser toute résistance. Le commandant de bord lui avait pourtant clairement expliqué qu'afin de sauvegarder ses passagers, ce qui était son premier souci, lui et son équipage coopéreraient avec les *hijackers* et n'offriraient aucune résistance. D'ailleurs, conformément aux ordres donnés par l'Allemand, il avait mis le cap sur Bengazi, en Libye, au lieu de suivre sa route normale sur Paris.

Un peu plus de trois heures après le décollage d'Athènes, l'Airbus arriva au-dessus de Bengazi et entra en contact avec la tour de contrôle de l'aéroport. Le contrôleur donna immédiatement l'autorisation de se poser à l'Airbus, lui indiquant la piste et la direction du vent. Visiblement, on les attendait...

Aussitôt après l'atterrissage, à 16 h, l'Airbus se gara à l'écart de l'aérogare et fut entouré par un cordon de soldats libyens. Sur l'ordre des terroristes, le plein de kérozène fut fait immédiatement pour que l'avion soit prêt à redécoller sans délai. Peu après l'atterrissage, les terroristes ordonnèrent aux passagers de baisser les rideaux de

plastique doublant les hublots de façon à ce qu'ils ne puissent voir ce qui se passait à l'extérieur. L'un d'eux se tenant toujours à l'arrière, l'autre à l'avant de la cabine touriste, avec l'Allemand. Son compagnon surveillait le pilote.

A bord, il y eut une conférence entre les deux Allemands au sujet de Patricia Heyman. La femme en bleu apprit à son complice que Patricia Heyman avait une hémorragie et que la garder à bord risquait de poser des problèmes pour la suite du voyage. Les deux décidèrent qu'il valait mieux la laisser en Libye et ordonnèrent au radio de l'équipage d'informer la tour de contrôle de Bengazi de leur décision.

La chaleur était étouffante sur l'aéroport, plus de 35° C, et très vite les passagers se trouvèrent dans une atmosphère presque irrespirable. Les terroristes autorisèrent alors les autorités libyennes à brancher un générateur sur l'Airbus de façon que l'air conditionné puisse fonctionner. L'équipage cabine distribua des plateaux de repas et obtint également des Libyens du ravitaillement en boissons et en repas pour la suite du voyage. Bien entendu, aucun des passagers n'avait le droit de se lever sauf pour aller aux toilettes. Et il était interdit de fumer. Les discussions et les dispositions pour évacuer Patricia Heyman prirent une grande partie de l'après-midi et de la soirée. L'Airbus resta neuf interminables heures à Bengazi avant que les terroristes donnent enfin l'ordre au commandant de bord de décoller.

Patricia Heyman roulait en ambulance vers l'hôpital de Bengazi quand l'Airbus décolla prenant la direction du sud. Il était 22 h 30.

Durant l'arrêt à Bengazi des discussions avaient

été engagées entre les terroristes et un diplomate français sans aucun résultat.

Après ces heures d'attente, la plupart des passagers étaient épuisés nerveusement et physiquement. Certains ne se réveillèrent même pas pendant le décollage. Ceux qui ne dormaient pas se demandaient où ils allaient maintenant et qui viendrait à leur secours. Le chef des terroristes avait annoncé par l'intermédiaire du haut-parleur qu'ils se dirigeaient vers leur destination finale, et, pour la plupart des passagers, cela signifiait un pays arabe.

Chacun s'interrogeait sur ce pays, la plupart étant d'avis que Beyrouth semblait la destination la plus logique.

Certains se demandèrent même si l'Airbus n'allait pas se retrouver en Chine populaire!

En tout cas, durant la première heure de vol après Bengazi personne n'imaginait que l'Airbus survolait le Soudan en direction de l'Ouganda.

Il faisait encore nuit lorsque les haut-parleurs de la cabine grésillèrent. La voix de Wilfred Boese, le terroriste allemand, annonça :

— Nous venons d'entrer en contact avec la tour de contrôle d'Entebbé, à l'aéroport de Kampala, capitale de l'Ouganda. Nous allons y atterrir.

A 4 h 20, heure locale, le commandant de bord Michel Bacos posa son Airbus sur la piste bosselée, réveillant ceux des passagers qui dormaient.

Aussitôt l'Allemand qui était à la tête du commando, en annonçant dans le haut-parleur où ils se trouvaient, précisa que le peuple ougandais leur viendrait en aide. La première réaction des passagers fut le soulagement et même la joie. Des cris éclatèrent dans la cabine.

Le terroriste avait parlé doucement d'une voix tranquille, et beaucoup de passagers pensèrent que leur épreuve était terminée. Quand il eut fini son discours, ils commencèrent à applaudir, certains pleurant même de joie. Il leur paraissait évident que les terroristes avaient décidé de relacher leurs otages ou que, par radio, ils étaient arrivés à un accord avec Israël.

Parmi les passagers les plus soulagés, il y avait une jeune fille de dix-sept ans, mince, ravissante, avec de longs cheveux noirs, de timides yeux de biche marron, Nadia Israël. Elle voyageait avec sa tante qui n'avait d'ailleurs que vingt et un ans, Nina Zrehen, et avait désespérément essayé de dissimuler sa peur. Maintenant que le cauchemar allait être terminé, elle se mit à applaudir avec enthousiasme, se joignant aux autres passagers.

Puis plus rien ne se passa. Vers 6 h 15 le soleil se leva brusquement et les passagers purent apercevoir les rives du lac Victoria. Une heure plus tard une camionnette de ravitaillement ougandaise apporta des cartons de boissons non alcoolisées et les deux terroristes arabes les donnèrent aux hôtesses pour distribuer aux passagers. L'ambiance commença à se détendre, les gens bavardaient et souriaient un peu partout dans la cabine.

Mais peu à peu les sourires s'effacèrent. Personne ne semblait décidé à laisser les passagers descendre de l'avion et la chaleur devenait insupportable dans la cabine, aucun système d'air conditionné ne fonctionnait. C'était la saison des pluies en Ouganda et une chaleur lourde et humide régnait sur l'aéroport.

La jeune Nadia Israël, qui avait recommencé à s'inquiéter, remarqua un indice troublant. L'Alle-

mande en bleu, celle que les autres terroristes appelaient n° 10, semblait détendue et triomphante. Elle bavardait avec les deux Arabes, riant et plaisantant comme s'il n'y avait absolument rien à craindre des Ougandais.

Enfin, vers midi, après des heures d'inconfort et d'espoir déçu, les portes de l'avion furent ouvertes, et les passagers autorisés à débarquer. C'est en mettant le pied pour la première fois sur le sol ougandais qu'ils réalisèrent quelle sorte « d'aide » l'Ouganda allait leur donner.

Un cordon de soldats noirs, en tenue de combat, armés de fusils d'assaut, entourait l'Airbus. De la passerelle jusqu'à l'ancien bâtiment de l'aérogare, où une pancarte rouillée annonçait : ENTEBBE INTERNATIONAL AIRPORT, une double rangée de soldats ougandais canalisa les 257 passagers durant leur transfert.

D'abord certains de ceux-ci eurent l'impression que les fusils d'assaut étaient là pour les protéger. Puis le groupe des terroristes émergea de l'Airbus. Les soldats se précipitèrent alors sur eux, leur donnant de grandes claques dans le dos, riant, les étreignant et même les embrassant!

Les passagers réalisèrent alors brutalement la vérité. Les soldats ougandais n'étaient là ni pour les aider ni pour s'attaquer aux terroristes. Ils surveillaient les passagers otages pour le compte des terroristes, en pleine collaboration avec eux.

CHAPITRE II

Tout avait commencé le dimanche 25 juin à Koweit. Trois hommes et une femme étaient réunis dans un appartement aux premières heures de l'aube. Le brouhaha de la circulation n'avait pas encore commencé et un soleil brûlant écrasait déjà Koweit-City, mélange de buildings ultra-modernes et de vieilles maisons de pêcheurs. Les quatre participants de cette réunion ne prêtèrent aucune attention à l'appel du muezzin de la mosquée voisine retransmis par haut-parleur qui éclata à l'heure exacte où le soleil se leva sur La Mecque.

Ils avaient d'autres chats à fouetter.

Le chef du groupe était un avocat allemand, appelé Wilfred Boese, 28 ans, grand avec des yeux d'un bleu pénétrant et une vague ressemblance avec Steve Mc Queen. En dépit de sa voix calme et douce, au cours des dernières années il avait émergé comme l'un des anarchistes les plus importants du groupe Baader-Meinhof. Il avait travaillé avec Carlos Ramirez, le plus célèbre terroriste du monde. Et en 1975 avait organisé une attaque au bazooka sur l'avion El Al à Orly.

Boese était intelligent avec des manières douces et persuasives qui avaient attiré l'attention de Carlos en 1974 à l'époque où le Vénézuélien établissait des liens entre le Front Populaire de Libération de la Palestine et le groupe Baader-Meinhof. En 1975, Carlos avait recruté Boese pour l'organisation palestinienne en application de sa politique visant à créer un mouvement terroriste uni qui aiderait les anarchistes à travers le monde. Ce mouvement, connu secrètement comme le Front du Refus en raison de son rejet de toutes solutions négociées au problème d'Israël, étendit activement son influence de 1975 à 1976 dans des organisations comme l'Aide Rouge en Hollande, l'Ira, l'Armée Rouge au Japon, le Dormo au Yémen, la branche sud-américaine du FPLP et les Tupamaros en Uruguay. Il réussit particulièrement bien à établir des liens amicaux sur le continent africain grâce aux efforts du Dr Haddad en Libye, en Somalie et en Ouganda.

Les activités des gouvernements français et allemand ainsi que leur aide à Israël firent d'eux des objectifs prioritaires pour le FPLP. Il était également important, afin d'asseoir la réputation du Front du Refus, de frapper un coup spectaculaire qui forcerait ces gouvernements à libérer de prison les membres du groupe Baader-Meinhof, du FPLP et le terroriste de l'Armée Rouge japonaise Kozo Okamoto, détenu en Israël à la suite du massacre de Lod.

En mai 1976 lorsque Ulrike Meinhof fut trouvée pendue dans sa cellule en Allemagne durant son procès et celui de Andréas Baader, Wilfred Boese commença à s'entraîner en vue d'un détournement d'avion. Son équipe était composée de deux Palestiniens du Koweit et d'une Allemande

de vingt-quatre ans, Gabrielle Kroecher-Tiedemann. Une jeune femme brune aux cheveux noirs et raides coupés en frange sur le front, avec un visage très pâle, aux traits durs, et des façons brutales. Elle avait rejoint le groupe Baader-Meinhof lorsqu'elle était adolescente et connaissait Ulrike Meinhof bien avant que celle-ci fût arrêtée par la police de l'Allemagne de l'Ouest. Gabrielle Tiedemann est alors devenue l'un des chefs du mouvement anarchiste et avait pris part à l'attaque des ministres de l'OPEC à Vienne. Cela avait été une bonne introduction pour elle auprès du FPLP et, en 1976, elle s'était installée au Moyen-Orient en prenant le pseudonyme turc de Kalimiri. Elle était toujours extrêmement susceptible, sujette à des crises de rage et portait continuellement un pistolet dans son sac. A plusieurs reprises elle s'était vantée d'avoir tué un policier à Vienne.

En mai et en juin elle s'était entraînée avec Boese et les deux Arabes du FPLP au Koweit, répétant le détournement d'un avion et l'itinéraire qu'il prendrait ensuite. Des réunions avaient également eu lieu à Bengazi avec Carlos et des membres des services secrets libyens sympathisants du FPLP. Ces derniers avaient présenté au groupe Tiedemann-Boese un Sud-Américain nommé Antonio Degaz-Bouvier... Grand, beau, avec une moustache, et d'une élégance un peu tapageuse. C'était un excellent ami de Carlos et il l'avait accompagné à Londres lors d'une tentative de meurtre contre Edward Sieff, le directeur de Marks Spencer, les grands magasins londoniens. Bouvier avait également pris part à la préparation des kidnappings des Jeux Olympiques de Munich. Avec l'aide du docteur Waddie Haddad,

directeur politique du FPLP qui opérait à partir de Modagishu, hôpital de la Somalie, Bouvier avait mis au point un plan qui semblait parfait. La clef de ce plan était le président Idi Amin Dada. Ce dernier était déjà sympathisant déclaré de la cause palestinienne, ses gardes du corps étaient palestiniens et il avait laissé s'établir en Ouganda plusieurs bases du FPLP. En échange de sa protection et de facilités d'opérations à l'aéroport d'Entebbé, les terroristes du FPLP étaient prêts à offrir au président ougandais le rôle flatteur de médiateur.

C'était justement le genre de rôle théâtral que le président Amin trouverait irrésistible. D'un côté il pourrait jouer le rôle sympathique du négociateur, avec toutes les conférences de presse que cela impliquait inévitablement, tandis que de l'autre il pourrait se rengorger du spectacle d'Israël le suppliant. Son prestige, au moment de la conférence de l'Organisation des Etats Africains, dont il était président pour un an, en sortirait considérablement grossi.

C'était une proposition qu'Idi Amin ne pouvait pas refuser et son accord mettrait les otages, à plus de quatre mille kilomètres d'Israël dans un pays hostile, sous la coupe d'un dictateur utilisant la torture, le viol et le meurtre avec la même facilité que d'autres gouvernements distribuent des amendes. Son armée, parfaitement équipée, de plus de vingt-mille hommes, faisait de l'Ouganda le cadre idéal pour le coup.

Bouvier était absolument certain du succès.

— Notre plan ne peut pas rater, dit-il à Boese et à Gabrielle Tiedemann. Lorsque les Israéliens apprendront le détournement, nous serons déjà en sécurité dans l'espace aérien libyen.

Il leur expliqua également qu'une fois rendus à Entebbé il n'y aurait aucun risque d'intervention israélienne. Entre l'Ouganda et Israël, il n'y avait que des pays hostiles, l'Egypte, le Soudan, l'Arabie Saoudite. Les Israéliens seraient donc impuissants et finalement forcés de négocier. Le délai initial de négociation serait fixé à soixante-douze heures mais devrait inévitablement être étendu. C'était d'ailleurs leur intérêt d'allonger les négociations et de reculer les délais. Le succès étant garanti, la publicité du détournement aiderait à contrebalancer les mauvaises nouvelles de la résistance palestinienne venant du Liban.

L'importance donnée à cette opération par le FPLP était illustrée par le choix de ses participants. Avec Bouvier il y avait Hadj Faiz Gaber, le chef de guérilla qui avait aidé Habash à fonder le FPLP et le chef de la section opérationnelle, Abdel Latif Razag, quarante-trois ans. Ces trois hommes avaient décidé d'attendre à Entebbé l'arrivée de l'avion détourné et de rester en contact permanent avec le docteur Waddie Haddad, autre fondateur du FPLP, qui se trouvait en Somalie.

Après les rencontres de Bengazi, où se trouvaient des membres des services secrets libyens, il fut décidé que l'avion capturé y referait son plein avant de gagner l'Ouganda. Wilfred Boese et Gabrielle Tiedemann retournèrent alors à Koweit-City et achevèrent leur plan pour s'emparer de l'avion. Ils décidèrent, au lieu d'utiliser leurs noms, de se servir de simples numéros comme codes. Les deux Arabes s'appelleraient 39 et 55 et Gabrielle Tiedemann serait le numéro 10.

Le 27 juin à l'aube, après leur réunion, ils quittèrent leur appartement de Koweit-City et se rendirent à l'aéroport afin d'embarquer sur le vol

763 des Singapore Airlines qui devait arriver à Athènes à sept heures du matin. Les deux Allemands voyageaient ensemble, ayant pris deux premières pour Paris. Les deux Arabes arrivèrent à l'aéroport séparément, chacun transportant une boîte de dattes qui contenait deux pistolets automatiques tchèques 7,65 et deux grenades à fragmentation. L'absence de contrôle sérieux au Koweit leur permit d'embarquer avec leurs armes sans encombre. Ils voyageaient en touristes et, dès leur arrivée à Athènes, ils se rendirent directement à la salle de départ, étant passagers en transit. De cette façon ils évitaient les contrôles de sécurité qui auraient fatalement découvert leurs armes.

Gabrielle Tiedemann, par surcroît de précaution, avait mis une perruque blonde. Elle attendit en salle de départ jusqu'à ce que les passagers commencent à embarquer sur le vol 139 à destination de Paris. L'appareil en provenance de Tel-Aviv transportait plus d'une centaine d'Israéliens. Juste avant d'embarquer, Wilfred Boese se rendit aux toilettes où il fut rejoint par l'Arabe connu sous le nom de code de 55. Dès qu'ils furent seuls, ce dernier lui donna les pistolets et les grenades. Ensuite, Boese rejoignit Gabrielle Tiedemann.

Lorsqu'ils montèrent dans le bus les emmenant à l'avion d'Air France, Gabrielle Tiedemann avait deux grenades et un pistolet dans son sac et Boese un pistolet automatique dans sa poche. Derrière eux, il y avait les deux Arabes et leurs boîtes de dattes.

Vingt-quatre heures plus tard, les quatre terroristes n'avaient plus qu'à se féliciter. Leur opération avait parfaitement réussi. Ils étaient sains

et saufs à Entebbé, avec l'Airbus d'Air France, les deux cent cinquante sept otages dont plus de cent Israéliens, le tout sous la protection officieuse mais efficace des soldats à béret rouge du maréchal Idi Amin Dada.

CHAPITRE III

A Jérusalem, une session extraordinaire de la Knesset, le Parlement israélien, était en cours. Le visage grave, le Premier ministre Isaac Rabin, informa les députés que le gouvernement s'attendait à recevoir un ultimatum des terroristes. Il était persuadé qu'Israël était la véritable cible de l'action terroriste. Si Israël refusait de satisfaire leur demande, ce seraient les otages juifs qui seraient tués.

Dans cette ambiance dramatique, le chef de l'opposition, Menhaim Begim, fut le premier à prendre la parole pour répondre au Premier ministre. Gravement, il dit aux députés que ce n'était pas le moment de faire de la rhétorique, de se déchirer sur des problèmes de politique intérieure. Il fallait un appui total et sans restriction au gouvernement et à ses ministres. Au nom de tous les partis de l'opposition, il condamna le détournement et offrit la plus large coopération au gouvernement dans ce moment tragique.

La responsabilité de n'importe quelle contre-mesure tombait sur les épaules de deux hommes.

L'un était le ministre de la Défense, Shimon Péres, l'autre le chef d'état-major général, le général Mordechaï Gur.

Ils avaient passé la journée précédente dans la tour de contrôle de l'aéroport Ben Gourion de Tel-Aviv, suivant la trajectoire de l'avion détourné, jusqu'à ce qu'il ait atterri à Entebbé. Une heure et demie après le décollage d'Athènes, les Israéliens connaissaient le détournement grâce à leurs moyens électroniques d'écoute.

Pendant les premières heures du détournement, ils s'étaient demandés si, après avoir refait le plein à Bengazi, l'Airbus ne reviendrait pas atterrir en Israël pour présenter l'ultimatum. Aussi, d'importantes mesures de sécurité avaient-elles été prises à l'aéroport Ben Gourion. Des chasseurs israéliens se tenaient prêts à décoller au cas où les terroristes auraient voulu forcer l'Airbus à s'écraser sur un point vital d'Israël.

Maintenant ce danger était écarté mais ils se trouvaient confrontés à une situation qui n'avait pas eu d'équivalent lors des précédents détournements. Les otages étaient détenus dans un pays hostile à Israël où, de plus, les terroristes étaient aidés par le président lui-même et son armée. Cela, les Israéliens le savaient dès les premières heures qui suivirent l'atterrissage de l'Airbus à Entebbé grâce aux informateurs qu'ils avaient conservés sur place.

Immédiatement, Shimon Péres et Mordechaï Gur tirèrent la conclusion que toute action entreprise contre les terroristes devait également être une action contre l'Ouganda. Les conséquences de cet enchaînement étaient énormes. Militairement et politiquement. Cependant, le ministre de la Défense n'hésita pas une seconde à deman-

der au général Gur d'étudier la possibilité d'une action militaire.

Tous deux étaient extrêmement liés professionnellement et socialement. Cette relation allait se révéler essentielle pour coordonner les opérations qui devaient surmonter des dizaines d'obstacles aussi bien politiques que militaires.

Très tôt, lundi matin, à peine plus de deux heures après que l'Airbus ait atterri à Entebbé à 4 heures 20 du matin, ils se retrouvèrent dans le bureau de Shimon Péres, au quatrième étage du Ministère de la Défense, le Kiryah, à Tel-Aviv. Ce building fait partie du complexe du quartier général militaire israélien, un énorme bloc de huit étages, en pierre de taille qui se dresse au milieu des palmiers et des eucalyptus.

Le bureau du général Gur se trouvait dans un autre building mais on pouvait y parvenir grâce à un petit corridor.

Longuement les deux hommes étudièrent ensemble les cartes et les rapports du MOSSAD, les services secrets israéliens, enfermés dans le bureau du ministre, aux murs noirs, rafraîchis par l'air conditionné. L'ambiance était tendue en dépit des palmiers en pots, des fauteuils de cuir noir et des cendriers étincelants. Les murs étaient nus à l'exception d'une énorme carte suspendue derrière le bureau couvrant toute la surface d'Israël à l'Afrique du Nord, et d'Ethiopie en Ouganda.

Les premiers rapports du MOSSAD confirmèrent que le détournement était l'œuvre du FPLP de Georges Habash et que le directeur de l'opération était Waddie Haddad, l'un des ennemis les plus acharnés d'Israël. Ils n'ignoraient pas que Haddad avait des liens étroits avec le groupe Baader-Meinhof et que l'homme et la femme qui

avaient déclenché le détournement étaient Allemands. Tous ces faits signifiaient aux yeux des services secrets israéliens qu'il s'agissait d'une opération terroriste de première grandeur.

Lundi après-midi, le gouvernement israélien eut officiellement connaissance des exigences des terroristes. Ils exigeaient, pour rendre les otages, la libération de 53 terroristes détenus en Allemagne (6), au Kenya (5), en Suisse (1), en France (1) et surtout en Israël (39). Parmi ceux-ci se trouvaient le Japonais Kozo Okamoto, unique survivant de la tuerie de Lod, en 73 et Mgr Hilarion Capucci, vicaire patriarcal melchite de Jérusalem condamné le 9 décembre 74 à 12 ans de prison.

Ces demandes semblaient inacceptables pour Israël d'autant que les terroristes exigeaient que l'échange se fasse à Entebbé.

*
* *

Le général Gur avait gagné ses galons de chef d'état-major non seulement à cause de sa vaste expérience mais aussi de ses qualités de logique et de réalisme qui lui permettaient d'évaluer une situation sans émotion. Il s'était entouré d'adjoints pleins de vitalité et d'imagination mais il préférait rester l'élément modérateur. Il se rappelait encore son passé comme commandant du premier bataillon parachutiste d'Israël et il connaissait trop bien le courage sans limites qui semble faire partie de la courte tradition militaire israélienne.

Beaucoup, parmi les hommes de ce bataillon, y compris Gur lui-même, venaient de la vieille unité « 101 », du premier commando d'Israël dont les membres avaient été surnommés « les

gars ». Lorsque cette unité avait été absorbée par la brigade parachutiste, son esprit avait modelé tout le bataillon. Les exploits de ce dernier, au cours des différentes guerres qu'Israël avait livrées depuis sa création, étaient légendaires.

Le général Gur savait à quel point il est facile de se ruer au combat en comptant sur le courage et l'habileté pour gagner la bataille. Mais il savait aussi que son devoir était de mesurer froidement les chances de réussite d'une opération aussi hasardeuse que l'attaque d'un pays ennemi à quatre mille kilomètres d'Israël.

Lorsqu'il regarda la carte, il vit l'Egypte, le Soudan et l'Ethiopie se dressant comme une barrière infranchissable entre les deux pays. Traverser cette zone avec des forces suffisantes pour garantir le succès de l'opération alerterait des pays qui se précipiteraient au secours des terroristes et de l'Ouganda. Le résultat serait désastreux.

Gur convoqua son adjoint le major-général Yekuti Adam et le général Beni Peled chargé de l'aviation. Pendant une heure ils examinèrent toutes les informations qu'ils possédaient, calculant les distances, les moyens de transport, les forces militaires des Ougandais à l'aéroport. Aux yeux des adjoints du général Gur, il était évident qu'une attaque était possible. Mais ce sentiment n'était pas suffisant pour le chef d'état-major qui voulait des faits précis, des chiffres et un plan.

*
* *

Shimon Péres arpentait le bureau, tournant autour de la table et parfois se plongeant dans la contemplation de Tel-Aviv pour se détendre.

— Nous devons offrir au gouvernement une option militaire, déclara-t-il, si nous n'y arrivons pas il n'y aura d'autre solution que de céder aux demandes des terroristes. Cela, ajouta-t-il l'air sombre, causera dans l'avenir des dommages incalculables. Avec cinquante-trois des plus dangereux terroristes du monde de nouveau en liberté il y aurait, dans un proche avenir, une centaine d'Entebbé.

Tous, dans ce bureau, savaient que les terroristes éventuellement relâchés, loin de se retirer de l'activisme, n'auraient qu'une idée, frapper Israël plus que jamais, encore plus fort.

— Si nous ne pouvons pas mettre au point un plan pratique, dit Shimon Péres gravement, si nous ne pouvons pas offrir à notre gouvernement une option militaire viable, nous n'avons plus le droit de hisser le drapeau du sionisme en Israël.

Il y eut un lourd silence après la déclaration de Shimon Péres. Tous, au fond de leur cœur, partageaient ce point de vue. Le général Gur était d'accord. Mais il répéta que le plan qu'il présenterait au gouvernement devait prévoir une chance réelle de succès. De plus, ajouta-t-il, ce plan devrait protéger les otages, leur vie étant l'objectif numéro un.

— C'est parfait, dit Péres, quand commençons-nous?

*
* *

A Entebbé, pendant ce temps, le chef des terroristes avait autorisé les employés ougandais à monter à bord de l'Airbus immobilisé en bout

de piste afin de ravitailler les otages. Très nerveuse, Gabrielle Tiedemann, brandissant une grenade, menaçait de la jeter si quiconque tentait quoi que ce soit. Deux cents soldats ougandais avaient pris position tout autour de l'appareil, ne s'opposant en aucune façon aux allées et venues des terroristes.

*
* *

Dès huit heures trente du matin ce lundi 28 juin, le téléphone se mit à sonner chez de nombreux Israéliens. Un par un, le groupe du général Gur contactait tous ceux qui avaient jadis travaillé en Ouganda avec Idi Amin. Beaucoup parmi eux avaient participé à l'entraînement des forces ougandaises lorsque les relations étaient bonnes entre les deux pays. D'autres avaient pris part à la construction de l'aéroport d'Entebbé et pouvaient procurer les dessins et les plans de l'ancienne et de la nouvelle aérogare. D'autres encore travaillaient pour le MOSSAD, qui était déjà en train d'établir des liaisons avec ses contacts à Kampala.

Pendant que cette action se poursuivait, les adjoints du général Gur commencèrent à convoquer des officiers supérieurs qui dirigeaient les études de l'opération Entebbé. Chaque équipe se concentrerait sur une possibilité d'opération militaire à condition que celle-ci remplisse les impératifs énoncés par le général Gur et le ministre de la Défense. Ces conditions étaient au nombre de trois et semblaient à première vue impossibles à remplir.

— Il fallait que les otages courent un risque minimum.

— Il fallait que la force d'attaque atteigne Entebbé sans être détectée.

— Il fallait avoir une chance réelle de s'emparer de l'aéroport et de le tenir jusqu'à ce que tous les otages aient été évacués.

Presque tous les officiers qui dirigeaient ces équipes étaient des généraux ayant une grande expérience tactique. Pourtant, aucun d'eux ne se sentait sûr de réussir. Tandis qu'ils « planchaient », dans le bureau de Shimon Péres, les discussions s'orientèrent sur Idi Amin.

Dans ce domaine aussi le téléphone n'arrêtait pas. Un par un, tous ceux qui avaient rencontré ou qui connaissaient le président ougandais vinrent donner leur avis. Tous furent d'accord : Idi Amin aiderait les terroristes et ignorerait toute revendication d'Israël... Beaucoup allèrent même plus loin. Le président Amin était un dictateur brutal et totalement irrationnel que sa mégalomanie risquait de pousser à une surenchère d'exigences. Même si Israël acceptait le premier ultimatum et relâchait les terroristes détenus, il y aurait de nouvelles conditions, des obstacles sans fin et finalement des exigences si impossibles à satisfaire que les otages finiraient par être tués.

Ce n'était pas un tableau très rose mais cependant il y avait quand même des raisons de croire qu'Amin agirait avec une certaine prudence. Un de ceux qui le connaissaient bien croyait que le président n'oserait jamais endosser la responsabilité de la mort d'un groupe d'otages comprenant des Français, des Allemands, des Américains et des Anglais, en plus des Israéliens.

Bien que la vie de ses opposants ne pesât pas lourd en Ouganda, tous savaient qu'Amin avait un profond respect pour la puissance militaire et

politique des gouvernements étrangers. Après une longue discussion ils tombèrent d'accord que sur ce point il n'y avait pas de danger immédiat que la situation se détériore. Le président Amin jouerait certainement le rôle de médiateur. Comme cela le flatterait, le processus pourrait durer quelque temps.

En attendant, grâce à leurs contacts à Kampala les Israéliens suivaient heure par heure la situation des otages.

A peu près à l'heure où Idi Amin Dada, entouré de ses gardes du corps palestiniens, débarquait dans le vieux bâtiment de l'aérogare d'Entebbé pour rendre sa première visite aux otages, c'est-à-dire vers 13 h 30, lundi, le général Gur et le ministre de la Défense Shimon Péres se rendirent en hélicoptère à Jérusalem pour rencontrer le Gouvernement de Crise désigné par le Premier ministre Rabin afin de faire face à la situation.

Ils se retrouvèrent dans le bureau aux boiseries de chêne derrière un grand tableau de Jérusalem et écoutèrent, le visage grave, l'analyse de la situation faite par le général Gur.

Le groupe chargé de résoudre la crise était composé de cinq ministres : Shimon Péres, Gad Yaakobi, Hein Zadok, le ministre des Affaires Etrangères Ygal Allon et le Premier ministre Rabin. Très vite, il fut évident que Shimon Péres et Gad Yaakobi, ministre des Transports, étaient en faveur de l'option militaire, les trois autres ministres penchant plutôt pour un éventuel compromis avec les terroristes.

Le général Gur était sur la sellette car il avait à dire au groupe, en toute honnêteté, qu'à ce moment il n'y avait pas de solution militaire.

Dans un silence de mort il expliqua que trente heures après le détournement il ne possédait pas assez d'éléments sur la puissance militaire des Ougandais à Entebbé, l'emplacement de leurs unités et leur nombre, leur valeur et l'endroit où se trouvaient les otages.

A ce moment le Premier ministre Rabin se tourna vers les autres ministres et leur dit :

— Ces généraux sont des professionnels, allez-vous ignorer leurs conseils?

La tension monta à un point insupportable. Shimon Péres était l'adversaire politique de Isaac Rabin depuis toujours. Il l'avait combattu pour l'élection au poste de Premier ministre et avait été battu de justesse. Ils étaient totalement opposés de caractère et bien qu'ils se respectent on ne pouvait guère parler d'amitié entre eux. Cependant, cela n'avait jamais été aussi apparent que lorsque le ministre de la Défense demanda d'approuver une forme quelconque d'action militaire qu'il croyait nécessaire pour contrebalancer l'image d'un gouvernement faible et incapable de prendre une décision.

Rabin s'empourpra de rage.

— Nous ne faisons pas de politique, dit-il aigrement. Nous sommes en train de parler d'une action militaire dont vous n'avez pas les éléments.

Le ministre de la Défense, ignorant cette intervention, insista pour que l'armée israélienne continue à établir des plans afin de rétablir la situation en Ouganda. Mais Rabin coupa court brutalement à une discussion plus approfondie. Il réclama un vote et les cinq hommes se mirent d'accord pour que le gouvernement continue à explorer la possibilité de négociation avec les Palestiniens, afin d'éviter toute perte de vie hu-

maine parmi les otages. Mais ils furent d'accord également, sous la pression de Shimon Péres et de Yaakobi, pour que l'armée et le MOSSAD recherchent une solution militaire viable.

En attendant, l'ultimatum exigeait toujours la remise des 53 prisonniers le 1er juillet à midi, c'est-à-dire jeudi. Soixante-douze heures plus tard.

Cette décision du cabinet donnait au général Gur et à ses officiers le temps dont ils avaient besoin. Des dizaines de bureaux restèrent allumés toute la nuit du lundi au mardi au quartier général de Tel-Aviv. Des officiers travaillèrent toute la nuit sur des dossiers, au téléphone, réunissant des informations, explorant soigneusement chaque nouvelle possibilité qui s'ouvrait à eux. Les rapports du MOSSAD arrivaient heure par heure. Tous confirmaient que les terroristes disposaient de l'appui total des forces ougandaises à l'aéroport d'Entebbé et que les otages étaient gardés dans le hall principal de la vieille aérogare qui n'était plus en usage depuis que la nouvelle avait été construite quelques années plus tôt par la firme israélienne Solel Boneh. Les rapports concernant les forces de l'armée ougandaise à Entebbé, que les Israéliens avaient d'abord estimées à mille hommes, réduisaient leurs chiffres d'heure en heure pour arriver environ à deux cents soldats. Seulement, il y avait un important camp militaire ougandais à quelques centaines de mètres de l'aéroport. Dans ce camp, les Israéliens savaient qu'il y avait encore mille cinq cents à deux mille soldats puissamment armés.

Lorsque l'aube du mardi 29 se leva sur Tel-Aviv, les officiers aux yeux rougis de fatigue n'avaient pas encore trouvé de solution militaire

valable. A quatre mille kilomètres de là les 257 otages prenaient leur petit déjeuner sous la surveillance des soldats ougandais. Cela faisait quarante-deux heures que le détournement avait commencé.

Quelques heures plus tard, les plans échafaudés pendant la nuit commencèrent à s'amasser sur le bureau du général Gur. Tous comportaient un élément de risque tellement grand qu'ils faisaient pratiquement le jeu des Palestiniens. Cela allait du parachutage de nuit à l'assaut direct par un Boeing 707 supposé transporter les 53 prisonniers palestiniens relâchés par Israël mais en réalité bourré de commandos israéliens.

Toute la journée du mardi les réunions se succédèrent, certaines orageuses, certaines calmes. Chaque fois, le général Gur et le ministre de la Défense Shimon Péres répétaient aux officiers que l'opération devait comporter un élément de surprise totale afin que les terroristes n'aient pas le temps d'exécuter les otages. Cette crainte hanta le général Gur durant les jours qui suivirent. Il portait l'écrasante responsabilité de devoir peut-être déclencher une attaque qui mènerait à la mort les hommes, les femmes et les enfants qu'il essayait de sauver. Une telle attaque, même si elle était un écrasant succès militaire, serait un échec irréparable.

Mardi soir, le général Gur s'endormit, torturé d'angoisse. Les derniers rapports du MOSSAD venaient de lui apporter une sombre nouvelle. A Entebbé les terroristes palestiniens avaient séparé les otages israéliens des autres, les mettant dans une salle différente.

CHAPITRE IV

La vieille aérogare d'Entebbé était un bâtiment tout en longueur de deux étages qui avait été laissé à l'abandon depuis plusieurs années. Il était divisé en deux halls, l'un nettement plus grand que l'autre. Lorsque les otages avaient débarqué dans le plus grand des deux, la porte de séparation était condamnée par des planches clouées. Les murs de cette vieille aérogare étaient poussiéreux et craquelés avec quelques vieux bancs de bois comme seuls sièges. La température passait d'un froid vif la nuit à une chaleur étouffante et humide dans la journée. Pour la plupart des otages, c'était plus inconfortable qu'une prison.

Aux yeux de la jeune Nadia Israël, c'était un monde incroyable. En dehors du bâtiment, les soldats ougandais patrouillaient ou stationnaient en groupes, armés de fusils automatiques. A l'intérieur il y avait toujours un ou deux terroristes manifestant la plupart du temps un mépris agacé à l'égard des otages.

Mais la pire était Gabrielle Tiedemann. Elle

passait son temps à se promener parmi eux, l'air arrogant, brandissant son pistolet comme si elle n'attendait qu'une occasion de s'en servir.

Depuis leur arrivée dans l'aérogare, ils avaient compris qu'on les attendait. Un employé de l'aéroport était venu très vite avec des plateaux de sandwiches et des boissons. Les toilettes et le hall principal de l'aérogare avaient été dégagés, prêts à servir. L'employé qui s'occupait du ravitaillement avait affirmé au commandant de bord que le nécessaire avait été fait pour la nourriture et qu'il n'avait pas à se tracasser. Malheureusement, ce qu'il appelait « abondance » n'était autre que du riz, des bananes, des pommes de terre et quelques morceaux de viande mal cuits, vraisemblablement de la girafe. Menu qui ne varia jamais durant toute la détention des otages. Pour de nombreux Juifs qui ne mangeaient que de la nourriture kasher, cette viande était inacceptable.

La première visite d'Idi Amin Dada, le lundi, avait été plutôt une détente, presque un encouragement à l'espoir. Le président était arrivé en hélicoptère et s'était présenté aux otages sous une apparence joviale. Il avait même emmené son fils de quatre ans, comme on amène un enfant au zoo. Tous deux portaient le même uniforme, une tenue camouflée disparaissant sous les décorations. Ironie suprême, Idi Amin Dada portait bien en évidence l'insigne de parachutiste israélien qu'on lui avait remis lors de son séjour en Israël. Étant atteint de goutte, il n'avait jamais pu sauter en parachute mais les Israéliens lui avaient quand même décerné son diplôme de parachutiste pour ne pas le vexer. Il avait interpellé les otages d'une façon comique :

— Pour ceux d'entre vous qui ne me connais-

sent pas! avait-il commencé, et aussitôt il avait éclaté de rire comme si cette idée était incroyablement drôle. Toujours riant, il avait continué : mais je suis sûr que vous me connaissez tous et que vous avez entendu parler de moi. Je suis le maréchal Idi Amin Dada, président à vie de la République d'Ouganda.

Ensuite, il s'était lancé dans un grand discours, en anglais, expliquant les droits du peuple palestinien et les raisons pour lesquelles les otages étaient détenus. Ayant délivré son message, il avait alors ouvert les bras comme s'il voulait les étreindre tous.

— Ne vous tracassez pas, je prendrai soin de vous comme un père et je veillerai à ce que vous soyez relâchés.

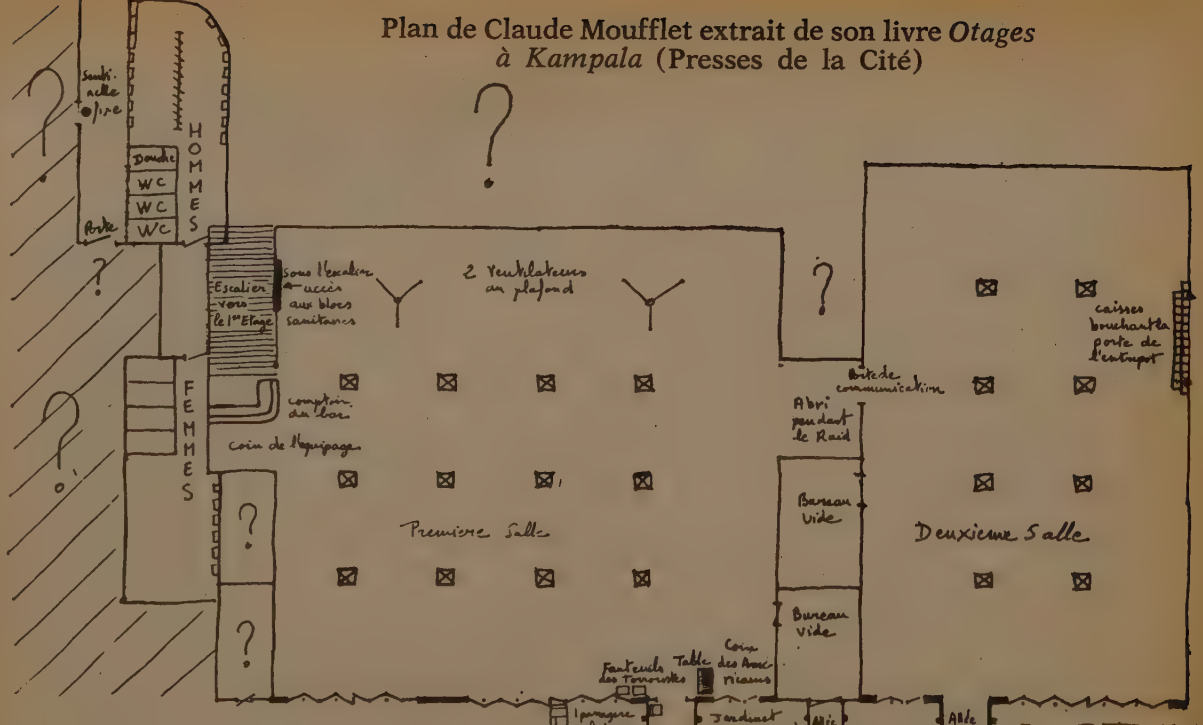
Il avait alors souri et gonflé sa poitrine en se frappant de sa main grassouillette et proclamé :

— Je suis bon.

Cette fois-là, beaucoup des otages, convaincus qu'il était sincère, l'applaudirent avec enthousiasme à la fin de son discours. Ensuite ils s'organisèrent par groupes de dix ou douze, dans le grand hall, se persuadant que ce ne serait pas pour longtemps, quelques heures peut-être, un jour au plus. Sarah Davidson, avec son mari Uzi et leurs deux fils, Benjamin et Ron, avaient amené des cartes et ils commencèrent à jouer au bridge dans un coin de la pièce. Ils furent rejoints par Nadia Israël et sa tante, Nina, ainsi que par Pasco Cohen. Ce dernier avait le sens de l'humour noir et tentait de remonter le moral de ses compagnons en leur expliquant qu'il était un expert en survie.

— Vous ne savez pas à quel point vous êtes heureux! leur déclara-t-il, vous êtes en compagnie

Plan de Claude Moufflet extrait de son livre *Otages à Kampala* (Presses de la Cité)



de quelqu'un qui s'est tiré d'affaire dans les pires circonstances. J'ai été un des rares survivants des massacres allemands, j'ai pris part à toutes les guerres d'Israël, j'ai échappé à la mort plusieurs fois. Je suis un expert, lorsqu'il s'agit de rester vivant.

Sarah Davidson entreprit de diviser les enfants en groupes de jeu et, dans une autre partie de la pièce, Mme Ruth Gross, une institutrice de Tel-Aviv, mit sur pied une classe pour les jeunes enfants, inventant pour eux des tas d'occupations.

Mme Gross voyageait avec son mari, Baruch, et leur fils de six ans, Shy. Très vite elle attira à elle tous les enfants.

Arika Lexer, jeune avocat de Tel-Aviv, essaya d'engager la conversation avec le terroriste Wilfred Boese, afin de se faire expliquer les objectifs de son groupe. Boese lui répondit qu'il avait toujours été un grand admirateur de Ulrike Meinhof, l'anarchiste allemande, et qu'il pensait qu'elle avait été assassinée par les autorités allemandes.

Ulrike avait été trouvée pendue dans sa cellule, à Stuttgart, en mai dernier, durant son procès, et l'enquête avait établi qu'il s'agissait d'un suicide. Mais Boese ne voulait pas le croire. Il confia à Arika Lexer qu'on avait trouvé des traces d'ecchymoses sur ses jambes et des traces de sperme sur ses vêtements, ce qui tendait à prouver qu'elle avait été d'abord violée. Presque immédiatement après la nouvelle de sa mort il avait commencé à s'entraîner pour le détournement.

Boese dit aussi à Arika Lexer que, lorsqu'il travaillait avec une cellule du groupe Baader-Meinhof en Allemagne, il avait été mêlé à l'explosion d'un supermarché à Berlin-Ouest. Il ne semblait pas se soucier des conséquences du détourne-

ment d'Entebbé et admettait qu'il avait envisagé la mort ou une peine de prison s'il se faisait prendre.

— Mais plus maintenant, avait-il ajouté, maintenant, nous sommes ici en Ouganda, nous ne risquons plus rien.

Le commandant de bord d'Air France, Michel Bacos, l'équipage de l'Airbus, faisaient de leur mieux pour aider les otages. Allant de groupe en groupe, consolant, conseillant, calmant les plus excités, tentant de servir d'intermédiaires entre les terroristes et les otages. De plus ils supervisaient la distribution des vivres, aidaient à maintenir la discipline parmi les otages.

Le commandant de bord jouissait d'une estime toute particulière parmi les Ougandais et les terroristes et s'en servait habilement pour obtenir de menues concessions et des informations sur les négociations. Cependant, plus le temps passait plus la situation devenait intenable en dépit des efforts de chacun pour s'adapter à l'inconfort et aux conditions spartiates. Mardi soir, personne n'avait plus le moral en dépit de deux autres visites du président Amin qui changeait chaque fois d'uniforme. Il avait beau dire aux otages qu'il veillait sur eux comme un père, personne ne le croyait plus. Mardi soir, il proclama :

— Nous sommes tous enfants de Dieu, nous nous aimons et je veillerai à ce qu'aucun mal ne vous soit fait.

En dépit de ces mots encourageants, une dizaine de terroristes palestiniens se promenaient librement dans l'aéroport et aucun d'eux ne semblait le moins du monde dérangé par les centaines de soldats ougandais qui gardaient constamment l'aérogare.

Mieux, Bouvier, le vrai chef des terroristes, apparut dans une Mercedes blanche conduite par un soldat ougandais et fit la navette entre l'aéroport et Kampala, emmenant parfois un ou deux de ses hommes. Il était toujours impeccablement habillé, bavardait amicalement avec les officiers ougandais et le président Amin lui-même.

Peu à peu les otages découvrirent que le président ougandais aurait pu, s'il l'avait voulu, délivrer les otages sans aucune difficulté et maîtriser les terroristes. Certains disaient que l'Airbus immobilisé en bout de piste avait été miné mais aucune précaution similaire n'avait été prise par les terroristes dans l'aérogare elle-même.

Un des otages français, Michel Cojot, qui faisait souvent la navette entre les passagers et les terroristes, était convaincu depuis l'arrivée à Entebbé que la situation était bien plus sérieuse qu'on ne le croyait.

Il avait vu Amin et les Palestiniens s'entretenir trop amicalement et, à plus d'une occasion, il avait été témoin de la sympathie et du respect exprimés par les soldats ougandais gardant l'aérogare à l'égard des terroristes. Bien que ces derniers fussent armés, ils n'avaient jamais manifesté la moindre méfiance à l'égard des Ougandais. D'ailleurs l'accueil fait aux terroristes par les soldats d'Amin ne laissait aucun doute sur leurs sentiments.

Mardi fut le jour noir. En fin de journée, alors que les cinq ministres d'Israël discutaient âprement de la meilleure façon de sauver les otages, Wilfred Boese pénétra dans l'aérogare avec deux des Palestiniens et demanda le silence. Nadia Israël était assise avec sa tante et la famille Davidson qui jouait au bridge.

Le discours de Boese fut d'abord rassurant. Il parlait d'une voix douce et agréable, félicitant les otages de la façon dont ils s'adaptaient à une situation difficile et leur garantissant que cela ne durerait pas longtemps. Les négociations allaient bien, c'était juste une question de temps.

— Il n'y a qu'un seul petit problème, continua-t-il, c'est que cette pièce est trop encombrée et que ça rend les choses difficiles pour tout le monde, aussi nous avons décidé qu'il serait mieux de mettre certains d'entre vous dans la pièce voisine.

Il désignait la porte condamnée par les planches.

D'abord, cela semblait une bonne idée. Mais lorsque Boese sortit une liste de sa poche et commença à lire les noms, d'après les passeports qui avaient été confisqués à tous les passagers dans l'avion, l'affreuse vérité se fit jour.

Tous les noms qui étaient appelés étaient israéliens ou avaient une consonance juive! Des gens commencèrent à protester, d'autres à pleurer. La peur s'empara de tous les passagers quand l'Allemande et les deux Palestiniens vinrent encadrer Boese, l'air décidé et féroce.

Nadia Israël n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. Elle avait entendu des gens âgés parler de la façon dont cela se passait dans les camps de concentration nazis et ce que cela signifiait d'être juif, mais elle n'avait jamais imaginé que ça pourrait lui arriver un jour.

La bouche sèche, les mains tremblantes, elle regarda les gens autour d'elle. Une vieille femme avait commencé à pleurer et à trembler, tombant à genoux et levant les bras comme pour supplier les terroristes. L'Allemande la regarda avec dé-

goût et montra la pièce voisine du canon de son pistolet. La vieille femme perdit alors complètement la tête, hurlant et tremblant tellement que des voisins durent la prendre et essayer de l'empêcher de s'arracher les cheveux.

Une atmosphère d'horreur irréelle était tombée sur le hall de l'aérogare. Les passagers non juifs ne pouvaient plus rien dire, pétrifiés par cette abominable sélection.

Même Wilfred Boese, le terroriste allemand, semblait ennuyé et presque bouleversé par la conduite de cette vieille femme jusqu'à ce que d'autres Israéliens lui expliquent qu'elle avait été dans des camps de concentration nazis pendant la guerre. La sélection des Juifs à l'entrée était une expérience qu'elle n'oublierait jamais et maintenant cela lui arrivait de nouveau : des Allemands armés sélectionnaient des Juifs.

Devant le mépris silencieux des passagers, Boese rougit et déclara brutalement qu'il n'était pas nazi. Il demanda à Pasco Cohen de dire à la vieille femme qu'elle pouvait rester avec les autres passagers dans le grand hall.

— Il n'y a rien de sinistre dans tout cela, assura-t-il. C'est simplement parce que nous devons mettre une centaine d'entre vous dans l'autre pièce, et comme c'est à peu près le nombre des Juifs, il vaut mieux qu'ils soient tous ensemble.

Ces paroles apaisantes ne rassurèrent personne. Un par un, les Isréaliens franchirent la porte, se baissant pour pénétrer dans l'ouverture encore à demi obstruée par les planches. Certains pleuraient. Les enfants s'arrêtaient, effrayés, jusqu'à ce que leurs parents les portent dans l'autre pièce. Les terroristes observaient la scène avec

des visages de pierre. Boese seul montrait quelque émotion.

Sarah Davidson, qui lui avait parlé une fois ou deux, se mit à étudier son visage et le trouva bouleversé. Un peu comme si Boese avait seulement commencé à réaliser l'abominable similitude de leur conduite avec celle des nazis. Elle se demanda en frissonnant s'il n'en savait pas plus et si le sort de tous les Juifs présents à Entebbé n'était pas la « solution finale ».

Durant toute la nuit de mardi à mercredi, elle tourna cette pensée dans sa tête et parvint à peine à dormir. Aux premières heures de l'aube, alors que les enfants dormaient encore, elle réveilla son mari et lui confia ses craintes, il en rit.

— Rien de tel n'arrivera, la rassura-t-il, dans un jour ou deux nous serons de retour en Israël.

Mercredi matin, comme pour confirmer ses dires, quarante-sept des passagers du grand hall furent libérés et s'envolèrent pour Paris. Comme si les pressions diplomatiques exercées sur Amin commençaient à faire leur effet... En plus, des Ougandais arrivèrent avec des camions pleins de couvertures et de matelas. Un peu plus tard, le président Amin Dada vint rendre visite aux otages, en uniforme d'amiral, bien que l'Ouganda ne possédât aucune marine. Montrant fièrement la literie, il leur dit que c'était un exemple de la façon dont il prenait soin d'eux.

— Nous avons déjà renvoyé chez eux une partie des gens, dit-il, bientôt vous rentrerez tous chez vous. Vous voyez comme je m'occupe bien de vous!

Les craintes de Sarah Davidson s'envolèrent sur-le-champ. Bien qu'on eût donné trois matelas

à son groupe, elle avait conseillé à sa famille de ne pas s'en servir car ils avaient l'air pleins de puces. Cela n'enlevait rien au fait qu'Idi Amin les leur avait procuré, comme il leur avait procuré la nourriture.

Le moral commença à remonter et en regardant autour d'elle, elle vit des gens qui souriaient et qui bavardaient gaiement de nouveau. Les enfants couraient, allant d'un groupe à l'autre, roulant sur les matelats comme si c'était un jeu délicieux et inconnu.

Un groupe avait confectionné un jeu d'échecs sur le plancher en se servant de bouteilles comme pièces. D'autres lisaient ou parlaient du passé et d'Israël. La plupart d'entre eux se tracassaient pour leurs parents mais essayaient de se convaincre mutuellement que les journaux devaient être pleins de nouvelles optimistes.

L'une d'elles en particulier se tracassait : Mme Ben-Dor, dont le mari était footballeur dans l'équipe de Beersheba. Cela avait été le plus beau jour de sa vie lorsqu'il avait été sélectionné pour l'équipe israélienne des Jeux Olympiques de Montréal. En ce moment, il se trouvait à Londres, terminant son entraînement avec l'équipe. Elle espérait de tout cœur que quelque chose se produirait vite pour qu'il puisse cesser de se faire du souci et se concentrer sur son jeu.

Les terroristes et les gardes d'entrée avaient commencé à laisser des petits groupes de femmes et d'enfants sortir de l'aérogare pour prendre l'air devant le building.

Sarah Davidson saisit cette chance pour prendre un peu d'air frais. Elle marcha un moment sur le ciment brûlant, s'arrêta et regarda le bout de la piste où l'Airbus étincelait dans le soleil.

Cela lui semblait une éternité depuis qu'elle était montée à bord de l'avion avec son mari et ses enfants pour ce qui devait être le plus heureux voyage de leur vie. Quatre jours s'étaient déjà écoulés et personne ne savait combien de temps cela durerait encore. Elle eut du mal à rentrer à l'aérogare, prise d'une angoisse subite. Ses pensées allaient vers son pays et silencieusement elle formula la question que tous se posaient : Que fait notre gouvernement pour nous sauver?

CHAPITRE V

A Jérusalem le Premier ministre israélien était confronté à une montagne de problèmes. Une négociation directe avec les Palestiniens étant absolument exclue pour Israël. Aussi les pourparlers devaient cheminer à travers une chaîne complexe de bureaux diplomatiques. Chaque échange prenait un temps infini et, chaque fois, le gouvernement devait étudier et envoyer une réponse.

Les messages étaient d'abord transmis par cables codés à l'ambassade israélienne de Paris, puis de là au ministère des Affaires Etrangères français qui, à son tour, les transmettait à l'ambassadeur de Somalie. Ce dernier les envoyait alors à Amin Dada, Kampala, qui les donnait à Bouvier, le chef du commando. Celui-ci retransmettait alors le contenu des messages à Waddie Haddad en Somalie et attendait la réponse qui reprenait le même chemin interminable!

Chaque proposition prenait plusieurs heures avant d'arriver à son destinataire.

Ce mercredi 30 juin, quatre jours après le début du détournement, l'ambiance était de plus en plus tendue au sein du gouvernement. La frustration de ne pas parvenir à une solution dressait les différents ministres les uns contre les autres.

Ygal Allon était d'avis de commencer des négociations directes avec les Palestiniens, ce qui ressemblait fort à une capitulation pure et simple.

Shimon Péres penchait de plus en plus pour une opération militaire, pour la simple raison déjà que l'Allemagne avait fait savoir à Israël qu'elle n'avait aucune intention de relâcher les membres du groupe Baader-Meinhof réclamés par les terroristes. 1976 étant une année d'élections en Allemagne, les politiciens allemands se disaient que l'opinion publique ne leur pardonnerait pas une telle capitulation devant les terroristes.

Mercredi après-midi le gouvernement dépêcha à Paris le major-général Rehavam Zevi, un « faucon » israélien, conseiller du gouvernement en contre-terrorisme. Sa principale mission à Paris était de questionner les otages relâchés par les terroristes et d'envoyer les informations à Israël. Dès mardi, plusieurs agents du MOSSAD, les services secrets israéliens, s'étaient envolés pour Nairobi sur le vol régulier de El Al. De là ils avaient pour mission de s'infiltrer en Ouganda et d'essayer de parvenir à Kampala. Ils devaient être aidés par deux faits : Nairobi comportait une importante colonie israélienne et les autorités du Kenya étaient au plus mal avec l'Ouganda.

Mercredi soir les membres du cabinet d'urgence se réunirent. Dès le début de la séance le ministre de la Défense Shimon Péres annonça que l'option militaire était maintenant une possi-

bilité réelle grâce aux efforts du bureau d'études militaires.

Le Premier ministre Rabin demeura de glace devant cette affirmation. Il déclara que les négociations par l'intermédiaire des canaux diplomatiques continueraient. Il ne pensait pas qu'une action militaire soit valable ou même possible dans la situation présente.

Cette prise de position déclencha l'exaspération de Shimon Péres. Il y eut un échange de propos acerbes et même violents entre les deux hommes.

— Le délai imposé par les terroristes va expirer demain, dit-il violemment.

— Ils le prolongeront, répliqua Rabin. Ils ne peuvent pas faire autrement.

Shimon Péres, la rage au cœur, fut forcé de s'incliner. Une fois de plus la solution militaire semblait être écartée.

Pourtant, à Tel-Aviv le général Gur en discutait chaque détail avec le colonel Baroukh Bar-Lev, surnommé « Borka ». Le colonel « Borka », petit et trapu, était né en Lituanie et avait jadis appartenu à l'armée anglaise dans le secteur juif de la Palestine. Il était maintenant en retraite mais il dirigeait la mission israélienne en Ouganda lorsque Idi Amin avait pris le pouvoir en 1971. Depuis, en dépit de la rupture entre les deux pays, le colonel Bar-Lev était resté en très bons termes avec le président ougandais. Dès dimanche il avait décroché son téléphone et appelé Idi Amin Dada. Depuis, il avait une conversation quotidienne avec le président ougandais, faisant de son mieux pour le persuader de faire quelque chose pour aider Israël.

Mais Amin Dada faisait l'idiot.

— Borka mon ami, vous ne comprenez pas, lui disait-il, ils ont placé de la dynamite dans l'avion et de la dynamite dans la salle des otages. Qu'est-ce que je peux faire?

— Vous reprenez le contrôle des choses, Idi! Je ne veux pas croire que vous n'avez pas le contrôle de ce qui se passe en Ouganda. C'est une occasion inespérée donnée par Dieu. Servez-vous-en, répliquait l'Israélien.

Même cet appel à l'amour-propre du dictateur était resté sans résultat.

— Borka, avait répondu Amin, tout ce que vous avez à faire est de persuader votre gouvernement de relâcher les prisonniers palestiniens qu'il détient.

Excédé par ce dialogue de sourds, le colonel Bar-Lev avait eu ce qu'il pensait être une idée de génie.

— Idi, lui dit-il mardi au téléphone, quelle merveilleuse occasion pour vous! Si vous sauvez les otages, vous aurez le prix Nobel de la Paix!

Même cela n'avait pas ému Amin Dada.

En dépit de tout ce qu'il faisait miroiter aux yeux d'Amin Dada, le colonel Bar-Lev n'était pas optimiste. Lorsqu'il rendit compte au Cabinet de Crise, il avoua aux ministres qu'il avait l'impression que le président Amin se moquait d'eux. En dépit de la gentillesse apparente et des protestations innombrables de sympathie, Amin Dada était un homme sans scrupules et rusé, bien décidé à augmenter son propre prestige en Afrique et à prendre une place de choix vis-à-vis des Palestiniens.

Aussi, pensait Bar-Lev, il ne céderait pas et exigerait que tous les termes de l'ultimatum soient remplis.

Mais de toute façon Amin Dada avait intérêt à laisser traîner les négociations aussi longtemps que possible, afin de se rendre de plus en plus important. Cela signifiait au moins que la limite fixée par les terroristes pouvait reculer.

Le président Amin Dada refuserait certainement d'être remplacé comme médiateur ou d'accepter un échange des otages dans un territoire neutre. Le ministre des Affaires Etrangères, Ygal Allon, tentait pourtant d'obtenir ces deux choses et en avait appelé au secrétaire général des Nations Unies, Kurt Waldheim, lui demandant d'intercéder et de remplacer Amin comme négociateur.

*
**

Le général Gur, mercredi soir, tint une réunion avec tous ses adjoints, passant en revue les plans de l'opération militaire. Le principal problème était alors le grand nombre d'otages. Pour évacuer près de 200 personnes, il faudrait au moins deux avions en plus des appareils transportant le commando d'attaque. Les militaires estimaient qu'il serait pratiquement impossible de rester plus de 50 minutes à terre sous peine de prendre des risques insupportables.

C'était un obstacle formidable, d'autant plus qu'une attaque surprise n'était possible qu'avec un petit commando. Une concentration aérienne importante serait détectée par les radars plusieurs heures avant d'atteindre Entebbé, donnant aux Ougandais le temps d'organiser leurs défenses. Ces défenses comportaient plusieurs escadrilles de Mig 17 et Mig 21 stationnés à Entebbé

et le gros de la puissante armée d'Amin, comportant 20 000 hommes, qui se trouvait autour de Kampala, à seulement une heure de l'aéroport.

En dépit de ces éléments négatifs, le général Peled et le général Adam affirmèrent au chef d'état-major qu'une mission était possible s'ils arrivaient à frapper Entebbé par surprise. Le général Peled proposa un itinéraire pour les transporteurs géants Hercules Lockheed C 130, en service dans l'armée israélienne. Ces appareils décolleraient de la base aérienne israélienne la plus au sud, Sharm el Sheikh au bord de la mer Rouge. Les Hercules voleraient à 200 pieds au-dessus de l'eau, se trouvant ainsi hors de portée des radars égyptiens, libyens, soudanais et de l'Arabie Saoudite. Les Hercules C 130 seraient obligés de voler en formation serrée, utilisant un système de navigation extrêmement sophistiqué pour maintenir leur altitude et suivre la route tracée.

Après leur décollage de Sharm el Sheikh ils seraient rejoints par un Boeing 707 qui, lui, aurait décollé de Tel-Aviv. Ce Boeing volerait 20 000 pieds au-dessus d'eux durant tout le parcours au-dessus de la mer Rouge.

Le Boeing, expliqua le général Peled, serait clairement visible sur les écrans radars qui le confondraient avec le vol régulier Tel-Aviv-Nairobi. Plus tard le Boeing survolerait l'Ethiopie puis le Kenya tandis que les C 130 quitteraient la mer Rouge pour se faufiler le long des vallées de l'Ethiopie. En jouant à saute-mouton avec les crêtes et en collant étroitement au terrain ils pourraient atteindre le Kenya sans être détectés. Ensuite ils n'auraient plus qu'à survoler le lac Victoria pour être en approche finale sur Entebbé...

— Nous pouvons y arriver, affirma le général Peled, nous pouvons nous trouver à 2 minutes d'Entebbé avant que qui que ce soit s'aperçoive que nous avons quitté Israël.

Le général Adam offrit différentes options pour l'attaque sur Entebbé. Cela variait d'un lâcher de parachutistes sur la vieille aérogare où se trouvaient les otages, jusqu'à des atterrissages simultanés par les C 130. Mais en dépit de ces projets, le général Gur n'était pas encore convaincu d'avoir un plan réalisable.

Lorsque Shimon Péres revint de Jérusalem il convoqua le général Gur dans son bureau. L'officier dut lui avouer qu'il n'était pas tranquille :

— Je dois vous dire qu'à mon avis tous les plans que nous avons établis ont des défauts, affirma-t-il. Il y a des risques trop grands qui mettront en danger la vie des otages.

De nouveau les deux hommes s'installèrent dans le grand bureau noir et discutèrent chaque point en détail, tandis que le général Gur assis à son fauteuil énumérait les objectifs essentiels à n'importe quelle action militaire.

— Ils devraient pouvoir atteindre Entebbé sans être détectés. Et de l'avis du général Peled cela signifirait qu'ils ne pourraient pas utiliser plus de 3 avions.

— Ils devraient atterrir d'une façon telle que le commando puisse atteindre l'ancienne aérogare avant que les terroristes aient le temps de s'attaquer aux otages. Les militaires estimaient que pas plus d'une minute ne devrait s'écouler entre le moment où les appareils se poseraient et celui où le commando ferait irruption dans l'aérogare. Sinon l'élément de surprise ne jouerait plus.

— Ils devraient en même temps s'emparer en

plus de l'ancienne aérogare, de la nouvelle aérogare, de la tour de contrôle et de la route allant de l'aéroport au camp de l'armée ougandaise se trouvant 500 m plus loin.

— Ils devraient détruire l'équipement radar de l'aéroport et les chasseurs Mig afin d'éviter une poursuite aérienne.

Enfin, les otages devraient se trouver en l'air au maximum 50 minutes après le premier atterrissage. Au-delà de ce délai, l'armée ougandaise basée à Kampala aurait le temps d'amener à l'aéroport des forces importantes et il y aurait un énorme risque que les C 130 ne puissent pas redécoller.

Cette dernière possibilité était la crainte dominante du général Gur. Cela serait horrible de se trouver à deux doigts du succès et de voir les otages pris dans un combat ou tués lorsque leur avion décollerait. Aussi bien Shimon Péres que le général Gur étaient d'accord : c'était un risque qu'ils ne pouvaient pas prendre.

La nuit tombait. Les deux hommes se regardèrent tristement et demeurèrent silencieux, réalisant, pleins de frustration, qu'il leur était impossible de remplir les conditions nécessaires à une opération couronnée de succès. Les otages étaient trop nombreux et on ne pouvait utiliser assez d'avions. Il n'y avait pas assez de temps non plus et les risques étaient trop grands. Le seul assaut possible sur Entebbé devrait être massif de façon à ce que les Israéliens puissent écraser l'ennemi aussi bien à terre que dans le ciel. Cela signifiait l'intervention d'importantes forces terrestres et aériennes, ce que le gouvernement israélien n'accepterait jamais.

Shimon Péres se leva, alla à la fenêtre, et re-

garda tristement les soldats aller et venir, tandis que les lumières commençaient à s'allumer sur Tel-Aviv. Comme d'habitude les rues étaient encombrées de voitures qui avançaient pare-chocs contre pare-chocs.

Le ministre de la Défense était déchiré, car sa conviction profonde était qu'une capitulation mènerait à quelque chose de pire. Libérer 53 importants terroristes donnerait aux Palestiniens la force et le désir de s'emparer d'autres avions et de présenter des exigences encore plus élevées. De plus, même si Israël libérait les prisonniers, il ne pensait pas que les otages seraient relâchés. Si cela avait été la véritable intention des terroristes ceux-ci auraient été d'accord pour se servir des Nations Unies comme médiateur et pour utiliser un territoire neutre en vue de l'échange.

D'autre part abandonner 200 personnes sans défense à leur destin était également inacceptable.

Ayant fini de méditer, Shimon Péres se retourna vers le général Gur, les traits tendus, trouvant ses propres émotions reflétées sur le visage de son chef d'état-major.

— Nous devons continuer à étudier le plan le plus efficace, dit-il. Il y a une chance que la situation évolue. Tout le monde est d'accord qu'Amin ne voudra pas risquer de se mettre à dos les grandes puissances. Il a déjà relâché certains otages. Pourquoi n'en relâcherait-il pas d'autres?

Le général Gur approuva. Parmi les otages qui restaient encore à Entebbé, au moins une centaine n'étaient pas Juifs. S'ils étaient relâchés, il ne resterait plus qu'un nombre qui rendrait possible une opération, en levant une partie des obstacles qui paraissaient alors insurmontables.

Bien sûr cela semblait une énorme erreur de la part des terroristes, mais cependant, si ces derniers n'avaient pas l'intention de relâcher les Juifs, ils la commettraient fatalement.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

CHAPITRE VI

Les cinq ministres sortirent de la pièce où se tenait le Conseil du Cabinet restreint, les traits tirés, l'air abattu et inquiet. La décision venait d'être prise. Israël acceptait de relâcher les prisonniers réclamés par les Palestiniens, à condition d'obtenir la garantie que les otages seraient rendus sains et saufs.

C'était jeudi matin, le 1er juillet.

Le Premier ministre Rabin avait pris cette décision après une longue et difficile réunion. Le ministre de la Défense, Péres, et celui des Transports, Yaakobi, continuaient à préconiser une action militaire. Cependant ils reconnurent que la décision du gouvernement leur donnait un peu plus de temps pour continuer leurs préparatifs.

Jeudi, en fin de matinée, la décision israélienne fut câblée à Paris et de là, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Somalie, à Kampala. La réaction des terroristes fut immédiate. Ils étaient d'accord pour prolonger le délai jusqu'au dimanche 4 juillet à midi. Dans un geste de bonne volonté ils décidèrent de relâcher 101 otages. La radio de Kampala donna les nouvelles à onze

heures trente et à quatorze heures les otages relâchés s'envolaient.

Cette nouvelle souleva un énorme espoir à Jérusalem et le soulagement des ministres fut visible. Malheureusement quelques heures plus tard, l'espoir s'évanouit. Lorsque les otages relâchés arrivèrent à Paris il n'y avait pas un seul Juif parmi eux! Maintenant tous les otages demeurant à Entebbé étaient des Israéliens, ou d'origine juive.

Shimon Péres convoqua immédiatement tous les généraux mêlés au projet à son bureau du ministère de la Défense à Tel-Aviv.

— Maintenant nous savons, leur dit-il, nous sommes fixés sur ce qu'ils veulent.

La centaine d'otages encore à Entebbé était maintenant le véritable enjeu des négociations. Et serait traitée par les terroristes avec une brutalité dont on ne devinait pas les limites. Péres déclara que, quelle que soit leur décision, elle devait être prise avant dimanche. Il leur restait 48 heures pour mettre au point et exécuter l'opération de sauvetage. Une réunion de tous ceux concernés par ce projet eut lieu immédiatement. Le général Gur y amena les hommes qui commanderaient l'attaque sur Entebbé. Le plan qu'il leur présenta était maintenant pratiquable grâce au nombre réduit des otages. Il leur appartenait d'en faire une réalité.

L'homme choisi pour commander l'opération était un des plus solides officiers d'active d'Israël, le brigadier général Dan Shomron. A 39 ans il avait une réputation de courage tranquille bien établie. Ses cheveux noirs légèrement frisés, son visage souriant juraient avec la dureté de ses yeux. En dépit de son rang il avait pour habitude d'être très détendu et amical avec tous ses

hommes et, au cours des années, il s'était créé entre eux et lui des liens de loyauté sans prix dans le combat.

Il s'était engagé dans les parachutistes en 1955, avait pris part à de nombreuses opérations durant cette période, puis à la campagne du Sinaï. Pendant la guerre des Six Jours il avait commandé le bataillon qui fut le premier à atteindre l'extrémité nord du canal de Suez, résultat qu'il avait attribué à la bravoure et à l'enthousiasme de ses hommes.

Après la guerre des Six Jours, Shomron avait combattu les terroristes dans la vallée du Jourdain, réussissant plusieurs coups de main délicats sur des camps de terroristes. Il avait de nouveau adopté le style des commandos, effectuant plusieurs raids en Egypte pour détruire des bases de ravitaillement ou des communications.

Shomron s'était ensuite entraîné dans les blindés israéliens. Tous ses supérieurs reconnaissaient son goût pour les raids rapides et précis qui réussissaient toujours à prendre l'ennemi à contre-pied. C'était un chef né et durant la guerre du Yom Kippur il avait commandé une brigade blindée, démontrant une fois de plus ses qualités en réussissant l'encerclement de la troisième armée égyptienne, ce qui changea le cours de la bataille.

Il n'y avait aucun doute dans l'esprit du général Gur. Le meilleur choix pour mener une attaque éclair à Entebbé était Shomron.

Pour ce dernier, c'était l'opération la plus importante de sa carrière. Comme chef de parachutistes et officier d'infanterie il put rapidement dresser une liste d'hommes clés qui dirigeraient les différentes unités du commando. Pas une

seconde, il ne douta qu'une fois à Entebbé ils atteindraient les otages, et liquideraient toute opposition. Le seul problème étant d'arriver sur l'aéroport sans alerter l'armée ougandaise.

En compagnie de Beni Peled et de Yekouti Adam il travailla toute la nuit de jeudi à vendredi, perfectionnant un plan si audacieux que tous ceux qui en eurent connaissance le déclarèrent fantastique.

Le principe en était la rapidité et la mobilité au sol en se servant d'un détachement léger pour s'emparer de l'ancienne aérogare avant que qui que ce soit réalise qu'une attaque était en cours. Les précédents projets prévoyaient l'usage de la piste principale pour frapper d'abord la tour de contrôle et la nouvelle aérogare avant d'encercler l'ancienne aérogare ou bien, dans une autre hypothèse, de lâcher des parachutistes sur cette zone.

Shomron proposa de faire atterrir un Hercules C 130 — l'avion de transport géant — sur la vieille piste qui passait à environ 800 mètres du bâtiment où se trouvaient les otages. En raison de la très courte distance d'atterrissage du C 130, Shomron croyait qu'il serait possible d'atterrir, de quitter la piste très vite et de rouler presque jusqu'à l'ancienne aérogare, donnant à ses hommes l'énorme avantage de la surprise.

Le transport des troupes à partir d'Israël était sous la responsabilité de l'armée de l'Air israélienne. Il était évident que la base d'où ils devraient opérer devait être Sharm el Sheikh, point le plus au sud d'Israël. Il était également évident que plus le commando serait réduit, et meilleures seraient ses chances d'atteindre Entebbé sans être détecté.

Shomron recommanda d'utiliser une unité de

180 hommes, renforcée par les jeeps blindées équipées de mitrailleuses lourdes. Ces véhicules pouvaient être transportés dans les Hercules qui possèdent une porte arrière qui s'ouvre de haut en bas se transformant en rampe d'accès au sol. Les hommes du commando seraient équipés légèrement, avec des mitraillettes UZI et les nouveaux fusils d'assaut israéliens Gabil ainsi que des grenades, ce qui leur permettrait de se mouvoir rapidement vers l'aéroport.

Les premiers objectifs à l'aéroport étaient la tour de contrôle et son radar, la nouvelle aérogare où les soldats ougandais seraient en poste, la vieille tour de contrôle où les Israéliens savaient que des soldats ougandais avaient pris position pour garder les otages, ainsi que les escadrilles de Mig 21 et de Mig 17 qui se trouvaient sur l'aéroport. Il fut convenu que les petites unités attaqueraient chacun de ses objectifs tandis que le commando principal s'occuperait des otages.

L'obstacle le plus important à la prise et à l'occupation de l'aéroport était l'existence du camp de l'armée ougandaise à 800 m du périmètre du terrain. Près de 2 000 soldats se trouvaient dans ce camp avec un armement puissant et sophistiqué. Shomron proposa qu'une unité de parachutistes place des barrages, des embuscades sur la route entre le camp et l'aéroport afin de retarder l'arrivée de renforts ougandais le plus possible.

Il y avait encore certains éléments du plan que le général Gur considérait comme dangereux, mais néanmoins les éléments positifs sur lesquels le ministre de la Défense Péres et lui étaient tombés d'accord étaient là. Tel qu'il était, le plan était réalisable.

Le problème de la couverture aérienne qui protégerait les avions de transport des chasseurs égyptiens et libyens était d'une immense importance. Malheureusement, les Mirages et les Phantoms israéliens ne possédaient pas le rayon d'action nécessaire pour escorter les avions de transport au-delà de la mer Rouge. Il aurait été possible de ravitailler en vol les chasseurs israéliens, mais il aurait fallu à ce moment utiliser des lumières visibles de très loin sur le Boeing K 137 de ravitaillement en vol ainsi que de nombreuses communications radios qui auraient été presque certainement interceptées par l'Arabie Saoudite ou l'Egypte. En effet, tout autour du barrage d'Assouan se trouvait un des postes d'écoute égyptiens les plus importants. Il fut finalement décidé que la couverture aérienne irait le plus loin possible et qu'ensuite les Hercules continueraient seuls. Arrivés à ce point d'ailleurs, ils seraient très près de l'Ethiopie qu'ils traverseraient en direction du Kenya.

Afin de sécuriser au maximum le vol des Hercules une fois qu'ils seraient privés de chasseurs, le général Gur ordonna d'y monter d'urgence un équipement électronique de brouillage de radars. Celui-ci, lorsqu'il fonctionnerait, convaincrait les éventuels opérateurs radars repérant les Hercules que l'écho radar sur leur écran n'était en réalité qu'un parasite atmosphérique. Les Hercules furent également équipés d'un système de navigation extrêmement sophistiqué leur permettant de parcourir 4 000 kilomètres sans recevoir aucune aide extérieure d'un contrôle aérien.

Au fil des heures, le plan définitif émergeait peu à peu. Les problèmes logistiques étaient extrêmement complexes. Afin de diriger l'expédi-

tion tactique au sol dans un pays hostile, la seule solution était d'avoir un poste de commande dirigé par les généraux Peled et Adam. Il fut décidé qu'un avion tournerait en rond à 10 000 mètres au-dessus d'Entebbé pendant toute la durée de l'opération afin de coordonner les différentes actions.

— Je peux parfaitement opérer au-dessus d'Entebbé, annonça le général Peled, je servirai de contrôleur aérien aux Hercules pour l'atterrissage et le redécollage et je resterai là jusqu'à ce qu'ils soient partis.

Alors que la conférence durait encore, on introduisit un nouveau venu. C'était un otage américain qui venait d'être relâché et emmené à Paris. De là il avait été contacté par des agents du MOSSAD qui lui avaient demandé de se rendre d'urgence à Tel-Aviv afin de leur donner une description de première main des forces ougandaises se trouvant à l'aéroport, des lieux où étaient les otages et des habitudes des terroristes.

Cet Américain venait de passer plusieurs heures avec des officiers des services de renseignements et fut ensuite interrogé par les généraux préparant l'opération.

L'information qu'il apporta, comparée avec celle parvenue à Tel-Aviv grâce à une source diplomatique se trouvant à Kampala, permit de mettre au point les derniers détails. Lorsque l'ex-otage américain sortit de la conférence, les généraux savaient où et comment les otages étaient gardés, et aussi qu'il n'y avait que 120 soldats ougandais pour garder l'aérogare.

Les visites régulières d'Idi Amin aux otages intéressaient particulièrement les généraux. C'est ce qui allait donner l'élément le plus décisif du

plan car tout le monde était d'accord sur un point : à moins d'être en action autour de l'aérogare dans la minute qui suivait l'atterrissage, les vies des otages seraient en grand danger.

Le plus difficile de tous ces préparatifs fut peut-être de garder le secret, que les généraux, les officiers et les ministres apparaissent détendus et naturels, menant leur vie normale. Ce ne fut pas toujours facile. Le beau-père du général Gur était mort la veille et on rapatriait son corps en Israël. Au beau milieu de l'ultime réunion de travail, le général dut se rendre à l'aéroport Ben Gourion pour réceptionner le cercueil car, s'il s'en était abstenu, cela aurait pu sembler suspect à d'éventuels espions arabes. Le secret était la partie la plus vitale du plan, aussi les ministres continuèrent-ils à se rendre aux habituels cocktails et à mener une vie mondaine comme si de rien n'était. Le rôle le plus difficile était celui des généraux. A chaque réception où ils se rendirent durant ces trois jours de préparation intensive, ils durent subir les reproches et parfois les sarcasmes des Israéliens pour leur apparente inertie et la triste capitulation du gouvernement israélien devant les exigences des terroristes.

Pendant ce temps, les étages supérieurs du quartier général des forces israéliennes étaient une ruche bouillonnante d'activité. Du personnel supplémentaire avait été sélectionné dans différentes unités à travers Israël. Des parachutistes, des membres des troupes stationnant sur le Golan, des hommes de commandos d'élite. Beaucoup d'entre eux étaient des officiers supérieurs mais cela avait peu d'importance. Beni Peled tint une conférence à ses hommes à propos des problèmes de transport qu'ils devaient résoudre

avant samedi. En compagnie des officiers commandant l'expédition aérienne, il détermina avec précision l'itinéraire qu'ils suivraient au-dessus de la mer Rouge après leur décollage de Sharm el Sheikh. La couverture aérienne assurée par les Phantoms et les Mirages serait présente sur les premiers 1 600 kilomètres à leur altitude maxima de 20 000 m. Loin au-dessous d'eux, frôlant les vagues de la mer Rouge, les trois C 130 voleraient en formation serrée.

Dès que les chasseurs auraient repris la direction d'Israël, le Boeing 707 suivant un itinéraire légèrement différent à partir de Tel-Aviv prendrait position au-dessus des Hercules pour le passage difficile le long de la frontière d'Arabie Saoudite avant de tourner en direction de l'Ethiopie. La présence du Boeing, qui se présenterait comme le vol régulier Tel-Aviv-Nairobi, réduirait le risque que les opérateurs radars ennemis détectent des traces d'activité au niveau de la mer. Au cas improbable où cela arriverait, il y avait de bonnes chances pour que les opérateurs radars prennent l'écho des Hercules pour la réflection de celui du Boeing.

— Le Boeing 707, expliqua le général Peled à ses officiers, serait équipé en hôpital mobile transportant 10 docteurs et du personnel opératoire. Il atterrirait à Nairobi et resterait là au cas où il serait nécessaire d'emmener des blessés d'Entebbé.

Certains des officiers suggérèrent d'augmenter le rayon d'action des chasseurs en utilisant un avion de ravitaillement en vol tournant au-dessus du Sinaï afin de ravitailler les chasseurs sur le chemin du retour. Ce projet fut abandonné parce qu'il risquait d'éveiller la curiosité des Egyptiens

et des Libyens qui se demanderaient ce que faisait un K C 137 au-dessus du Sinaï.

Le ravitaillement des Hercules étaient le principal casse-tête. Les avions transporteraient du matériel de ravitaillement qu'ils pourraient utiliser si le temps et les circonstances le permettaient. Dans le cas contraire, les Hercules seraient obligés de continuer avec le peu d'essence qu'il leur resterait jusqu'à un point intermédiaire où ils pourraient refaire le plein. En effet, leur rayon d'action ne leur permettait pas d'effectuer le vol aller et retour sans ravitaillement.

Le Kenya semblait être l'idéal comme point de ravitaillement, suivi par Addis-Abéba en Ethiopie. Mais le général Gur eut une autre idée. A son avis les îles Seychelles représentaient le meilleur endroit pour les Hercules à condition que ceux-ci aient assez d'essence. Lorsqu'ils redécolleraient d'Entebbé, ils traverseraient le Kenya et voleraient au-dessus de l'océan Indien pour atterrir dans l'île de Mahé.

Le Boeing 707 de Nairobi décollerait et les rejoindrait. Cela diminuerait le danger de poursuite ou d'attaques par des chasseurs venant au secours de l'Ouganda. Mais les Hercules auraient tout juste assez d'essence pour accomplir ce dernier vol. Cette partie du plan dépendait des conditions météorologiques qui régneraient durant le vol jusqu'à Entebbé. Et aussi de la quantité d'essence restant dans les réservoirs des Hercules lorsqu'ils atterriraient. C'était un des facteurs imprévisibles qui impliquait une décision de dernière minute.

Le poste de commande aérien représentait un problème encore plus complexe. L'équipement de communication sophistiqué dont il avait besoin,

nécessaire pour transmettre jusqu'à Tel-Aviv, signifiait que le général Peled devait utiliser ou bien un des Boeing 707 de l'armée de l'Air israélienne ou un Hercules. Sans aucun doute l'Hercules avait beaucoup plus d'espace pour établir un quartier général volant, mais le Boeing était plus rapide et plus manœuvrable en cas d'attaque. Finalement ce fut le Boeing qui fut choisi.

Un des officiers de l'armée de l'Air fit remarquer que si les Ougandais arrivaient à faire décoller les Mig 17 et 21, le Boeing 707 serait une proie facile. Peled écarta l'argument.

— Les gars de Shomron s'occuperont de ça, dit-il.

Bien sûr c'était un plan audacieux, un coup de dés désespéré mais l'option militaire que Shimon Péres et le général Gur avaient réclamée depuis deux jours existait maintenant.

*
* *

Ce soir-là après les conférences, le ministre de la Défense Shimon Péres lut et relut une lettre reçue le matin même. Elle avait été expédiée par un jeune Israélien de 12 ans qui avait écrit au ministre pour demander si l'armée ne pourrait pas aller sauver les otages.

Le jeune garçon s'était donné beaucoup de mal, exposant dans sa lettre au ministre de la Défense un plan d'attaque que Tsahal — l'armée israélienne — serait peut-être en mesure de réaliser.

Le plan décrit dans la lettre était presque exactement celui qu'il venait d'adopter.

CHAPITRE VII

Les hommes commencèrent à arriver vendredi matin. Ils surgirent du désert en hélicoptères ou en camions. C'étaient des hommes jeunes et décidés, silencieux et super-entraînés. Beaucoup d'entre eux étaient des Juifs d'Orient rusés et durs.

Ils avaient été choisis un par un, tous volontaires des unités d'élite de Tsahal. Des hommes des divisions blindées, parachutistes, de l'infanterie du Golan et des unités spéciales opérant dans le Golan et le Sinaï.

Ils s'installèrent à la base aérienne de Sharm el Sheikh à l'extrémité du Sinaï au bord de la mer Rouge. Là commença une série de conférences et de réunions préparatoires afin de leur expliquer tous les détails de l'action.

L'homme que Shomron avait choisi pour mener l'assaut contre l'ancienne aérogare pour sauver les otages était le lieutenant-colonel Jonathan Natanyahu, un des meilleurs jeunes officiers du pays, commandant une unité d'élite dans le Golan.

Le lieutenant-colonel Natanyahu avait 30 ans et

était né à New York où son père se trouvait en mission pour le Mouvement Révisionniste.

Sa famille était retournée en Israël en 1948 et « Yoni » avait grandi à Jérusalem où il avait étudié au collège Gymnasia.

Pendant la guerre des Six Jours il s'était distingué dans de nombreux combats et avait été blessé le dernier jour de la guerre, durant l'attaque sur les hauteurs du Golan. Ensuite, il avait quitté Israël pour aller à l'université de Harvard étudier la physique et la philosophie. Au bout d'un an, il était revenu en Israël et avait continué ses études à l'université hébraïque. Lorsque la guerre froide entre l'Egypte et Israël avait commencé, il avait décidé de s'engager dans l'armée régulière et avait participé à de nombreuses opérations audacieuses qui lui avaient donné la réputation d'un officier courageux et plein d'initiatives. Durant la guerre du Yom Kippur, il avait commandé une unité sur les hauteurs du Golan qui fut mêlée à des combats féroces contre les commandos syriens. Yoni avait été décoré pour avoir sauvé un officier blessé près des lignes syriennes après qu'un premier essai pour aller le chercher eut échoué.

Il était de taille moyenne, mince, avec des cheveux noirs et bouclés, un sourire perpétuel aux lèvres, le sens de l'humour et une chaleur qui lui faisait beaucoup d'amis. Ses aptitudes au commandement étaient exceptionnelles car il possédait la qualité rare de pouvoir projeter son propre enthousiasme et sa vitalité sur ceux qui l'entouraient.

*
**

Le vendredi 2 juillet, au début de l'après-midi,

un énorme Hercules était garé dans une zone à l'écart de la base aérienne de Sharm el Sheikh. Le soleil tapait férocement, faisant régner une température de 40 degrés. Une centaine de soldats israéliens attendaient sous le soleil, armés, équipés, non loin de l'appareil. A côté d'eux se trouvait le lieutenant-colonel Natanyahu.

Sur son ordre ils commencèrent à s'entasser dans l'énorme avion de transport, vérifiant leurs armes puis ils attendirent.

D'un geste sec le colonel Natanyahu déclencha son chronomètre et hurla : Go!

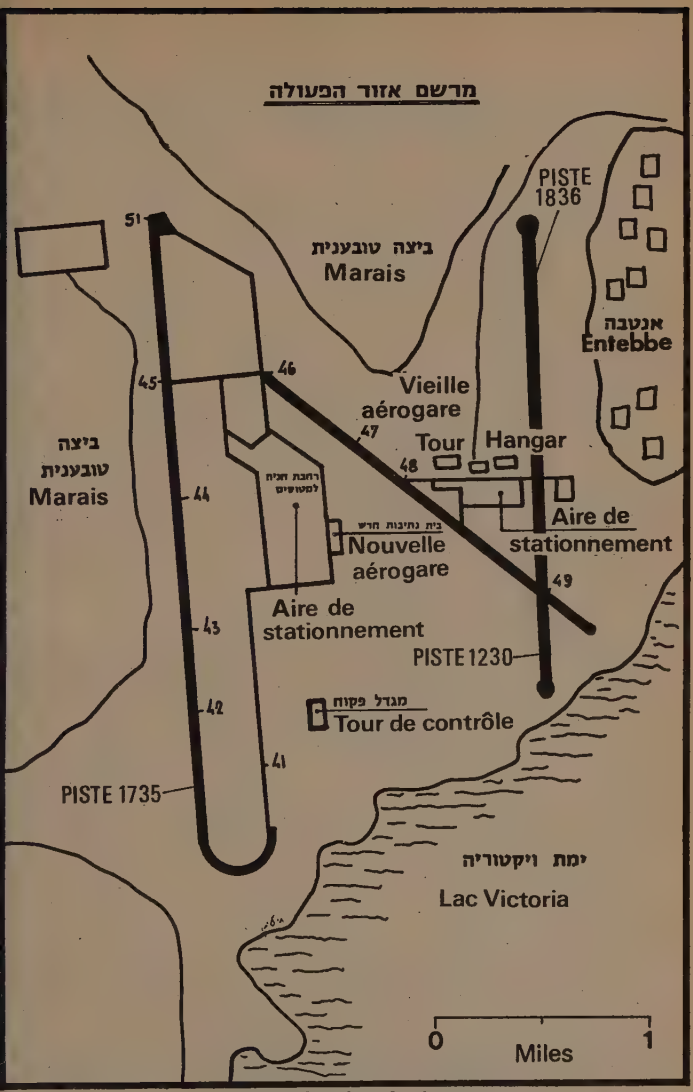
De l'arrière de l'Hercules jaillirent deux jeeps suivies par 50 hommes courant de toutes leurs forces, armes à la main, des mitraillettes Uzi, ou des fusils d'assaut Galil. Ils coururent sous le soleil brûlant pendant 500 m jusqu'à un espace délimité sur le sable comportant les dimensions exactes de l'ancienne aérogare d'Entebbé. Les jeeps se dirigèrent droit sur le bâtiment, tournant ensuite à gauche et à droite pour en surveiller les approches.

Derrière elles, les soldats se dispersaient en courant vers les différentes entrées latérales et arrière. Lorsque tous les hommes furent en position, Yoni donna un coup de sifflet et vérifia son chronomètre.

— Ce n'est pas assez bon dit-il, 53 secondes pour vider l'avion, il faut descendre à 45. Recommencez.

La ruée vers l'aérogare devait être rapide, chaque homme réagissant d'instinct pour se rendre à sa position désignée. Personne n'aurait le temps d'attendre et de vérifier si les autres étaient prêts.

Une fois qu'ils seraient à l'intérieur de l'aérogare ils n'auraient plus qu'à tirer.



Plan de l'Aire des Opérations
utilisé par le commando israélien

— Ce n'est pas assez rapide, dit Yoni, je veux que vous soyez en action autour du building une minute et demie après que nous ayons atterri.

Et il renvoya les soldats dans l'Hercules pour la sixième fois.

Toute la journée l'entraînement se poursuivit sous le soleil brûlant du Sinaï.

Lorsqu'ils furent parvenus à sortir assez vite de l'Hercules, ils assirent sur le sable 100 volontaires jouant les otages et s'entraînèrent à les faire sortir du bâtiment et à les amener dans l'avion. Les volontaires réagissaient comme s'ils étaient blessés, effrayés, malades. Les hommes de Yoni devaient les aider, les porter dans l'avion, les traîner sur la rampe. Le chronomètre du lieutenant-colonel n'arrêtait pas de cliqueter, enregistrant tous les temps.

Entre deux exercices, ils s'asseyaient à l'ombre des ailes de l'Hercules tandis que Yoni vérifiait inlassablement son plan. Lorsque le soleil commença à descendre sur la mer Rouge les soldats avaient réduit leur temps de mise en action à 45 secondes. Ils encerclaient l'aérogare de tous les côtés, ils l'investissaient complètement en 10 minutes. Ils arrivaient à faire sortir les otages et à les embarquer dans l'Hercules avec une couverture de feu et des unités s'emparant de la vieille tour de contrôle en 20 minutes. Ensuite ils s'entraînèrent avec les mécaniciens à ravitailler l'Hercules au cas où ça serait possible.

Les ingénieurs israéliens qui avaient bâti l'aéroport d'Entebbé étaient là pour expliquer l'emplacement exact des valves d'accès aux réservoirs souterrains d'essence. Les informations que le commando pouvait obtenir de ces ingénieurs sur les différents aspects des bâtiments et des instal-

lations d'Entebbé étaient vitales. C'était tellement extraordinaire qu'un soldat remarqua en riant :

— La meilleure chose qu'Amin ait faite pour Israël c'était de nous faire construire cet aéroport.

A la nuit tombée, le lieutenant-colonel Natanyahu fit son rapport au général Shomron. Il était souriant et plein de confiance. Le commando serait prêt à repartir 45 minutes après l'atterrissage, affirma-t-il.

Les autres officiers avaient travaillé dur eux aussi. Une unité avait repéré les positions à prendre pour attaquer la nouvelle aérogare. Une autre s'était entraînée avec la réplique exacte de la tour de contrôle d'Entebbé bâtie hâtivement dans un coin du Sinaï. Montant les escaliers, faisant irruption à l'intérieur et détruisant l'équipement radar.

Les conducteurs de jeeps avaient répété comment sortir de l'Hercules lorsque la rampe serait abaissée, étudiant le plan de l'aéroport d'Entebbé de façon à savoir avec précision quelle distance ils devaient parcourir et dans quelle direction.

Encore un peu plus loin, les membres de l'unité de démolition avaient préparé les paquets explosifs qu'ils transporteraient et répété où ils les mettraient pour détruire les Mig ougandais sur le terrain.

Il y avait aussi un groupe spécial de dix hommes faisant partie de l'unité de Yoni. Ils s'étaient entraînés pour ce qui allait être l'élément le plus important de l'opération : étudiant des photographies, parlant à un spécialiste du maquillage, choisissant les vêtements inattendus qu'ils allaient porter. Ces hommes étaient sans cesse en train de rire. Particulièrement l'un d'eux, un

géant, qui, en dépit de sa taille impressionnante, était en train de bourrer de chiffons sa tenue de combat.

*
* *

Durant la journée de vendredi, un des Hercules décolla avec à son bord le général Gur et le général Peled. Pendant deux heures, il vola au ras de la mer Rouge, zigzagant, changeant de direction pendant que les stations radars israéliennes essayaient de le repérer.

A bord, le général Gur faisait subir au général Peled un véritable examen de passage sur les problèmes qui allaient se poser à lui. La navigation d'abord. Ils allaient voler au-dessus d'un désert plat sans point de repère avec l'obligation d'arriver à un endroit précis, des milliers de kilomètres plus loin. L'Hercules vola pendant plusieurs heures au-dessus de l'eau puis dans les nuages et enfin au ras du Sinaï. A l'aveugle, utilisant seulement l'équipement sophistiqué du bord.

Lorsque le général Gur descendit de l'Hercules il était rassuré : Tactiquement les avions et les équipages pourraient remplir leur rôle. Mais la journée n'était pas finie pour Beni Peled. En compagnie de ses commandants de bord, il fit décoller les trois Hercules et les fit voler en formation serrée à quelques dizaines de mètres au-dessus du Sinaï, mettant au point les positions que chaque pilote devait adopter.

C'était déjà dangereux de jour. Or, la plus grande partie de leur itinéraire s'effectuerait de nuit.

D'abord les équipages s'entraînèrent à rester en contact radio, vérifiant leur position mutuelle.

Volant aile contre aile à leur vitesse maximum de 550 à l'heure. Puis le général Peled imposa le silence radio, prenant lui-même les commandes de l'avion de tête et observant d'un œil critique à chaque virage si les deux autres appareils suivaient.

Ils volèrent presque au niveau de la mer, ensuite à 3 000 m vérifiant la consommation d'essence et les performances des quatre turbopropulseurs développant chacun 4 500 chevaux. Il fit également vérifier l'ouverture et la fermeture des portes en vol, abaissant la rampe de façon à pouvoir larguer les véhicules. Tous étaient conscients de l'éventualité qu'un ou plusieurs Hercules soient touchés au sol à Entebbé. Dans ce cas il fallait entasser beaucoup plus d'hommes dans celui qui resterait.

La journée s'écoula très vite. Le lieutenant-colonel Yoni Natanyahu se disait qu'elle n'avait pas compté assez d'heures. Comme la nuit tombait, le commandant de la force aérienne se demanda s'il n'allait pas effectuer une manœuvre de nuit pour vérifier le système d'éclairage codé qu'ils avaient mis au point. Il dut abandonner son projet car ses hommes avaient volé toute la journée et la nuit suivante ils voleraient pour de bon au-dessus de l'Afrique en direction d'Entebbé.

Tous passèrent une heure de plus à étudier les cartes. Un expert en navigation leur expliqua l'itinéraire qu'ils suivraient au-dessus de l'Ethiopie. La météo prévoyait un clair de lune moins brillant qu'ils ne l'auraient espéré car ils allaient être obligés de faire du saute-mouton sur les collines, glissant dans les vallées et suivant le lit des rivières. De cette façon, il serait impossible aux stations radars de les repérer et donc de se de-

mander ce que faisaient, au-dessus de l'Ethiopie, trois avions de transport non identifiés.

Tous, à Sharm el Sheikh, savaient qu'ils étaient peut-être en train de se précipiter dans un piège. Si Idi Amin les attendait, il disposait de 20 000 hommes, qui ne seraient même pas nécessaires si les Mig ougandais décollaient avant que les Hercules n'atterrissent.

Tout reposait sur un point : personne, et surtout pas les Ougandais, ne pouvait imaginer un commando israélien d'une poignée d'hommes frappant à plus de 4 000 kilomètres de son pays.

Lorsque la nuit fut complètement tombée le général Shomron eut une discussion sur les derniers détails avec le général Adam. On avait disposé sur une table une maquette de l'aéroport d'Entebbé. Avec les deux généraux, il y avait plusieurs membres du planning tactique et du MOSSAD, les services secrets israéliens.

Quelques jours plus tôt le général Adam avait dit au MOSSAD :

— Il faudrait que nous ayons des gens au sol avant que nous n'arrivions.

Le MOSSAD n'avait rien promis. Mais ce soir-là Adam découvrit que le nécessaire avait été fait. Des agents israéliens s'étaient rendus à Nairobi et avaient ensuite franchi la frontière ougandaise en voiture ou cachés dans des vieux camions. Ils avaient rejoint des Noirs ougandais travaillant aussi pour le MOSSAD. Dès jeudi certains de ces agents avaient pu rôder autour de l'aéroport d'Entebbé envoyant leurs informations à l'aide de radios dissimulées dans la savane ou, dans un certain cas, utilisant l'émetteur d'une ambassade amie.

La nuit de l'attaque, ces hommes occuperaient

deux positions. Un groupe se trouverait dans la nouvelle aérogare prêt à détruire les câbles téléphoniques reliant l'aéroport au monde extérieur. L'autre devait prendre position sur la route entre l'armée ougandaise et l'aéroport disposant des explosifs pour permettre l'attaque de véhicules ou de larges unités. Après l'atterrissage des Hercules, ces agents devaient être rejoints par un petit détachement de soldats israéliens.

D'autres agents seraient en place à Kampala. Prêts à alerter le poste de commandement volant israélien, au cas où le gros de l'armée ougandaise se préparerait à se ruer vers l'aéroport.

C'est dans ce domaine que le QG volant de Beni Peled était le plus utile. Volant à une altitude de 10 000 mètres, le Boeing 707 était à même de recevoir des messages venant du sol sur un large rayon. Cet espace englobait facilement tout l'aéroport, les camps et les villages voisins et également la ville de Kampala. Si les Israéliens avaient toutes les chances de surprendre Amin, il y en avait en revanche peu que ce dernier les prît par surprise.

Autre activité importante de la base de départ vendredi : la préparation des unités médicales embarquant sur chaque appareil. 33 médecins avaient été sélectionnés, la plupart d'entre eux venant du centre médical Beth Shebaa à Tel-Aviv. C'étaient tous des chirurgiens très expérimentés, habitués cependant à travailler dans le monde aseptisé et organisé de leur salle d'opération.

Au cours de cette mission dont la plupart d'entre eux ne connaissaient pas les détails avant le dernier briefing ils auraient à opérer dans les fuselages encombrés des Hercules soit au sol, soit dans l'air.

Dix de ces médecins furent assignés au Boeing 707 à Tel-Aviv. L'appareil était équipé d'une salle d'opération mobile avec tous les instruments et les médicaments nécessaires, plus 50 litres de plasma et une banque du sang qui avait été établie d'après les groupes sanguins de tous les hommes participant à l'opération. Chaque fois que cela avait été possible, le groupe sanguin des otages avait été aussi vérifié, mais les Israéliens n'avaient pu le faire aussi systématiquement qu'ils l'auraient voulu pour ne pas donner l'éveil.

Certaines nouvelles en provenance de Kampala ce vendredi indiquaient que les otages souffraient de diarrhée, aussi le médecin en chef avait ajouté à son équipement du lait et des médicaments devant être administrés durant le vol de retour d'Entebbé.

Ce soir-là, il y eut une dernière réunion rassemblant tous les chefs de groupe du commando. Réunis autour de la maquette de l'aéroport, en compagnie de tous ceux qui avaient travaillé à sa construction. Ces derniers purent décrire en détail où se trouvaient les pièces comportant les systèmes de communication, de radars, et les sources d'énergie. Pendant une heure et demie ils répondirent à toutes les questions. Lorsque les chefs de groupe allèrent dormir ils connaissaient les bâtiments d'Entebbé par cœur et étaient absolument sûrs de pouvoir prendre et tenir l'aéroport.

*
**

A Tel-Aviv, au dernier étage du quartier général de l'armée israélienne, l'ambiance était morose, inquiète même. Depuis des heures le

général Gur se faisait l'avocat du diable, encourageant délibérément ses adjoints à chercher toutes les failles possibles du plan des opérations. Chaque fois qu'ils en trouvaient une, ils l'analysaient et tentaient d'inventer une parade.

A 11 heures du soir vendredi, ils continuaient à découvrir de nouveaux obstacles qui risquaient de créer des situations qui mettraient en danger toute l'opération.

La première vraiment mauvaise nouvelle arriva un peu avant minuit : La météo prévoyait pour le lendemain du mauvais temps sur la mer Rouge et cela pouvait empêcher les Hercules de voler au ras des flots pour déjouer la couverture radar. Au mieux, s'ils y parvenaient, leur consommation augmenterait considérablement, les laissant avec très peu d'essence lorsqu'ils atteindraient Entebbé.

Les ordinateurs du quartier général se mirent aussitôt en route simulant des conditions de mauvais temps sur les premiers 1 600 km de l'itinéraire et calculant la consommation de carburant et les restrictions d'altitude que cela imposerait.

La réponse des ordinateurs glaça le sang de tous ceux qui étaient là.

Les calculs annonçaient que s'il n'était pas possible aux Hercules de refaire le plein à Entebbé, ils n'avaient aucune chance d'atteindre les Seychelles.

Le général Gur prit sa décision en une seconde :

— Nous devons utiliser Nairobi, annonça-t-il.

*
**

Assisté de son second, le général Adam, il examina la nouvelle situation avec Shimon Péres. Le

calcul des pertes possibles était élevé. Même s'ils prenaient les Ougandais totalement par surprise, ils auraient à affronter 120 soldats ougandais, plus les terroristes, rien que dans les environs immédiats de l'aérogare.

Les hommes du colonel Natanyahu étaient très bien entraînés pour ce genre de raid éclair, mais en cette occasion ils seraient obligés de prendre toutes sortes de risques pour essayer d'atteindre les otages avant que les terroristes ne les attaquent. C'est là que le bât blessait. Ils n'auraient le temps nécessaire ni pour établir une défense au sol ni pour avancer avec précaution. A la seconde où le commando quitterait les avions, ils devraient se ruer vers l'aérogare, prenant tous les risques nécessaires jusqu'à ce qu'ils aient éliminé les terroristes.

Le général Gur avait accepté l'éventualité de lourdes pertes lorsque le plan avait été mis au point. Mais il était inquiet de la façon dont ses hommes seraient soignés.

— S'il faut utiliser Nairobi confia-t-il à Shimon Péres, nous l'utiliserons. S'il n'y a pas moyen de faire autrement, nous l'utiliserons de force.

Avec gravité, il discutèrent de cette éventualité. Cela signifiait une unité séparée à Nairobi prête à intervenir si le gouvernement kenyan où les responsables de l'aéroport refusaient aux Hercules l'autorisation de se poser. Les conséquences politiques possibles de cette éventualité glaçaient le sang des deux généraux de Shimon Péres. Cela risquait de mettre Israël au ban de la plupart des nations.

Alors que les discussions continuaient, on apporta au général Gur un nouveau bulletin météo.

Le temps se gâtait de plus en plus au-dessus de la mer Rouge et les chances d'atteindre les îles Seychelles diminuaient à vue d'œil.

— La seule solution est de refaire le plein à Entebbé, suggéra le général Adam. Nous devrions emmener quelques spécialistes de plus ou entraîner une unité à s'emparer et à tenir les valves des réservoirs à l'aéroport.

Le général Gur hésitait à changer l'ordre de bataille. Avant tout, ses hommes devaient s'emparer de la nouvelle aérogare et de la tour de contrôle, de même qu'il était impérieux de détruire les Mig. Si les Hercules étaient poursuivis par des chasseurs guidés par radar, ils seraient facilement rattrapés. N'ayant pas de couverture aérienne, ce serait un jeu pour les Mig de les détruire.

Un autre général proposa d'augmenter le nombre des avions. Mais sa suggestion ne fut pas retenue. Tous savaient que trois étaient le nombre maximum qui puisse opérer avec une chance de succès. Au-delà les risques s'accroissaient beaucoup trop. Les Hercules risquaient d'être interceptés et abattus sur leur itinéraire aller.

Shimon Péres appela aussitôt au téléphone le ministre des Affaires Etrangères Ygal Allon. Les deux hommes discutèrent le problème du Kenya. L'opinion d'Allon fut que, face à des appareils en détresse demandant une aide médicale et l'autorisation de se poser, le Kenya accepterait. Mais il fut également d'accord sur le fait que la présence de soldats israéliens à l'aéroport de Nairobi représenterait une garantie qu'on ne pouvait négliger. Le ministre des Affaires Etrangères reconnut non sans inquiétude qu'ils étaient obligés d'utiliser Nairobi et pria le Ciel pour que les

Kenyans ne se trouvent pas mêlés malgré eux au combat d'Israël.

Ensuite Shimon Péres tint la réunion finale avec le général Gur et son équipe. Ils discutèrent encore des différentes possibilités qui leur étaient ouvertes. Les généraux posaient des questions de plus en plus insidieuses, pensant que c'était la seule façon d'envisager tous les problèmes. Finalement, dans un silence de mort, l'un d'eux posa la question qui hantait tous les esprits :

— Si nous ne sommes pas sûrs du Kenya, et si, d'autre part, nous ne pouvons pas atteindre les Seychelles, qu'est-ce qu'on fait?

La réponse du général Gur fut simple et directe :

— On y va quand même.

Lorsque les officiers sortirent de la réunion, la plupart arboraient des mines catastrophées. Ils jouaient avec des ombres, se basant sur des événements qui pouvaient évoluer totalement dans un sens ou dans l'autre. Le planning logistique de l'opération qui, au début, avait paru être la partie la plus difficile, s'avérait être le moindre de leurs soucis. Le commando était équipé et prêt à partir et personne ne doutait de sa capacité à réussir l'opération comme prévue. C'était ce qui suivait Entebbé qui risquait de devenir leur plus gros problème et de transformer une victoire en défaite.

Le chef d'état-major savait parfaitement bien que dès que l'opération commencerait en Ouganda, le Kenya serait au courant. Etant donné que les relations entre les deux pays étaient mauvaises, et que le président Amin tenait régulièrement des propos agressifs à l'égard du Kenya, les radars de l'armée kenyanne devaient surveil-

ler soigneusement Entebbé. Ils sauraient donc exactement ce qui se passait bien avant que les Hercules aient quitté l'Ouganda.

Mais tous ces problèmes, aussi graves fussent-ils, n'étaient que des broutilles à côté du problème numéro 1 qui, quelques heures avant l'heure fixée pour le départ de l'opération, n'avait pas encore été résolu.

Isaac Rabin, le Premier ministre, refusait toujours d'accepter le principe de l'intervention militaire.

Quelques heures plus tôt, Golda Meïr, une des femmes les plus respectées par le monde politique israélien, était venue trouver Rabin et lui avait dit brutalement :

— Si vous n'avez pas le courage d'agir, vous n'êtes même pas digne de vous promener avec les chiens dans la rue.

Le général Gur connaissait les réticences d'Isaac Rabin. Avant que Shimon Péres le quitte, il lui demanda :

— Etes-vous sûr d'obtenir l'accord du gouvernement pour agir?

Le ministre de la Défense adressa au général Gur un pâle sourire.

— Je l'aurai, dit-il. Quand le Cabinet apprendra à quel point ce que nous avons à faire est impossible, comment pourront-ils refuser!

Shimon Péres quitta alors le général Gur. Ce soir-là il avait un dîner important. Un hôte de Washington, Zbigniew Brzezinski, conseiller pour les affaires étrangères du candidat présidentiel Jimmy Carter. Il était arrivé le jour même afin de rencontrer officieusement les membres du gouvernement, une visite que le cabinet israélien prenait très sérieusement, car on disait que

cet homme pourrait très bien remplacer Henry Kissinger si Carter devenait président.

C'était vraiment un coup de malchance que son arrivée coïncidât avec l'opération Entebbé.

Toute la journée le ministre de la Défense avait pesé le pour et le contre d'une réunion avec un homme considéré comme un observateur habile et curieux. Cependant, reculer la réunion aurait fait conclure à l'Américain qu'il y avait quelque chose dans l'air.

Durant l'après-midi Brzezinski rencontra le Premier ministre Rabin et en début de soirée il fut amené à l'appartement du ministre de la Défense. Le patron des services secrets israéliens, Shlomo Gazit, avait été également invité et Mme Péres avait préparé le repas elle-même dans le modeste living-room de l'appartement de Péres au cinquième étage d'un immeuble moderne. Pendant une heure ils se régalèrent de poisson, de poulet frit dans le miel, de salade et de fruits frais, sans aborder aucun sujet brûlant, parlant de la politique dans le monde.

Pendant tout le repas, Péres et le patron des services secrets savaient que tôt ou tard la conversation viendrait sur l'Ouganda. Ils ne s'attendaient pourtant pas à la question directe et perspicace que Brzezinski leur posa :

— Vous savez, ce que je ne comprends pas, dit-il, l'air sincèrement étonné, pourquoi est-ce que vous n'allez pas en Ouganda chercher vos gens? A mes yeux ce serait la meilleure solution dans cette fichue situation.

Pendant près d'une minute Shimon Péres et Shlomo Gazit n'osèrent pas se regarder. Finalement, le visage sans expression, le ministre de la Défense reconnut d'une voix calme que c'était

une bonne idée. Il passa ensuite plus d'une heure essayant de prouver à l'Américain qu'une telle opération était un rêve impossible, bien au-delà des ressources et des capacités stratégiques de l'armée israélienne.

Durant toute la discussion Zbigniew K. Brzezinski les observait d'un air inquisiteur et concentré. Il leur offrit des alternatives, qu'ils rejetèrent avec un ensemble touchant, et reconnut finalement que les Israéliens étaient les mieux placés pour évaluer la situation et agiraient en conséquence.

Ce fut la réunion la plus difficile de la semaine pour Shimon Péres et Shlomo Gazit. Lorsqu'ils prirent congé de l'Américain, ils avaient le sentiment désagréable que leur hôte avait deviné ce qu'ils préparaient dans le plus grand secret.

Cependant, dès que Shlomo Gazit reprit contact avec son bureau, il oublia la visite de l'homme politique américain. D'autres soucis plus urgents allaient le tenir éveillé pratiquement toute la nuit. Le temps continuait à se détériorer au-dessus de la mer Rouge. Vers 2 heures du matin, il n'y avait plus aucune chance pour le commando d'atteindre les Seychelles. Le Kenya était maintenant la seule option possible. Aussitôt des messages commencèrent à partir pour Nairobi, codés, destinés aux agents israéliens se trouvant dans la capitale kenyanne. Dès les premières heures de l'aube, samedi, ils commencèrent à prendre position dans l'aéroport.

Tous utilisaient des déguisements. Certains se faisaient passer pour des techniciens de l'entretien de la compagnie El Al, d'autres pour des passagers en transit, d'autres encore pour les ouvriers de la station de remplissage. Ils furent

rejoints par une vingtaine d'hommes qui étaient arrivés deux jours plus tôt, sur le vol 535 d'El Al. Ces derniers, portant l'uniforme de la compagnie israélienne, avaient été enregistrés auprès des autorités kenyannes comme des équipages de réserve pour les vols venant de Tel-Aviv la semaine suivante. Tous étaient des agents secrets israéliens et transportaient un armement impressionnant.

CHAPITRE VIII

La veille, vendredi matin 2 juillet, vers sept heures, les otages qui se trouvaient encore à Entebbé avaient reçu une ultime visite du président Idi Amin, accompagné de sa dernière femme, une ravissante noire, et de son jeune fils Gamal Abdel Alnazzar Jawami. Le président, contrairement à son habitude, portait un costume civil et un chapeau à large bord. Joyeusement il salua les otages d'un « Shalom » sonore. Il leur expliqua ensuite qu'il était en route pour l'île Maurice où se tenait la réunion de l'Organisation des Etats Africains et que l'on y discuterait de leur cas.

Puis son sourire s'effaça et il prit un visage grave. Les otages écoutèrent dans un silence tendu son discours dirigé contre le gouvernement israélien à qui il reprochait son refus de coopérer avec les Palestiniens.

— C'est très sérieux, leur dit-il, je fais tout ce que je peux pour vous, mais si votre propre gouvernement ne fait pas aussi tout ce qu'il peut, les choses vont tourner très mal ici. Je ne veux pas qu'il vous arrive du mal. Je suis un père

pour vous. Vous êtes tous mes enfants et comme vous avez pu le voir je me conduis bien avec vous, je fais tout ce que je peux.

Un silence plein d'appréhension répondit à son discours.

Amin continua, expliquant aux otages que l'aérogare où ils se trouvaient était bourrée d'explosifs et que les terroristes les feraient sauter si leur demande n'était pas satisfaite. Boese, Gabrielle Tiedemann et trois Arabes écoutaient en silence, leur visage ne trahissant aucune émotion tandis qu'Amin gesticulait dans leur direction. Le président était entouré d'une demi-douzaine de Palestiniens armés jusqu'aux dents, sa garde personnelle.

Dehors, patrouillant sur l'aéroport en face de l'aérogare, il y avait les habituels soldats ougandais armés de fusils d'assaut. Un des otages, Pasco Cohen, assis avec un groupe qui comprenait M. et Mme Lipsky et un jeune homme de 19 ans appelé Jean-Jacques Maimoni posa soudain au président ougandais la question que tout le monde formulait tout bas :

— Si les choses vont tellement mal, demanda-t-il, pourquoi l'armée ougandaise ne s'empare-t-elle pas des terroristes?

Amin ne répondit pas directement mais il regarda les otages d'un air courroucé.

— Vous devez apporter de l'aide aussi, dit-il. Je vous conseille d'écrire une lettre à votre gouvernement que je peux publier dans la presse et lire à la radio. Dedans, vous devez dire à votre gouvernement de satisfaire les demandes des Palestiniens. Je suis sincère avec vous. Si vous ne faites pas ça, ça ira mal ici, je ne pourrai pas vous aider.

De nouveau il rappela le danger auquel ils étaient exposés et termina en disant :

— Vos vies sont en danger ici à cause de l'obstination de votre gouvernement.

Sur ces paroles menaçantes, il remonta dans sa Mercedes et disparut.

Quelques minutes plus tard une violente discussion éclata parmi les otages. Beaucoup d'entre eux, y compris presque tous les membres de l'équipage de l'Airbus, étaient d'avis d'écrire la lettre. D'autres y étaient opposés, en particulier le commandant de bord d'Air France Michel Bacos qui pensait qu'il fallait tenir tête aux terroristes.

Michel Bacos et son équipage étaient tenus en haute estime par tous les otages. La veille, lorsque les terroristes avaient relâché 101 passagers, ils avaient offert à l'équipage de repartir avec eux. Le commandant de bord avait décliné leur offre fermement, déclarant qu'aucun des membres de son équipage ne quitterait Entebbé tant que le dernier otage n'aurait pas été relâché.

L'opinion de Michel Bacos, qui avait gardé son calme et son autorité toute la semaine, était qu'écrire une telle lettre revenait à coopérer avec les terroristes. Il pensait aussi que cela ne mènerait à rien et servirait seulement à compliquer les négociations déjà en cours. Pasco Cohen, l'otage israélien, en était tout aussi persuadé, disant qu'une telle supplique venant des otages serait publiée dans le monde entier et serait un moyen de pression insupportable pour le gouvernement israélien.

— Nous ne savons rien de ce qu'ils préparent, dit-il, nous ne savons rien de ce qui arrive dans le monde extérieur.

Certains des otages lui rirent au nez.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire?

L'un d'entre eux demanda :

— Ils sont à près de 4 000 kilomètres. Que voulez-vous qu'ils fassent?

Cela faisait maintenant cinq jours que les otages étaient entassés dans le vieux bâtiment de l'aérogare, sans aucun lien avec le monde extérieur, sous la constante menace des armes des soldats ougandais et des terroristes palestiniens.

Pourtant, tous ne perdaient pas espoir. Sarah Davidson, par exemple, continuait à penser que quelque chose se produirait qui débloquerait la situation. Une solution serait trouvée.

Finalement le commandant de bord d'Air France dut se plier au souhait de la majorité et aida à écrire une lettre dont le texte satisfaisait tout le monde. Il plut aussi au président Amin quand il le reçut et aucun des terroristes ne s'aperçut de l'ambiguïté des mots que les otages avaient choisis.

Après avoir remercié les terroristes pour le bon traitement qu'ils avaient reçu, la lettre « pressait le gouvernement israélien d'agir en vue de la libération des otages ». L'usage du mot « agir » pouvait aussi suggérer une action brutale mais peu de gens, ce vendredi, pensaient réellement qu'une opération militaire fût possible.

Après l'envoi de la lettre une vague de dépression submergea la plupart des otages, épuisés par la furieuse dispute au sujet de la lettre.

Pendant plusieurs jours les terroristes et Idi Amin leur avaient fait croire que leur détention serait courte et que les négociations allaient bien. Ils s'apercevaient maintenant que ce n'était pas vrai. Un silence lourd s'appesantit dans le grand hall à peine éclairé.

Maintenant que cette lettre était écrite, beaucoup en éprouvaient de la honte. En effet les rapports entre les otages et les terroristes étaient loin de la description idyllique que l'on en faisait dans la lettre. La veille, les Arabes avaient entraînés quatre des otages dans une des petites pièces adjacentes au grand hall et les avaient interrogés pendant près d'une heure. L'un des hommes avait été brutalement frappé et une femme menacée.

Maintenant qu'il n'y avait plus que des Israéliens détenus dans l'aérogare, les terroristes palestiniens dévoilaient tout leur sadisme. Les deux Arabes connus comme les numéros 39 et 55 avaient trouvé un jeu qui les amusait beaucoup.

Avec des expressions menaçantes, ils s'avançaient au milieu du hall, tenant une liste de noms et disaient aux otages de lever la main lorsque leur nom était appelé.

Le numéro 55 appelait alors un nom pendant que son compagnon brandissait son pistolet jusqu'à ce que la personne appelée lève la main. Les deux Arabes observaient alors la personne pendant une minute puis échangeaient des regards mystérieux avant de faire une marque à côté de son nom. Cela avait duré pendant une heure avant que les deux Arabes ne se fatiguent de ce jeu et ne s'en aillent.

L'attitude menaçante des terroristes jointe à l'interrogatoire de certains des otages créa des rumeurs de tortures et de menaces de mort. Cette journée du vendredi il y eut des scènes de quasi-hystérie tandis que les otages se laissaient envahir par la peur qui ne cessait de grandir en eux depuis mardi.

Il y avait aussi la maladie. Beaucoup d'otages

avaient commencé à souffrir de diarrhée et bien qu'un médecin ougandais ait été prévenu, rien n'avait été fait jusque-là. L'eau potable devenait de plus en plus mauvaise, de couleur marron foncé, et semblait prête à s'épuiser.

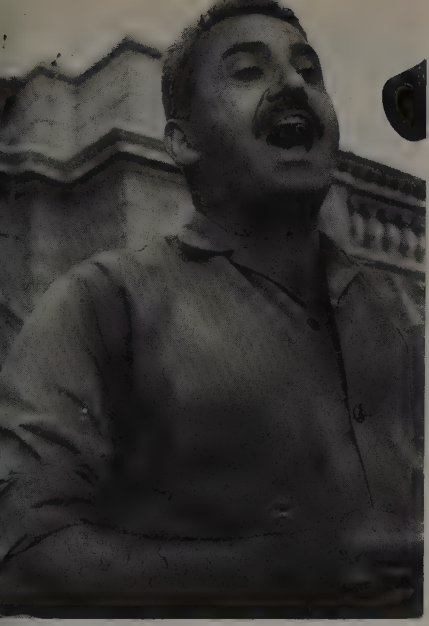
En dehors de l'aérogare, les Ougandais avaient tendu des fils de fer et plusieurs passagères faisaient le lavage qu'elles pouvaient puis étendaient les vêtements dehors à sécher. Les enfants avaient le droit de jouer dans cette zone et finalement, c'est eux qui semblaient le moins concernés par toute cette aventure.

Vendredi il y avait eu un nouveau drame.

Lorsque la nourriture était arrivée vers midi, c'était l'inévitable menu de riz, de bananes et de mauvaise viande bouillie. Peu de temps après avoir commencé à manger, une passagère, Mme Dora Bloch, avait avalé un gros morceau de viande qui s'était coincé dans sa gorge. Les gens autour d'elle avaient essayé de l'aider à déglutir, mais au bout de quelques minutes on s'était rendu compte que son état était sérieux. Un des terroristes avait envoyé chercher le docteur ougandais.

Mme Dora Bloch avait 73 ans et avait été souvent utilisée comme interprète à cause de sa connaissance des langues. Elle en parlait sept couramment et pouvait traduire en français et en hébreu pour beaucoup de passagers qui ne savaient pas parler anglais. C'était une femme calme, agréable, aux cheveux gris, en route pour New York avec son fils Dilan Hartuv, afin d'assister au mariage de son autre fils Daniel.

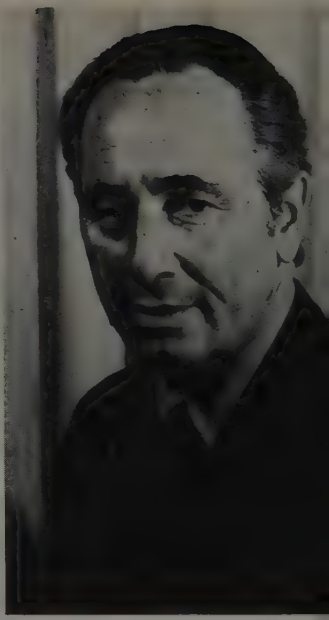
Lorsque le docteur ougandais était arrivé, elle éprouvait de grandes difficultés à respirer et souffrait beaucoup. Le fils de Mme Bloch avait



Georges Habache, leader du Front Populaire de Libération de la Palestine. L'ennemi le plus inconciliable d'Israël. *(Rouleau-Sygma)*

Vaddi Haddad, bras droit de Georges Habache, avec deux fedayin. Il planifia e détournement de l'Airbus. *(Sygma)*

Idi Amin Dada rendit plusieurs visites aux otages détenus à Entebbé. Ici, de son avant-dernière visite. *(A.P.)*



2

4

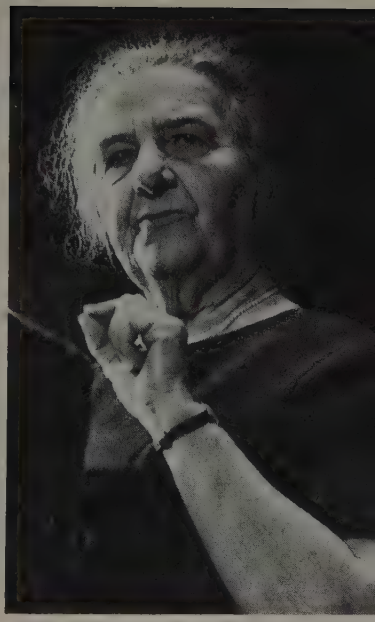
e général Mordékai Gur, chef d'état-
ajor de l'armée israélienne, fut le
esponsable et le planificateur de l'opé-
ation Tonnerre. *(Ambassade d'Israël)*

himon Péres, ministre israélien de la
éfense, fut, dès le début du drame,
n faveur d'une opération militaire.
Ambassade d'Israël)

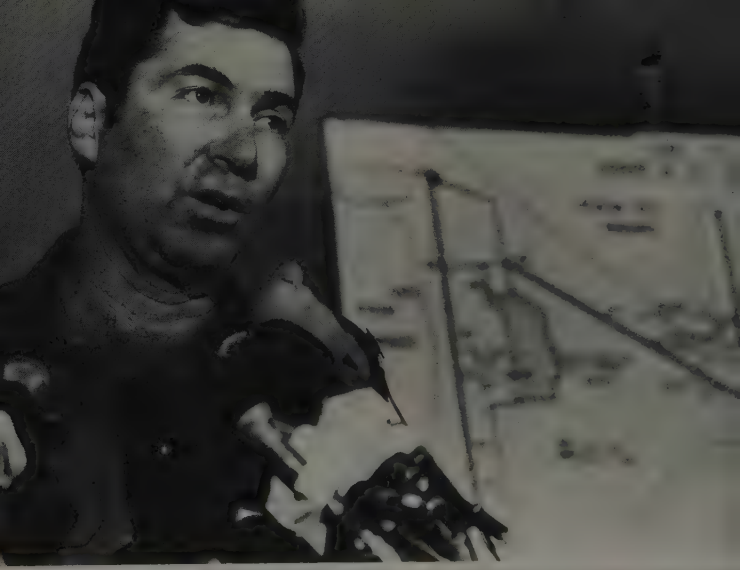
e Premier ministre israélien Isaac
abin, qui s'opposa jusqu'au samedi
natin à l'opération militaire, en raison
e ses conséquences diplomatiques.
Ambassade d'Israël)

e général Baroukh Bar-Lev, dit "Borka",
arda une liaison téléphonique per-
nanente avec Amin Dada durant toute
séquestration des otages à Entebbé.
Ambassade d'Israël)

olda Meir, ancien Premier ministre.
lle dit à Shimon Péres : « Si vous ne
ites pas quelque chose, vous ne serez
as digne de vous promener avec les
iens. » *(A.P.)*



a Knesset, Parlement israélien à Jérusalem. C'est là que les députés israéliens
nanimes donnèrent les pleins pouvoirs au gouvernement. *(Ambassade d'Israël)*



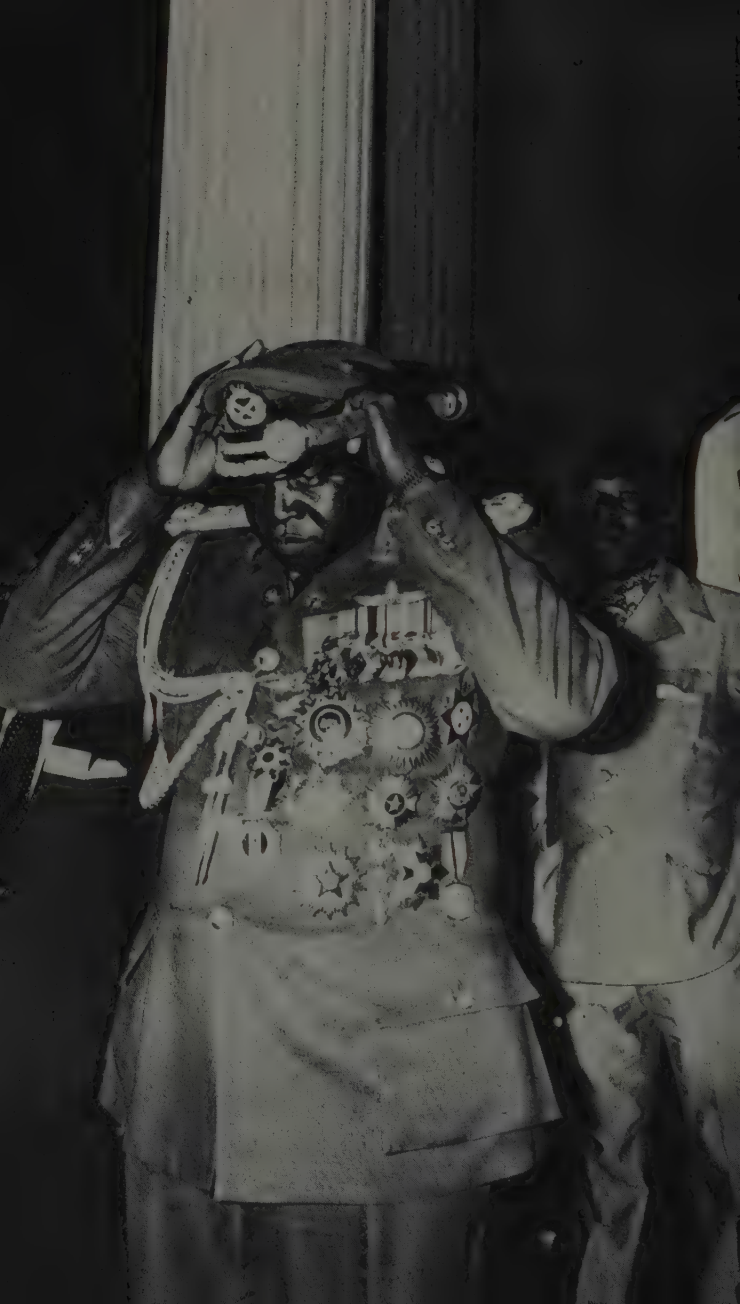
Le général Dan Shomron, chef du commando d'Entebbé. Ses hommes neutra lisèrent les Ougandais et tinrent l'aéroport durant quatre-vingt-dix minutes *(Rachmani Sygma)*

Les Israéliens qui participèrent au raid, tous volontaires, s'étaient entraîné trois jours à Sharm El Sheikh. *(A.P.)*

e premier "Hercules" déversa les commandos à Entebbé en quarante-cinq
econdes, permettant une surprise totale. *(Guttman-Sipa)*

e Lockheed C.130 "Hercules", cheville ouvrière du raid d'Entebbé. Trois
entre eux parcoururent 4 000 kilomètres en rase-mottes. *(Guttman-Sipa)*

L'Airbus d'Air France immobilisé sur l'aéroport d'Entebbé. Au fond, aperçoit la tour de contrôle et l'ancienne aérogare où furent gardés les otag
(Sipa Presse)



urant leur raid, les Israéliens détruisirent à l'aide d'explosifs tous les chasseurs IG 17 et MIG 21 de l'armée de l'air ougandaise. Ici, un MIG 21 incendié. *.P.)*

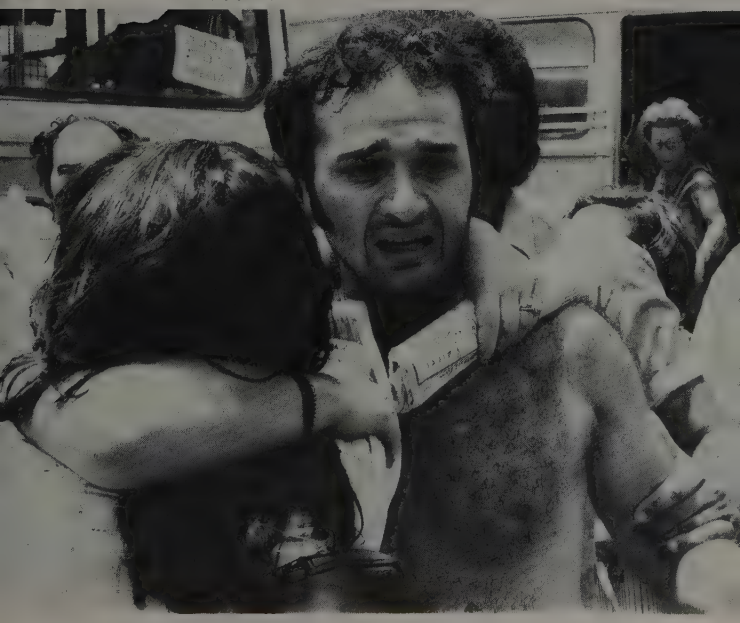
i Amin Dada, président de l'Ouganda, en plus de toutes ses médailles porait également le macaron des parachutistes de l'armée israélienne, qui lui t donné du temps de sa lune de miel avec Israël. *(Sygma)*

Ci-dessus : Le lieutenant-colonel Yonathan Natanyahu commandait l'unité q délivra les otages à Entebbé. Seuls deux d'entre eux furent tués. *(Ambassa d'Israël)*

A droite : Obsèques nationales de Yonathan Natanyahu. Tué d'une balle da le dos par un Ougandais, au cours de la délivrance des otages le 4 juillet 197 Le cercueil est porté par ses soldats. *(Samuel-Gamma)*

Le retour triomphal des otages à l'aéroport de Tel-Aviv. Le dimanche 4 juill
les "Hercules" s'arrêtèrent à Nairobi pour refaire leur plein d'essence. *(Sip*

Le commandant de l'Airbus, Michel Bacos, à son retour à Orly. Il refusa d'être rapatrié avec les otages non juifs. Son courage et son calme firent l'admiration de tous. *(Sygma)*



L'émotion des retrouvailles après une semaine de cauchemar. *(Sipa)*

Mme Dora Bloch, soixante-treize ans, ressortissante britannique, assassinée sur son lit d'hôpital sur l'ordre d'Amin Dada, après le raid israélien. A la suite de ce crime odieux, la Grande-Bretagne rompit ses relations diplomatiques avec l'Ouganda. *(A.P.)*

supplié le médecin de faire quelque chose mais ce dernier après avoir essayé d'enlever le morceau de viande coincé avait dit que Mme Bloch devait être transportée à l'hôpital.

Ses amis avaient réconforté la vieille dame en attendant qu'une ambulance arrive. Puis elle avait été emmenée à l'hôpital de Kampala.

Cet incident avait déprimé davantage les otages.

Au fur et à mesure que la journée du vendredi avançait, les cas de diarrhée se multiplièrent. Les toilettes qui étaient déjà à peine suffisantes se bouchèrent et l'effet en fut démoralisant sur les passagers souffrant déjà de nausées. Pour ajouter à leur inconfort, l'eau des lavabos se tarit subitement. Les passagers commencèrent à perdre le contrôle qu'ils avaient pu maintenir tout au long de la semaine. Des femmes pleuraient, les hommes devenaient nerveux ou apathiques, les nerfs à fleur de peau. Personne ne savait plus comment ce calvaire allait se terminer. La chaleur qui régnait à l'extérieur ajoutait encore à l'inconfort.

Pendant ce temps Sarah Davidson continuait à jouer aux cartes avec ses deux fils, se servant du jeu pour les distraire. Elle tablait sur leur détermination à la battre, les forçant à se concentrer pour qu'ils n'aient jamais le temps de s'ennuyer. Son mari, Uzi, s'était absorbé dans un livre depuis deux jours, et, bien que son calme et sa force soient un grand réconfort pour elle, Sarah était exaspérée de le voir enfoui dans sa lecture. Finalement elle lui demanda pourquoi il lisait tout le temps.

Uzi lui dit alors qu'il lisait un roman, *L'Aigle a atterri*, d'un écrivain anglais, Jack Higgins.

— C'est l'histoire d'un raid de commandos

dans un endroit isolé de l'Angleterre en vue de kidnapper Winston Churchill et de le garder comme otage, expliqua-t-il.

Elle lui adressa un regard las.

— Uzi, tu es déjà un otage.

Uzi sourit et retourna à sa lecture.

L'atmosphère s'alourdit brusquement vendredi soir dans le grand hall après la remise de la lettre. Les enfants commencèrent à pleurer tandis que leurs mères essayaient de les consoler. Afin d'essayer de remonter le moral des gens, Jean-Jacques Maimoni arriva à obtenir des Ougandais assez d'eau pour faire du thé et du café et le servit à tout le monde avec la nourriture qui venait d'être distribuée pour le dîner.

Depuis le matin il y avait eu peu de contacts avec les terroristes. Soudain Wilfred Boese apparut après le dîner en compagnie de Gabrielle Tiedemann et de l'Arabe appelé Al Arga dont le nom de code était 55. Isaac David, un autre otage, se dirigea vers Boese qui était en train de regarder la famille Davidson jouer aux cartes. David remonta la manche de sa chemise et montra à l'Allemand le numéro tatoué sur son avant-bras.

— Savez-vous ce que c'est? demanda-t-il. Cela a été fait dans un camp de concentration. Un des camps de la mort de la « solution finale ».

Wilfred Boese, qui s'était tenu à distance des otages depuis sa conversation avec l'avocat Arika Lexer, sembla sincèrement surpris.

— Vous me comprenez? insista David, mes parents sont morts dans un de ces camps.

Brusquement Boese sembla mal à l'aise.

— Ça n'a rien à voir avec ce que nous faisons, dit-il.

Le vieil Israélien le fixa tristement.

— Alors pourquoi sommes-nous là? Pourquoi avez-vous séparé les Juifs des non-Juifs? Cela se passait de cette façon dans les camps.

— C'était nécessaire, répliqua Boese gêné.

— Oui, c'était toujours nécessaire, là-bas aussi, dit amèrement David. J'avais pensé qu'une nouvelle génération était née en Allemagne, aujourd'hui, quand je vous vois, vous et votre amie, il est difficile de croire que le nazisme est mort.

— Je ne suis pas nazi, répliqua Boese. J'appartiens au groupe Baader-Meinhof. Nous combattons pour libérer le monde du capitalisme.

Sarah Davidson rejoignit les deux hommes, ainsi que Michel Cojot qui se rendait compte de la colère montante de David.

— Alors, vous êtes contre le capitalisme, continua David, montrant furieusement les Arabes près de la porte. Si c'est vrai, pourquoi est-ce que vous collaborez avec les riches Arabes qui veulent tuer des travailleurs comme nous?

— Je suis anti-nazi, dit Boese brutalement.

Cojot intervint, ayant peur que David ne perde son contrôle.

— Vous ne vous sentez sûrement pas à l'aise, suggéra-t-il doucement à Boese. Après tout voilà un Allemand prenant des Juifs en otage 30 ans après la seconde guerre mondiale.

— Nos objectifs ne sont pas ceux d'Hitler, répliqua Boese. Nos moyens aussi sont différents. Vous savez que nous avons été généreux avec vous. Notre conduite est très correcte.

« Correct » était le mot souvent utilisé par les hommes de la Gestapo pour qualifier leurs agissements...

David renifla de dégoût et montra du doigt les toilettes.

— Nous vivons comme des porcs, dit-il.

Sarah Davidson approuva et dit à Boese que leurs conditions de survie étaient très mauvaises.

— Nous n'y pouvons rien, dit Boese. Si votre gouvernement avait accepté nos demandes, aucun de vous ne serait là maintenant.

— Vous voulez dire que vous auriez laissé partir les Juifs, insista David, comme vous avez laissé partir les autres?

Boese le regarda plein de colère. L'Arabe Al Arga s'approcha d'eux.

— Ecoutez, je comprends le problème juif, dit Boese, vous devriez essayer de comprendre le problème des Palestiniens.

— Ils n'ont pas de problème, dit Sarah. En 1948 ils auraient dû avoir un Etat séparé. Depuis 1948 les pays arabes pourraient les avoir absorbés de la façon dont Israël a absorbé 600 000 Arabes.

— Ce n'est pas une façon de résoudre le problème, répliqua Boese vivement. Les Palestiniens ont le droit de vivre dans leur propre pays.

— Et notre pays alors, demanda Sarah, nous n'avons pas le droit d'avoir un pays à nous?

— Je n'ai rien contre ça, dit Boese.

— Alors pourquoi travaillez-vous avec les Palestiniens de cette façon? continua Sarah. Vous êtes intelligent, vous comprenez les choses. Qu'arrivera-t-il, si vous et vos amis atteignez votre but? Qu'arrivera-t-il si vous arrivez à nous chasser d'Israël, où irons-nous, où vivrons-nous? Dans la mer?

Boese la regarda mal à l'aise. Puis coupa court à la discussion d'un geste brutal.

— Je m'occupe du présent. Pas du passé ni de l'avenir.

— Alors, ça devrait vous préoccuper, dit Mme Davidson. Si vous atteignez les buts des Palestiniens, nous serons sans pays. Est-ce que vous détournerez les avions pour nous à ce moment-là pour nous trouver un pays?

— Bien sûr que non! dit vivement Boese.

L'Arabe Al Arga s'avança, le pistolet au poing.

— Vous déformez les choses en votre faveur, dit-il en hébreu, ce n'est pas notre problème si Hitler a tué 6 millions de Juifs, vous ne pouvez pas vous construire une patrie sur mon pays simplement pour résoudre vos problèmes.

Boese refusa de continuer la discussion. L'Allemand s'éloigna avec Al Arga et, au bout d'un moment, le commandant de bord, Michel Bacos, vint parler à David.

— Ce genre de conversation, dit-il, ne sert qu'à déclencher l'hostilité des terroristes. Vous ne devriez plus soulever ce sujet.

Pourtant, Sarah Davidson et plusieurs passagers qui avaient assisté à la dispute pensaient que Boese avait été profondément embarrassé par l'analogie entre sa conduite et celle des nazis. Ilan Hartuv avait l'impression que Boese n'avait jamais pensé au problème dans ces termes. L'Allemand avait été visiblement bouleversé durant la dispute. Pour la première fois depuis qu'il s'était rendu maître de l'Airbus, il avait semblé peu sûr de lui.

Un peu plus tard, Arika Lexer vint lui parler de la situation sanitaire. Il le trouva distant et désagréable. Boese l'informa froidement que ce n'était pas son problème et qu'il n'avait aucune autorité.

Son autorité avait pris fin au moment où il atterrissait avec l'Airbus à Entebbé.

Quelques minutes plus tard, la Mercedes blanche du Sud-Américain Bouvier arriva en trombe de Kampala. Le chef des terroristes appela Wilfred Boese et Gabrielle Tiedemann à l'extérieur. Tous trois tinrent un conciliabule pendant dix minutes, appelant les autres terroristes.

Dès que la Mercedes blanche et Bouvier furent repartis vers Kampala, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, colportée par les terroristes ravis et confiants : le gouvernement israélien avait accepté de relâcher les prisonniers cités dans l'ultimatum des Palestiniens. Pour ces derniers c'était une énorme victoire psychologique sur Israël.

Tandis que les terroristes se congratulaient, la tristesse et le défaitisme s'emparaient encore plus des otages rassemblés dans le hall principal de la vieille aérogare. La nuit tomba complètement en quelques minutes comme d'habitude, mais peu nombreux furent les passagers qui trouvèrent le sommeil. Beaucoup étaient malades, d'autres souffraient, tous étaient découragés.

Sarah Davidson demeura éveillée la plus grande partie de la nuit, se demandant comment des gens pouvaient survivre dans ces conditions intolérables. Elle se dit que cela devait être ainsi dans les camps de concentration. Aussi terrible que soit le présent, vous continuez à nourrir l'espoir que demain sera meilleur.

On leur avait dit que l'ultimatum expirait dimanche mais elle se dit qu'il fallait que quelque chose arrive avant, sinon ils ne survivraient pas ainsi jusque-là.

CHAPITRE IX

Il était dix heures du matin, samedi 2 juillet, et pour le Premier ministre Isaac Rabin, l'heure de la décision sonnait.

Depuis sept heures du matin, il était en réunion avec son ministre de la Défense, son chef d'état-major et les principaux membres du Cabinet de Crise. Le temps passait à toute vitesse.

Durant toute la semaine, depuis sa décision de négocier avec les terroristes, Rabin avait répugné à s'engager dans des discussions sérieuses sur l'option militaire. Il y avait deux raisons à cela. D'abord il ne pensait pas qu'une telle aventure puisse être menée à bien sans d'énormes pertes en vies humaines. Ensuite, il était inquiet des répercussions politiques qui toucheraient le monde entier et isoleraient encore plus un Israël déjà en train de perdre ses amis et son influence.

Il savait que le lancement d'une telle opération, en dépit des responsabilités qui seraient partagées par Shimon Péres et le général Gur, dépendait de lui et de lui seul.

Sa seule consolation était de savoir qu'il aurait

le soutien des partis d'opposition menés par Menahem Begin et aussi qu'il y avait des doutes de plus en plus grands au sein de la Knesset et du Cabinet sur les effets à long terme d'une capitulation au FPLP sur les négociations générales en vue d'aboutir à un règlement au Moyen-Orient.

Une telle capitulation augmenterait l'isolement d'Israël dans le monde. Les partisans de la fermeté avançaient également que la ségrégation des Juifs à Entebbé ainsi que la libération des autres passagers avaient clairement établi une fois de plus qu'Israël était le seul objectif des terroristes. Il y avait une sérieuse appréhension chez plusieurs ministres et conseillers politiques : la libération des terroristes prisonniers en Israël pourrait ne pas terminer cette affaire, et dans ce cas, si les otages n'étaient pas relâchés, cela mènerait tout droit à une confrontation directe entre Israël et l'Ouganda. Le détournement de l'Airbus français et la collusion ouverte du gouvernement ougandais avec les Palestiniens renforçaient l'opinion à Tel-Aviv que l'intransigeance de la diplomatie israélienne et son refus de permettre aux autres puissances de le conseiller ou d'agir pour lui étaient la seule attitude que le pays puisse se permettre.

Bien que Rabin et son cabinet ne possédassent pas la preuve que le président Amin ait été dans le secret du détournement, il y avait des preuves certaines de sa complicité après l'atterrissage de l'Airbus à Entebbé. Cette conviction était renforcée par le fait que plusieurs des gardes du corps personnels d'Amin étaient Palestiniens et par l'existence de bases du FPLP en Ouganda. Le fait que le détournement n'ait pas été condamné par les Nations Unies et qu'aucune pres-

sion sérieuse n'ait été exercée sur le président ougandais était une indication supplémentaire, si besoin était, de l'isolement grandissant d'Israël. Les cyniques disaient que le pouvoir du pétrole était capable de tenir tête à toutes les autres considérations, au point qu'un acte criminel de terrorisme soit admis au nom des nécessités de la politique.

Isaac Rabin n'avait aucune éloquence et était probablement le plus prudent des membres du cabinet. Durant les dernières années, et particulièrement depuis qu'il était devenu le Premier ministre, plusieurs de ses opposants l'avaient accusé d'être faible et de manquer d'esprit de décision. Durant les dernières quarante-huit heures, plusieurs membres du Cabinet de Crise avaient commencé à se rallier au ministre de la Défense et à son option militaire. Cependant, les conséquences politiques d'un tel acte étaient redoutables. Non seulement il y aurait une explosion d'indignation dans les pays arabes et communistes, mais beaucoup parmi les amis d'Israël trouveraient difficile d'admettre une agression aussi ouverte.

Pourtant les conseillers en droit international de Rabin étaient d'avis qu'il y avait maintenant assez de preuves pour démontrer la collusion du président Amin et de ses forces armées avec le FPLP. Au regard de la loi internationale, donc, Israël avait le droit d'entreprendre une action limitée à Entebbé, à condition que ce soit dans le seul but de sauver les citoyens israéliens retenus illégalement dans ce pays. Néanmoins, le Premier ministre n'avait aucune illusion sur la condamnation internationale que cette opération amènerait. Si c'était un échec ou s'il en résultait un grand nombre de pertes parmi les otages et

les attaquants, cette condamnation signifierait certainement la fin de sa carrière politique. Il y avait aussi le sérieux risque qu'une telle action finisse par déclencher une autre guerre avec le monde arabe, à un moment où Israël progressait patiemment vers un règlement.

Le fardeau de cette responsabilité était le plus lourd que le Premier ministre ait jamais eu à porter. Il avait passé d'interminables heures à discuter du problème avec son ministre des Affaires Etrangères Ygal Allon et les différents comités créés par le gouvernement pour ce genre de situation. Toutes les discussions revenaient toujours au même point : le FPLP refusait d'autoriser la supervision de l'échange par les Nations Unies. Beaucoup d'observateurs voyaient dans cette attitude l'indication que les otages ne seraient jamais relâchés, autrement ils ne voyaient pas pour quelle raison les terroristes auraient refusé d'accepter un territoire neutre pour l'échange.

On faisait également ressortir que le président Amin avait prouvé à plusieurs reprises qu'on ne pouvait lui faire confiance. Son régime dictatorial s'était rendu coupable d'atrocités qui faisaient apparaître le meurtre d'une centaine d'otages comme parfaitement négligeable en comparaison. Par-dessus tout, Amin était un homme irrationnel, imprévisible, dont la logique semblait inaccessible à tous.

Après avoir réfléchi à tout cela, Rabin demanda à son ministre de la Défense et au chef d'état-major d'expliquer leur option militaire à son Cabinet de Crise.

Peu après dix heures, tranquillement, sans émotion, le général Gur commença à dire aux ministres ce que l'armée avait l'intention de faire.

Au fur et à mesure qu'on leur révélait le plan, les visages des ministres s'animèrent. Pas à pas, les détails de l'opération la plus audacieuse et la plus ingénieuse jamais conçue leur étaient révélés. Lorsque le général Gur eut terminé il y eut d'abord un silence stupéfait puis une gerbe d'applaudissements.

Isaac Rabin, au bout de la table, ressemblait à une statue. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il respira longuement et profondément puis donna un petit coup sur la table devant lui.

— Je suis en faveur de ce plan, dit-il.

Ce n'était pas la peine de voter. Une heure plus tard le Premier ministre réunit son gouvernement, lui apprit la décision et reçut son appui. Il était temps. A Sharm el Sheikh les derniers préparatifs avaient lieu. Dans moins de deux heures l'opération Entebbé allait devenir une réalité.

CHAPITRE X

Samedi matin, au moment où se déroulait la dramatique réunion du Conseil restreint à Tel-Aviv, le général Gur, à Sharm el Sheikh, avait convoqué une réunion de ses officiers afin de passer en revue tous les détails de l'opération en y incorporant les derniers rapports des services secrets et les éléments dont l'armée de l'Air israélienne disposait.

Le général Dan Shomron fit un discours aux officiers qui s'étaient regroupés selon les différentes unités ayant à mener chacune une action distincte.

Etaient également présents à cette réunion, les généraux Beni Peled et Yekuti Adam qui coordonnaient les forces israéliennes à partir du poste aérien de commandement dans le Boeing 707.

— La clé de cette opération, martela le général Shomron, est le *timing*. Chaque mouvement doit être accompli avec précision, car si une seule unité entre en action même 10 secondes trop tôt cela peut détruire l'élément de surprise essentiel au succès.

Pour cette raison le poste de commandement

aérien était vital. Utilisant un équipement radar ultra-moderne, les hommes du Boeing 707 surveilleraient tout ce qui se passerait au-dessous d'eux, recevraient les rapports des agents de Kampala et de ceux disséminés dans la jungle autour de l'aéroport d'Entebbé. Ils pourraient être ainsi à même de déclencher l'action de toutes les unités selon le plan prévu, leurs écrans de radar leur permettant d'observer ce qu'il se passait à terre.

— Dans cette opération chaque seconde comptera, continua Shomron. Chaque homme doit savoir où et quand il doit agir.

Le général Adam développa alors le concept général du plan, expliquant comment les trois Hercules géants s'abattraient sur Entebbé tandis que le Boeing 707 — poste aérien de commandement — tournerait à 10 000 mètres au-dessus de l'aéroport, activé à brouiller les radars ougandais grâce à son équipement spécial. Chaque avion transporterait une unité chargée d'un rôle bien précis. Le premier Hercules qui devait atterrir sur la vieille piste aurait à son bord le lieutenant-colonel Netanyahu et ses hommes. Il allait être le premier à atterrir, profitant de la confusion qui régnerait chez les opérateurs radars d'Entebbé.

Au moment où cet Hercules commencerait à rouler vers l'ancienne aérogare, les deux autres Hercules atterriraient sur la piste principale d'Entebbé. Les Israéliens espéraient et calculaient que la tour de contrôle de l'aéroport et les opérateurs radars ougandais croiraient pendant une minute au moins que ces deux appareils étaient le Boeing en provenance de Nairobi et un avion de transport israélien amenant les prisonniers palestiniens de Tel-Aviv. Durant cette première minute,

les portes arrière des Hercules s'ouvriraient, laissant jaillir les jeeps, les command-cars et les soldats israéliens.

Le général Shomron prit alors la parole, se servant d'une maquette de l'aéroport et d'une carte, afin de montrer comment les forces qu'il commandait se dirigeraient vers la nouvelle aérogare en se divisant en deux groupes. Le premier s'emparerait de la tour de contrôle et de la chambre radar, le second de l'aérogare elle-même.

Le troisième groupe, utilisant deux des jeeps, se précipiterait vers les escadrilles des Mig parquées à l'extrémité de l'aéroport le long du lac Victoria. Leur travail serait d'éliminer les soldats ougandais gardant les chasseurs, et ensuite de détruire ces derniers, supprimant ainsi toute possibilité de représailles aériennes lorsque les Hercules quitteraient Entebbé.

Un cinquième groupe, composé d'une jeep et de six hommes, devrait traverser l'aéroport pour rejoindre les agents israéliens qui s'étaient infiltrés dans cette zone dès samedi soir afin de préparer les embuscades sur la route menant au camp de l'armée ougandaise. Ils resteraient là jusqu'à la fin de l'opération, menant un combat retardateur, si nécessaire, pour empêcher les Ougandais d'atteindre l'aéroport.

Le colonel Natanyahu expliqua soigneusement toute l'opération, mettant en avant l'importance de la prise de la vieille aérogare dans les premières minutes. Le temps maximum prévu pour l'évacuation complète des otages était 55 minutes et les Israéliens avaient estimé que le seul transport des passagers jusqu'aux Hercules ne pourrait pas être accompli en moins de 20 minutes.

En plus de cela, il fallait compter des retards à cause des transports des blessés et de la vérification complète du building afin de s'assurer que personne n'ait été oublié. Cela signifiait en pratique que le colonel Netanyahu et ses hommes devraient prendre le contrôle de l'aérogare en 10 minutes, évacuer ensuite en 20 minutes, transporter les blessés et faire toutes les vérifications nécessaires en 10 minutes de plus et ensuite faire remonter les véhicules et les 80 hommes dans l'avion au cours des 20 dernières minutes.

C'était un objectif fantastique car tous savaient que cela se passerait de nuit sous le feu de l'ennemi. La seule chance de succès était que chaque soldat sache avec précision où il devait se trouver à chaque instant.

En dépit de toutes les précautions et de toutes les répétitions, beaucoup de points dangereux furent laissés dans l'ombre ou même ignorés, durant l'ultime répétition qui suivit.

Personne ne songea à dire que si l'aéroport n'était pas complètement aux mains des Israéliens il y aurait très peu de chances que les Hercules puissent redécoller.

Il était également évident que les avions étaient extrêmement vulnérables pendant qu'ils se trouvaient au sol et qu'une simple rafale de mitrailleuse pouvait mettre un Hercules hors d'usage.

Le plan dans ce cas était d'abandonner les jeeps et les autres véhicules blindés qui seraient utilisés par le groupe Shomron. Les otages et les soldats se serreraient alors dans le seul avion restant. Bien que les hommes qui composaient les forces de Shomron fassent partie de l'élite de l'armée israélienne, peu d'entre eux avaient déjà

subi un tel entraînement. Pour la plupart c'était une expérience nouvelle et inquiétante. La dernière répétition utilisant tous les éléments réels eut lieu dans une zone délimitée aux dimensions exactes de l'aéroport d'Entebbé et utilisant des immeubles réels jouant le rôle de l'ancienne et de la nouvelle aérogare ainsi que de la tour de contrôle.

Des soldats israéliens prirent position autour de ces immeubles aux emplacements exacts où les rapports des services secrets indiquaient que se trouvaient des soldats ougandais. Utilisant des munitions à blanc, ces soldats firent semblant de résister aux attaquants comme s'ils étaient des soldats ougandais. D'autres soldats jouèrent le rôle des otages allongés sur le sol de la fausse aérogare et attendant d'être aidés pour le transport jusqu'aux Hercules.

Les avions eux-mêmes occupèrent les positions exactes qu'ils auraient durant le raid, les équipages sortant tout l'équipement pour refaire le plein et le reliant aux réservoirs de l'aéroport. Les équipes médicales assignées à chaque avion commencèrent à recevoir des blessés et à faire semblant de les opérer pendant les 5 premières minutes de l'attaque.

Le fait le plus inquiétant pour de nombreux soldats participant à cette répétition fut le grand nombre de blessés transportés dans l'avion. Le général Gur et son équipe avaient préféré être pessimistes , calculant délibérément un nombre élevé de blessés à être évacués dans des conditions extrêmement difficiles par des forces très réduites. Pour les hommes de Shomron, cette répétition rendait un son plus que réel. Tous avaient à l'esprit que les corps inertes de leurs

camarades jouant les blessés pourraient dans quelques heures être le leur. Une réalité qui éclairait les risques de ce combat d'une clarté douloureuse. Les tacticiens avaient estimé à 40 %, les risques de perte : 30 morts, 50 blessés graves. Chaque soldats du commando pouvait s'attendre à être tué ou blessé.

Les Israéliens pensaient que ce serait l'unité du colonel Natanyahu qui aurait le plus de pertes lors de l'attaque de l'ancienne aérogare. Pourtant à aucun moment les soldats de cette unité ne semblèrent plus inquiets que les autres. Yoni prit leur tête, indiquant à chacun sa position respective, criant aux otages qui se trouvaient à l'intérieur du bâtiment de rester couchés et, ensuite, plaçant ses hommes en position défensive pour couvrir leur retraite jusqu'à l'avion.

L'un après l'autre, les soldats qui jouaient les blessés se laissèrent tomber sur le sol suivant les instructions des coordinateurs et furent emportés sur des civières à l'avion. Tous gardèrent leur calme et pourtant ils savaient que de véritables balles les attendaient à Entebbé.

Comme l'un des généraux responsables du planning tactique du raid le souligna plus tard, ces hommes étaient les soldats les mieux entraînés d'Israël. Les risques du combat étaient un élément auquel ils étaient habitués depuis très longtemps. Quoi qu'il arrive à Entebbé, ils feraient exactement ce qu'ils avaient à faire au maximum de leurs possibilités.

Ils étaient jeunes, supérieurement équipés, capables de se servir de n'importe quelle arme, d'une mitraillette Uzi, ou d'un Colt Commander. Ils savaient se déplacer rapidement dans l'obscurité, communiquer entre eux par signes et par signaux

sonores. Ils avaient appris à survivre dans le paysage désolé du Sinaï et dans les ravins pleins de traîtrise du Golan.

C'était la première fois que les hommes de Shomron assistaient à la répétition complète de la manœuvre qui allait être la clé de toute l'opération. Cela excita les hommes plus que n'importe quoi.

Au moment où les véhicules sortirent des Hercules, traversant les 500 mètres d'herbe et de ciment pour foncer jusqu'à l'aérogare, beaucoup de soldats ne purent s'empêcher de rire, nerveusement. Il y avait quelque chose d'incongru dans la procession de ces véhicules et dans le fait qu'à Entebbé ce ne serait plus un jeu mais un combat mortel où tous risquaient d'y rester.

La répétition confirma que la stratégie complexe définie dans les bureaux d'études était la bonne. Là, pour la première fois, toutes les pièces du puzzle se mirent en place.

A midi, samedi, les généraux savaient que leurs hommes pouvaient être déployés 45 secondes après l'atterrissage, que les aérogares pouvaient être prises et tenues et qu'il était possible aux otages d'être à bord des Hercules et de décoller 55 minutes seulement après que le premier soldat fut sorti du premier Hercules.

Après les répétitions les officiers se retrouvèrent dans la salle d'opération pour écouter les commentaires de Dan Shomron. Alors qu'ils discutaient les ultimes détails, un soldat apporta un message. Dan Shomron le lut et son visage s'éclaira.

Le message venait de Jérusalem et annonçait que le Premier ministre Isaac Rabin venait d'approuver l'opération Entebbé.

Le général Dan Shomron ne montra aucune émotion. Dans son style froid et laconique il annonça seulement à ses hommes :

— Nous décollerons à seize heures et notre arrivée à Entebbé est prévue pour vingt-trois heures. Minuit heure locale.

Le lieutenant-colonel Natanyahu tint une ultime réunion avec les généraux examinant les derniers rapports des services secrets en provenance d'Ouganda. Ils étaient encourageants. Comme le général Gur l'avait supposé depuis le début, maintenant que les terroristes avaient l'impression d'avoir gagné, ils avaient relâché leur tension et ne se méfiaient plus. Ils n'envisageaient absolument aucune intervention israélienne à Entebbé. Les soldats ougandais gardant l'aérogare commençaient aussi à s'ennuyer et à montrer des signes d'indiscipline.

Le président Amin qui se trouvait à la conférence de l'Organisation des Nations Africaines à l'île Maurice faisait le paon devant les ministres africains, se rengorgeant ouvertement de sa victoire sur Israël.

Pendant toute la journée du samedi, il ne se douta à aucun moment que chacun de ses gestes était observé et transmis à Tel-Aviv. Idi Amin était probablement la pièce la plus importante du jeu d'échec tactique joué par Israël. Durant toute la nuit du 2 au 3 juillet, l'attitude du président ougandais allait dicter le développement de l'opération Entebbé.

*
**

Le soleil écrasait Sharm el Sheikh d'une chaleur sèche et brûlante. Des dizaines de mécani-

ciens s'affairaient autour des trois Hercules géants, procédant aux dernières vérifications avec un soin maniaque. Pendant ce temps, on embarquait les véhicules du commando. Chacun dans leur coin, les hommes du général Shomron triaient leurs grenades et leurs munitions, et se mirent ensuite à écrire des lettres qu'ils laissèrent derrière eux avec leurs affaires personnelles. Il restait moins de deux heures avant le départ et il n'y avait pas un seul soldat qui n'ait hâte d'être déjà en vol.

CHAPITRE XI

— Les nouvelles sont mauvaises, annonça l'officier chargé d'étudier la météo.

Beni Peled et ses officiers gardèrent leur calme. L'officier météo expliqua ce qui se passait. Il était maintenant confirmé que le mauvais temps qui s'étendait d'Israël à l'Ouganda se transformait peu à peu en tempête, qui atteindrait son apogée durant le vol pour Entebbé. Le vent violent allait retarder les Hercules et consommer du précieux carburant, éliminant toutes chances de continuer ensuite le vol vers les Seychelles. A moins de pouvoir refaire les pleins durant le raid. Il n'y avait plus de doute : il était absolument vital que les avions atterrissent à Nairobi.

La responsabilité du transport des soldats, de l'équipement et des otages reposait entièrement sur les épaules de Beni Peled, homme énergique plein de vitalité qui pilotait régulièrement un Phantom. Aux yeux de ses collègues et de ses amis il représentait le type même du soldat professionnel dont la carrière prime tout. Durant la guerre du Yom Kippur, alors qu'il tenait une conférence de presse sur les aspects aériens de la guerre, un

officier lui avait apporté un message. Il l'avait lu et ensuite avait annoncé aux journalistes qui l'écoutaient qu'un de ses pilotes venait d'être abattu. Après avoir répondu aux questions pendant plus d'une demi-heure, il avait levé la conférence. Un des journalistes qui le connaissait bien s'approcha de lui et lui avait demandé alors s'il savait le nom du pilote abattu.

— Bien sûr, avait dit Peled calmement, c'est mon fils.

Un peu plus tard ce même jour il avait eu le soulagement d'apprendre que son fils avait survécu et avait pu rejoindre l'armée israélienne, mais cet incident montrait à quel point le général se contrôlait et faisait passer son métier avant tout.

En ce début de samedi après-midi, cette force de caractère lui permit d'analyser la situation logiquement. Il savait que l'opération complexe du commando dépendait de la connaissance que les Israéliens auraient de l'espace aérien ougandais et de l'aéroport d'Entebbé. Les vols réguliers entre Tel-Aviv et Nairobi, puis Nairobi et Entebbé seraient remplacés par les avions de l'attaque. Reculer l'opération bouleverserait cet horaire minuté et risquerait d'exposer les appareils à une attaque de chasseurs ou à une contre-offensive sur le terrain à Entebbé. C'était la crainte que tout le monde avait. Voler sous le plafond radar dans des conditions atmosphériques très mauvaises représentait pour les pilotes du général Peled une tâche à la limite de l'impossible. Il discuta le problème avec eux tandis qu'ils étudiaient les prévisions météo et chacun des commandants de bord lui garantit qu'il parviendrait à maintenir le vol en formation serrée et à

se tenir hors de portée des radars en volant en rase-mottes.

La partie du vol au-dessus de l'Ethiopie allait être la plus difficile en raison du terrain accidenté qui exigerait des équipages une attention de chaque seconde. A ce moment ils seraient heureusement protégés des stations radars d'Arabie Saoudite.

Leur itinéraire les faisait passer loin d'Addis-Abéba, aussi, après avoir franchi les montagnes d'Erythrée, pourraient-ils souffler un peu.

Le mauvais temps pouvait même tourner à leur avantage, souligna un pilote. Avec ce temps, il y avait peu de chance que les chasseurs égyptiens ou d'Arabie Saoudite soient en vol et cela réduisait le risque de repérage accidentel des Hercules. Lorsque la réunion se termina, le général Peled informa le général Gur et le général Adam que le décollage aurait lieu comme prévu à seize heures.

Le ministre des Affaires Etrangères Ygal Allon et le ministre de la Défense Shimon Péres, ainsi que le patron du MOSSAD, Shlomo Gazit, furent mis au courant des derniers développements par le général Peled. Il était maintenant inévitable de se servir de l'aéroport de Nairobi.

Samedi, vers trois heures, des messages furent envoyés aux agents israéliens qui se trouvaient en Ouganda et au Kenya. Depuis le début de l'opération, tous les responsables avaient été d'accord pour ne mettre aucun pays dans la confidence. Le risque de parler de ce projet à des gouvernements étrangers était évident. Cependant, les agents israéliens au Kenya entretenaient d'excellents rapports avec les officiels kenyans à Nairobi et à l'aéroport. Au cours des dernières heures de l'après-midi du samedi ces officiels furent

contactés par les agents israéliens qui leur exposèrent la possibilité d'un atterrissage d'urgence à Nairobi sans, bien entendu, leur donner les détails de l'opération. Les Israéliens firent comprendre à ces officiels qu'ils n'avaient pas d'autre solution que de s'emparer de l'aéroport et surtout de la station de ravitaillement en essence si ce devait être la seule façon d'assurer le retour en Israël.

Pendant toute la semaine les services secrets israéliens avaient renforcé leurs effectifs au Kenya. Bien que personne n'ait envie d'avoir recours à la force, la demande israélienne d'assistance se profilait sur un arrière-plan de puissance militaire, en particulier un groupe d'agents secrets spécialement entraînés déguisés en employés de El Al.

Cependant l'excellence des rapports entre le Kenya et Israël, d'une part, et, d'autre part, la tension grandissante entre le Kenya et l'Ouganda nourrie par les menaces du président Amin à l'égard de son pays voisin faisaient espérer aux Israéliens que les Kenyans accepteraient de fermer les yeux et de ne pas s'opposer à une aide, sinon active du moins passive. Il était en effet impensable à ce stade que le gouvernement kenyan ne se doute pas de l'opération en cours, grâce aux rapports de ses agents.

*
* *

A Jérusalem, les négociations continuaient avec les Palestiniens par l'intermédiaire des ambassadeurs français et somalien. Volontairement, l'ambiance de ces négociations avait été changée, Israël laissant entendre au FPLP qu'il était prêt à

procéder à l'échange des prisonniers le lendemain. Cette information fut également communiquée à Paris et à Bonn, où les différents gouvernements furent avertis qu'on organiserait le lendemain le ramassage des prisonniers palestiniens afin de les acheminer sur Entebbé.

Ce fut une nuit longue et difficile pour le gouvernement allemand. Les six prisonniers qu'il détenait étaient parmi les plus dangereux des anarchistes du groupe Baader-Meinhof. Lorsque l'opinion publique apprendrait qu'ils avaient été relâchés et remis au FPLP, il y aurait des réactions d'indignation qui pouvaient se manifester lors des prochaines élections par un vote massif en faveur de l'opposition.

Cependant le gouvernement allemand savait qu'en dernier ressort il ne pouvait s'opposer à la demande israélienne de libérer les prisonniers et, la mort dans l'âme, s'apprêtait à le faire.

Samedi après-midi, essayant de savoir si Israël avait envisagé une solution de rechange, le ministre français des Affaires Etrangères, Jean Sauvagnargues, rencontra Ygal Allon. Il trouva le ministre israélien détendu et ouvert, apparemment totalement résigné à la capitulation et à l'échange des prisonniers. Sauvagnargues passa plus d'une heure dans le bureau du ministre des Affaires Etrangères israélien, mais à aucun moment ne soupçonna quoi que ce soit. Pourtant lorsqu'il serra la main d'Ygal Allon pour prendre congé de lui, les trois Hercules volaient déjà au ras des vagues de la mer Rouge.

Le secret absolu était la clé de voûte du plan israélien.

Samedi dans la soirée, le ministre de la Défense israélien et son chef d'état-major se rendirent à

une soirée pour célébrer la barmitzvah du fils d'un collègue militaire. Ils durent accepter les manifestations de sympathie attristées de leurs hôtes qui avaient appris qu'Israël se préparait à capituler devant les exigences palestiniennes.

Tandis qu'ils buvaient et bavardaient avec leurs amis et leurs collègues de l'armée, les trois Hercules étaient déjà à mi-chemin d'Entebbé. Personne à cette soirée ne soupçonna une seconde qu'il y ait une possibilité de sauver les otages. Cette ignorance s'étendit même à un des hommes les plus en vue de l'armée israélienne, le général Arik Sharon. Sharon était le héros de la guerre du Yom Kippur, un vrai soldat qui avait abandonné l'armée pour la politique, puis découvert que la politique n'était pas faite pour lui et qui finalement était revenu dans l'armée.

Il y avait eu des heurts et des divergences d'opinion violentes entre le général Sharon et le ministre de la Défense Shimon Péres, aggravées par le fait que le général Sharon ambitionnait le poste de ministre de la Défense. Des rumeurs avaient couru toute la semaine à Tel-Aviv selon lesquelles un des otages d'Entebbé n'était autre que le général Arik Sharon. Bien qu'il y ait eu de nombreux démentis dans la presse, beaucoup de gens le croyaient encore.

C'est ainsi que samedi, le général Sharon, d'une humeur de chien, appela Shimon Péres et lui dit :

— Etant donné la rapidité avec laquelle vous essayez de résoudre ce problème, je commence à me demander si vous ne croyez pas vraiment que je suis à Entebbé...

Shimon Péres, en dépit de sa fureur, réussit à ne rien lui révéler.

A Tel-Aviv ce soir-là, il y avait une autre soirée

dans la villa du président de United Jewish Appel. Normalement, les ministres les plus importants et l'élite des généraux auraient dû être là, en particulier Beni Peled et Yekuti Adam.

Une centaine d'invités étaient rassemblés autour de la piscine dans le jardin de la villa, en train de boire et de discuter de la situation en Ouganda. Shimon Péres fit une brève apparition ainsi que le Premier ministre, mais on ne vit aucun général. Un invité remarqua cette absence et se dit que ce n'était pas possible que ce soit accidentel. Il se tourna vers la personne avec qui il se trouvait et lui dit d'une voix stupéfaite :

— C'est incroyable, mais je me demande s'il ne va pas se passer quelque chose ce soir...

A cette minute précise les trois Hercules volaient entre le Soudan et l'Arabie Saoudite en formation serrée, protégés par douze Phantoms, 20 000 mètres au-dessus d'eux, passant au peigne fin l'horizon sur leur écran radar à la recherche du moindre signe de chasseurs ennemis. Le général Peled et le général Adam, dont l'absence à cette soirée avait été regrettée, se trouvaient à bord d'un Boeing 707 dont le plan de vol officiel indiquait qu'il s'agissait d'un charter El Al 167 à destination de Nairobi. L'appareil vola à l'altitude normale de croisière de 10 000 mètres au-dessus de la mer Rouge, puis au-dessus de l'Ethiopie. Cet appareil fut repéré par les radars d'Egypte, de l'Arabie Saoudite et d'Ethiopie qui ne remarquèrent rien de particulier sur leur écho radar. Pendant tout le voyage personne ne se douta qu'il y avait en réalité deux Boeings collés l'un à l'autre!

Le premier était le El Al 167, l'hôpital mobile israélien, qui allait atterrir à Nairobi à l'heure

prévue. Le second Boeing avait une immatriculation militaire, 4XBY8 et était enregistré comme le vol El Al 169. Comme ils volaient aile contre aile, les stations radars n'obtenaient qu'un seul écho au lieu de deux et personne ne se doutait qu'un poste de commandement volant bourré d'électronique se trouvait déjà à mi-chemin de l'Ouganda.

CHAPITRE XII

Sous plusieurs aspects ce quartier général volant était la clé de l'opération israélienne. Ç'avait été la première idée du général Peled quand on lui avait parlé d'une option militaire. Emmener un commando à Entebbé et l'en faire sortir était une chose, mais coordonner les différents éléments de l'attaque au sol sans qu'il y ait d'interférence ou de confusion était essentiel si on voulait que l'opération se passe rapidement et efficacement.

— Je peux parfaitement opérer dans l'espace aérien au-dessus d'Entebbé, avait-il dit au général Gur cinq jours plus tôt. Je peux me rendre invisible à leur radar tout en restant en contact avec nos agents à Kampala et le commando au sol.

En plus de l'intérêt tactique, un QG volant maintiendrait une ligne de communication vitale avec Tel-Aviv de façon que le général Gur et son état-major puissent suivre toute l'opération en communiquant avec le général Shomron et ses officiers se trouvant au sol si cela se révélait nécessaire.

Ayant promis l'impossible, Beni Peled devait

mettre au point les modalités techniques de réalisation. On déshabilla complètement l'intérieur d'un Boeing 707 militaire. Ensuite on y installa une énorme table en plastique transparent sur laquelle s'étalait toute la zone opérationnelle d'Entebbé éclairée par en dessous. Les positions de chaque unité israélienne au sol pouvaient être désignées par des symboles ou dessinées de façon que le général Adam coordonne les opérations avec le général Gur à Tel-Aviv et le général Shomron sur l'aéroport.

Le long du fuselage, de chaque côté de la table des opérations, se trouvait le matériel de télécommunication. Un émetteur radio haute-fréquence permettait une liaison dans les deux sens avec le quartier général de l'armée israélienne à Tel-Aviv, à près de 4 000 km de distance. Ce circuit était brouillé afin d'empêcher une interférence accidentelle et comme protection supplémentaire l'opérateur radio utilisait un système connu sous le nom de « bande latérale ».

Ce système ne peut être détecté par les stations d'écoute radio parce que l'onde porteuse du signal est annulée avant la transmission et remplacée électroniquement à l'autre bout. Avec seulement la bande latérale de l'onde transmise, le signal porte plus loin, demande moins de puissance et ne peut être reçu que par son destinataire.

Le second moyen de communication était une radio VHF reliant le sol au Boeing, permettant aux agents du service secret israélien à Kampala et dans la zone autour d'Entebbé de parler directement au général Adam qui se trouverait à 10 000 mètres au-dessus de leur tête grâce à un simple appareil portatif. L'officier des communi-

cations en charge de ce secteur utilisait un second appareil qui lui permettait éventuellement de relier le circuit sol-Boeing à la liaison haute fréquence avec Tel-Aviv.

Un troisième opérateur avait en charge toute une batterie de récepteurs surveillant les communications d'Entebbé, de Kampala et de Nairobi. Pendant tout le vol en direction d'Entebbé, et pendant l'opération elle-même, ce technicien ne fit qu'écouter les radios ennemies sans même se préoccuper de ce qui se passait 10 000 mètres au-dessous de lui.

Le technicien le plus utile du Boeing était peut-être l'opérateur radar. Expert en radars aériens il se trouvait en compagnie d'un assistant technique. Il utilisait un balai radar extrêmement sophistiqué de 8 millimètres qui opérait à un angle de 90° de façon à couvrir entièrement l'aéroport 10 000 mètres plus bas. Cet équipement avait les caractéristiques permettant à l'opérateur de l'orienter de façon à identifier les immeubles et les objets de grande taille comme un avion. De cette façon, Peled et Adam purent, de leur Boeing 707, observer l'atterrissage des Hercules et ensuite leurs mouvements en direction des positions prévues. Le radar montra également l'emplacement précis des escadrilles de Migs, confirmant les informations que les services secrets avaient communiquées tout au long de la journée.

Durant l'attaque elle-même, le technicien radar avait la possibilité de modifier le rayon d'action du radar, de façon à balayer une zone jusqu'à 50 kilomètres afin de couvrir Kampala, la rétrécissant ensuite jusqu'à 8 kilomètres pour englober le périmètre de l'aéroport d'Entebbé.

L'électronique n'était qu'une partie des moyens

magiques que l'équipe de techniciens des télécommunications de Beni Peled avait mis à la disposition du commando. Les Israéliens, ayant pratiquement construit l'aéroport d'Entebbé, possédaient des informations précises sur l'équipement utilisé par les Ougandais. Ils savaient par exemple que la fréquence d'approche utilisée par la tour de contrôle était 119.1 mégacycles et que la couverture radar était fournie par un Plessey AR1. Cela leur permit de déterminer la zone neutre qui existe au-dessus de l'antenne tournante de tous les radars. Dans le cas de celui en service à Entebbé, l'équipe technique de Beni Peled savait qu'il existait au-dessus de l'aéroport un « cône aveugle » qui à 10 000 mètres avait un diamètre de vingt-cinq kilomètres. En d'autres termes cela signifiait que le Boeing du PC volant pouvait tourner en rond dans un rayon de 8 kilomètres sans aucun risque d'être détecté par le radar d'Entebbé.

Le problème pour Beni Peled était d'amener son PC volant à l'intérieur de cette zone sans que le radar d'Entebbé le repère avant. De nouveau la connaissance qu'avaient les Israéliens de l'équipement des Ougandais donna la réponse. Les experts radars israéliens calculèrent ce qui est appelé dans les milieux techniques « la vitesse aveugle ». En d'autres termes, la vitesse à laquelle un avion n'apparaît pas sur l'écran radar utilisé dans la plupart des aéroports, y compris Entebbé. La façon dont les Israéliens utilisèrent cette caractéristique technique allait être une de leurs meilleures ruses.

CHAPITRE XIII

Samedi était le jour du Sabbat et ce fut, de loin, la journée la plus difficile pour les otages. Sans eau, atteints de diarrhée, tous les passagers dans l'aérogare commençaient à se laisser aller au désespoir. Certains demeuraient prostrés sans même essayer de réagir.

Le rez-de-chaussée de l'aérogare, dont le hall principal était occupé par les otages, comportait seulement six toilettes pour plus de 100 personnes. Sans eau, la puanteur devint épouvantable. A la mi-journée les conditions étaient impossibles à supporter et certains des otages, parmi les plus âgés, commencèrent à délirer. D'autres n'avaient plus la force de bouger, ils restaient là où ils se trouvaient, vomissant et tordus de douleur.

Le commandant de bord d'Air France, Michel Bacos, était extrêmement préoccupé par cette évolution de la situation, essayant d'obtenir des Palestiniens et des Ougandais des soins médicaux.

Le médecin qui, au cours de la semaine, avait été responsable des otages et qui avait admis Mme Bloch à l'hôpital de Kampala n'était plus

revenu. Des rumeurs couraient selon lesquelles le soin qu'il avait pris des otages n'avait pas plu aux militaires et à la police secrète d'Amin. Sans médecin, il existait un sérieux risque de détérioration grave de la santé des otages. Le manque d'eau aggravait les souffrances de tous.

La veille au soir, les plats de viande mal cuite, ainsi que l'éternel riz et les bananes n'avaient pratiquement pas été touchés par les passagers et les boissons non alcoolisées amenées par les Ougandais avaient été leur seule nourriture. De plus, comme pour augmenter la crainte de tous, les Ougandais avaient ramené l'Airbus d'Air France près de l'aérogare, en face de la sortie.

Pour beaucoup, c'était la preuve évidente que le sinistre avertissement du président Amin se confirmait. Les terroristes avaient mentionné à plusieurs occasions que l'avion était bourré d'explosifs, et Wilfred Boese ne s'était pas caché de son intention de le faire sauter. Ce samedi, respirant difficilement l'air chaud et fétide du hall de l'aérogare où les Palestiniens entraient le moins possible, les otages désespérés se dirent que la fin était très proche.

La jeune Nadia Israël vivait cette aventure comme un cauchemar sans fin. Sa mère, le bel appartement à Netanya avec son balcon plein de fraîcheur, les enfants qui jouaient dans le jardin, tout cela semblait faire partie d'un autre monde disparu pour toujours. La mince jeune fille pleine de charme qu'était Nadia s'était transformée en une prisonnière pâle aux traits tirés. Ses grands yeux marron étaient hantés par la peur, l'angoisse de ce qui l'attendait. Les seuls autour d'elle à garder leur moral étaient sa tante Nina et la famille Davidson qui n'avait jamais cessé de

jouer aux cartes afin d'essayer d'oublier le cauchemar.

Ce samedi matin, ils observèrent Wilfred Boese et Gabrielle Tiedemann alors que ces deux derniers étaient avec Bouvier, le chef du commando, sur l'aire cimentée devant l'aérogare.

L'élégant Sud-Américain paraissait sombre et ennuyé. Les trois terroristes discutèrent pendant une demi-heure, puis l'Airbus fut amené jusqu'à l'aérogare.

La peur s'empara de Nadia. Ce serait si facile, pensait elle, de nous faire tous monter à bord en nous disant que nous rentrons chez nous. Ensuite il n'y aurait plus qu'à pousser un bouton pour que nous sautions. La même pensée tourmentait beaucoup d'otages; les assurances volubiles de Wilfred Boese, lorsqu'il leur parla, ne réussirent guère à calmer leur peur. Depuis six jours maintenant, ils avaient entendu les mêmes mots, avaient repris espoir seulement pour découvrir que le jour suivant était pire que le jour précédent, et qu'il n'y avait aucun signe de libération.

Michel Bacos, le commandant de bord, passait son temps à aller de groupe en groupe, parlant tranquillement aux passagers affolés, essayant de secouer leur léthargie. Sans sa force et sa conviction calme que tout irait bien, beaucoup se seraient laissé aller complètement comme s'ils se sentaient inconsciemment à bout de souffrances.

Nadia essayait de rester proche des gens qui se trouvaient autour d'elle. L'espèce de fatalisme dépourvu d'émotion qu'elle devinait chez Uzi Davidson lui donnait du courage. Il ne cessait de répéter : « Ce n'est qu'un moment à passer. »

Uzi Davidson était un homme plein de flegme

qui considérait l'émotion avec un certain degré de mépris. Sa femme Sarah, au contraire, était souvent exaspérée par le manque de sensibilité de son mari.

Cependant l'attitude de ce dernier, dans ce monde étrange, était une source de courage pour tout le groupe.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes tellement bouleversés, disait tout le temps Uzi, ce n'est rien, bientôt vous en rirez.

Son optimisme aida à passer cette journée difficile. A un moment quelqu'un lui demanda comment il pouvait être si détaché, si peu concerné par le sort de sa famille, même s'il se moquait du sien. Uzi Davidson grimaça un sourire et répliqua qu'il aurait été bien plus inquiet si sa famille avait été en Israël, car il aurait su que c'était elle qui se faisait du souci et qui aurait été angoissée à son sujet.

— Ma famille est autour de moi, conclut-il, c'est tout ce qui compte.

En dépit du danger et de la maladie, Uzi ne douta jamais que quelque chose allait se passer. Sa conviction finit par déteindre sur ceux qui l'entouraient et la famille Davidson y puisa un certain courage.

Le sens de la famille, le partage des privations, la sensation d'appartenir au même groupe furent les éléments qui aidèrent le plus les otages à passer ce samedi. Ceux qui se sentaient à peu près bien firent de leur mieux pour remonter le moral des plus vieux et des plus jeunes.

Mme Ruth Gross, l'institutrice, continuait à aider les enfants en dépit de ses propres souffrances. Moshe Peretz, étudiant en médecine de Tel-Aviv, fit ce qu'il put pour ceux qui souffraient

le plus, mais sans eau et sans médicaments, l'aide qu'il pouvait donner n'était guère que psychologique. Arika Lexer, l'avocat, encourageait les joueurs de cartes et Jean-Jacques Maimoni passa toute la matinée à réconforter une vieille femme incapable de se déplacer et qui vomissait sans arrêt.

Cependant, les plaintes du commandant de bord Michel Bacos au sujet des conditions de vie dans l'aérogare arrivèrent finalement à émouvoir la bureaucratie apathique ougandaise. Deux médecins de l'armée furent envoyés pour essayer de soulager les souffrances des otages.

Dès qu'ils se trouvèrent dans l'aérogare, ils se rendirent compte immédiatement qu'il y avait un danger d'épidémie et demandèrent au personnel de l'aéroport de nettoyer les toilettes. Ensuite, ils commencèrent à distribuer les médicaments. On injecta des calmants aux plus gravement atteints, en plus des médicaments pour combattre la diarrhée. Certains eurent même droit à des piqûres de morphine. Quelques-uns furent envoyés dans un hôpital militaire mais cela se révéla complètement inutile.

Lorsque les bassines de riz, de viande et de bananes furent apportées à midi, très peu d'otages purent manger, mais au moins leurs douleurs intestinales avaient-elles un peu diminué grâce aux médicaments. Ceux qui avaient reçu des calmants somnolaient et la plupart des enfants étaient trop fatigués pour être intéressés par la nourriture. La seule chose qui avait du succès c'était les Coca-cola tièdes. Jean-Jacques Maimoni avait pris en main la distribution pour s'assurer que chacun en recevait une bouteille.

Dans l'après-midi, comme pour essayer de

remonter le moral des otages, les Ougandais firent venir un camion plein d'oreillers. Il y en avait assez pour tout le monde mais ce cadeau inattendu, au lieu de calmer les otages les inquiéta encore plus. En effet, cela semblait suggérer que les Ougandais s'attendaient à une attente encore plus longue. Néanmoins, pour la première fois depuis qu'ils étaient arrivés à Entebbé, les passagers purent enfin se détendre confortablement.

Gabrielle Tiedemann, la terroriste allemande, était restée avec les otages beaucoup plus que les autres terroristes. Au plus fort de leur souffrance elle les observait et en tirait une visible satisfaction.

Elia Libsky faisait partie des gens qui avaient l'impression que les deux membres allemands du commando de terroristes semblaient de plus en plus préoccupés et même inquiets. Cela se traduisait par les façons distantes et pincées de Wilfred Boese et la façon dont il demeurait hors de l'aérogare sous le soleil torride. On s'en apercevait aussi à l'attitude de Gabrielle Tiedemann envers les Israéliens. On l'avait surnommée la « salope nazie », et sa cruauté ne s'était jamais démentie depuis le début du détournement. Samedi elle se surpassa, passant encore plus de temps que d'habitude à déambuler entre les passagers terrifiés, pistolet au poing, se moquant ouvertement de leur détresse. Un enfant commença à pleurer et cela irrita visiblement l'Allemande. Elle s'approcha, ordonna brutalement à l'enfant de se tenir tranquille et, comme il continuait à pleurer, le gifla de toutes ses forces.

Les Israéliens observèrent la scène, retenant

leur colère, impuissants, sachant que le plus léger signe de résistance serait considéré par Gabrielle Tiedemann comme la provocation qu'elle cherchait.

Jamais ils ne réalisèrent mieux à quel point l'Allemande était dans son élément lorsqu'elle terrorisait les gens autour d'elle.

Au contraire Wilfred Boese ne semblait pas aimer ce qu'il voyait. Il demeura éloigné des otages, assis sur le ciment, le dos appuyé au mur de l'aérogare. Sarah Davidson, qui avait obtenu la permission d'emmener son plus jeune fils dehors pour prendre un peu d'air frais, alla lui parler des conditions insupportables de leur survie.

Il lui dit qu'il ne pouvait rien faire. Il n'avait aucune autorité sur l'aéroport mais il était certain que les Ougandais feraient ce qu'ils pourraient. Avec le sourire désarmant qu'il avait eu si souvent durant la semaine, il affirma à Sarah qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'inquiéter.

— Ça ne sera plus long maintenant, dit-il, demain à la même heure je suis sûr que vous serez en route pour Israël.

Durant les premiers jours à Entebbé, Sarah n'avait eu aucun mal à croire le jeune Allemand. Mais maintenant ce n'était plus le cas. Elle regagna le hall de l'aérogare, pleine de doute, se demandant comment elle affronterait le lendemain si la liberté promise ne venait pas. Ron jouait aux cartes et Uzi était toujours plongé dans son livre. Aussi ne dit-elle rien. Elle essaya de s'occuper en arrangeant les matelas et les oreillers, consolidant le petit espace du hall qu'elle avait surnommé leur petit nid.

Benjamin, son fils, jouait avec un ami. Tout

à coup, l'air très sérieux, il annonça qu'ils allaient être sauvés. Sarah le regarda, surprise, frappée par la gravité de l'enfant.

— Qu'est-ce que tu veux dire? demanda son ami.

Benjamin fronça les sourcils, étonné :

— Je ne sais pas. J'ai seulement l'impression que nous allons être sauvés.

Son ami était sceptique mais Benjamin insista.

— Nous serons sauvés par Tsahal, dit-il, j'en suis sûr.

Sarah se sentait au bord des larmes, elle n'avait pas le cœur de dire à l'enfant qu'un tel sauvetage était impossible, les soldats israéliens se trouvaient à près de 4 000 kilomètres et l'Ouganda était un pays hostile. Mais pour Benjamin, tout était simple, comme dans les bandes dessinées. Les commandos viendraient et les ramèneraient en Israël. Mais pour Sarah Davidson qui, elle, était adulte, c'était un rêve impossible.

A ce moment précis à près de 4 000 kilomètres au nord de l'Ouganda les trois Hercules s'arrachaient de la piste de Sharm el Sheikh dans le grondement de leurs turboprops. Les commandos étaient en route.

*
**

Il y eut quelques améliorations durant l'après-midi et dans la soirée. La plupart des otages recouvraient leurs forces et leur moral s'en ressentait. Les Ougandais s'étaient décidés à augmenter le ravitaillement en eau pour qu'on puisse de nouveau faire du thé et du café. Pasco Cohen et Jean-Jacques Maimoni avaient pris en main

l'opération et distribuaient des boissons chaudes à tout le monde. On les avait surnommés les barmen.

On leur avait dit toute la journée que le président Amin allait leur rendre visite. A cinq heures de l'après-midi il arriva dans sa Mercedes, en uniforme de l'armée de l'air, avec son placard habituel de décorations et l'insigne des parachutistes israéliens. Souriant chaleureusement aux otages attentifs, il leur dit qu'il y aurait très rapidement une solution.

— Je fais tout ce que je peux, déclara-t-il. Je viens d'arriver de l'île Maurice où, comme vous le savez, j'ai présidé la réunion de l'Organisation des Etats Africains. Nous avons parlé de votre situation. J'en ai parlé avec les Palestiniens et avec les Français. Vous pouvez être certain que je fais tout ce que je peux pour sauver vos vies.

De nouveau il étendit les bras comme pour les étreindre tous et répéta :

— Je suis comme un père pour vous et ce qui arrive est la faute de votre propre gouvernement. Si celui-ci n'accepte pas les demandes des terroristes demain midi, ce sera sa faute, pas la mienne, pas celle des Palestiniens. Les Palestiniens font seulement ce qu'ils doivent faire.

Le silence retomba. Le message était très clair et la plupart des visages reflétaient la peur qu'il inspirait. Brusquement l'humeur du président Amin changea de nouveau, il se remit à sourire, promettant aux otages que leur épreuve allait bientôt se terminer.

— Cela sera fini demain, dit-il. Vous avez ma parole, il y aura une solution demain.

Il tourna les talons et remonta dans sa Mercedes qui s'éloigna, escortée des deux Land-Rover

de protection, bourrées de gardes du corps palestiniens et ougandais.

Dès qu'il fut parti, de nombreux otages se demandèrent avec appréhension quelle solution Amin envisageait pour eux.

La soirée s'étira en longueur, puis la nuit tomba brusquement. Aussitôt les Ougandais allumèrent les projecteurs puissants qui illuminèrent le tarmac, l'aire cimentée autour de l'aérogare. Certains des otages encore abrutis par les sédatifs somnolaient, d'autres bavardaient. Les Davidson, en compagnie de Pasco Cohen, avaient commencé à jouer au bridge.

Tout à coup, sans que l'on sache pourquoi, l'humeur des otages changea. Quelqu'un suggéra un jeu et aussitôt des petits groupes se formèrent à travers le hall. Le jeu consistait à inventer les manchettes du jour pour les différents journaux israéliens. Chacun de ces journaux avait son propre style, certains flamboyants, d'autres extrémistes, d'autres conservateurs. En quelques minutes le hall de l'ancienne aérogare retentit des rires des passagers. Dès que quelqu'un jetait une idée, un autre l'améliorait aussitôt.

Tout le monde rit lorsqu'un passager suggéra comme manchette pour un quotidien qui exagérait toujours :

— Les otages s'emparent de l'Ouganda.

— Non, non, cria quelqu'un : « Les otages achètent l'Ouganda. »

Une autre idée jaillit qui fit pleurer de rire tout le monde :

— Amin achète une plantation de bananes.

Le jeu continua pendant près d'une heure, les otages recommencèrent à parler avec espoir.

Boese et Tiedemann, que toute cette joie sem-

blait exaspérer, sortirent devant l'aérogare pour parler à un groupe d'officiers ougandais, tandis que trois des terroristes montèrent sur la terrasse de l'aérogare où un détachement de soldats ougandais prenait position chaque nuit. Il y avait toujours des caisses de bière à gogo sur la terrasse et plus la nuit s'avançait, plus les rires s'épaississaient. Généralement vers l'aube les Ougandais étaient ivres morts.

Le long de l'aire cimentée, d'autres soldats ougandais étaient en faction, ainsi que dans la vieille tour de contrôle. De temps en temps pour se distraire ils appelaient leurs camarades qui patrouillaient autour de l'aéroport. En tout, il y avait environ 120 soldats dans différents emplacements à l'intérieur et à l'extérieur des bâtiments, mais ils avaient plus l'air de s'ennuyer à mourir que de garder l'aéroport. Leur présence était nécessaire dans le cas d'une visite imprévue d'Amin, mais ni les terroristes ni les Ougandais ne croyaient une seconde à la possibilité d'une attaque.

Ce soir-là, Bouvier et deux des plus importants membres du FPLP se trouvaient au palais gouvernemental avec le président Amin, en contact permanent avec les ambassadeurs français et somalien. Ils attendaient les nouvelles de l'arrivée des prisonniers palestiniens relâchés par Israël, ceux-ci devant se trouver à Entebbé le matin suivant.

*
**

Vers dix heures du soir les 104 passagers restants et l'équipage de l'Airbus commencèrent à s'installer pour la sixième nuit dans le grand hall

de l'aérogare. Certains d'entre eux continuaient à jouer aux cartes, y compris la famille Davidson toujours en plein bridge. Un groupe installé le long de la longue fenêtre qui donnait sur l'aire cimentée était engagé dans une discussion passionnée au sujet de l'attitude des terroristes. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord pour savoir si ceux-ci bluffaient ou non, s'ils étaient vraiment prêts à tuer les otages au cas où Israël ne relâcherait pas les prisonniers palestiniens le lendemain à midi.

L'attitude détendue des soldats ougandais dehors portait certains des otages à croire qu'une crise n'était pas imminente et que les négociations pourraient traîner pendant des semaines. D'autres, au contraire, rappelaient le sinistre avertissement donné par Amin et la façon dont les deux terroristes allemands s'étaient conduits ce jour-là. C'était une discussion déprimante, d'autant que personne n'osait formuler la pensée qui trottait dans toutes les têtes. Même si les prisonniers palestiniens étaient remis comme prévu, est-ce que les terroristes laisseraient partir les otages? En dépit des assurances données par Boese, il n'y avait aucune indication dans ce sens dans l'attitude des autres terroristes. Le groupe finit par se séparer pour aller dormir. Il allait être minuit en Ouganda, onze heures du soir à Tel-Aviv.

Nadia Israël essayait de dormir, sa jeune tante Nina déjà assoupie près d'elle.

Jean-Jacques Maimoni s'était assis près de la fenêtre, observant à l'extérieur les soldats ougandais appuyés sur leur fusil qui bavardaient paresseusement.

Sarah Davidson voulait dormir mais Benjamin

et Ron insistaient pour jouer toute la nuit aux cartes.

Le commandant de bord, Michel Bacos, se trouvait avec son équipage, dont la plupart des membres étaient déjà endormis. Ils avaient parlé tranquillement du lendemain et de ce qu'il leur réserverait. Michel Bacos inspecta du regard le grand hall peu éclairé, soulagé de voir que les malades allaient mieux.

Près de la fenêtre, Jean-Jacques Maimoni décida qu'il avait assez regardé les Ougandais et se dirigea vers son matelas au centre du hall, avançant précautionneusement au milieu des familles endormies.

Il s'allongea, ferma les yeux et s'endormit presque immédiatement.

CHAPITRE XIV

Le Boeing 707 bourré d'électronique avait parcouru 574 kilomètres sur les 608 qui séparent Nairobi d'Entebbé. A Nairobi, le tour de passe-passe prévu par les Israéliens avait parfaitement marché. Les deux Boeings « jumeaux » s'étaient séparés, le Boeing-hôpital, vol E1 A1 167, atterrissant à 23 heures 26. Le second, celui du général Beni Peled, avait continué, prenant l'identité d'un vol East African Airways, reliant Nairobi à Entebbé.

Maintenant, il se trouvait en approche finale sur l'aéroport ougandais à une altitude de 2 000 pieds environ.

— Ici, vol East African Airways 17, en provenance de Nairobi, annonça le pilote israélien en anglais. Demande autorisation d'atterrir. A vous, Entebbé contrôle.

L'appareil utilisait la route normale d'approche et s'identifiait selon les règlements internationaux. La tour de contrôle d'Entebbé répondit aussitôt.

— Ici, Entebbé contrôle, autorisation accordée. Posez-vous sur la 1735.

La « 1735 », une des pistes en service, était orientée nord-sud et mesurait 3658 mètres.

Les contrôleurs radar ougandais suivaient sur leur écran l'appareil annoncé, selon la routine habituelle. Soudain, celui qui le surveillait eut un haut-le-corps. Le « blip », l'écho radar matérialisant le vol des East African Airways venait de disparaître!

Comme s'il avait explosé ou qu'il se soit volatilisé. Fiévreusement, il vérifia le réglage de son radar, mais l'écho ne réapparut pas.

*
**

Le Boeing israélien 4XBY8 accéléra brutalement, sous la poussée de ses réacteurs. En quelques secondes, sa vitesse passa de 200 à 296 nœuds. Arrivé à cette vitesse, il s'y maintint. C'était la « vitesse aveugle », calculée par les techniciens de Tel-Aviv.

C'est à cette seconde précise que le « blip » disparut de l'écran-radar ougandais.

Le Boeing se trouvait à environ 14 kilomètres du bout de la piste d'Entebbé. Quittant sa trajectoire d'approche finale, il se mit à grimper toujours à la même vitesse. En un peu plus de deux minutes, il atteignit l'altitude 10 000 mètres. Le navigateur le guida alors jusqu'à l'intérieur du « cône aveugle » situé juste au-dessus du radar ougandais. Le pilote diminua alors sa vitesse.

Cela n'avait plus d'importance. A l'intérieur du « cône aveugle », le Boeing pouvait tourner indéfiniment à n'importe quelle vitesse en étant totalement invisible sur l'écran radar de la tour de contrôle d'Entebbé, en dessous d'eux!

Le général Peled donna une grande tape dans le dos du pilote, un large sourire aux lèvres.

— *Kol Hakavod!* (Bien joué!)

Maintenant, un PC volant hautement sophistiqué était en position juste au-dessus d'Entebbé. Les opérateurs radar commencèrent immédiatement à balayer l'espace au-dessous d'eux. Un « blip » apparut aussitôt au-dessus du lac Victoria, avançant en direction d'Entebbé.

L'Hercules du colonel Natanyahu, volant trop bas pour être repéré par le radar ougandais, se préparait à atterrir sur la piste désaffectée d'Entebbé. Le sourire de Beni Peled s'accentua. Les pièces du puzzle se mettaient en place.

*
* *

Il n'y avait toujours pas de « blip » sur l'écran radar ougandais. L'opérateur commençait à se demander si l'appareil des East African Airways ne s'était pas abîmé dans le lac Victoria, essayant désespérément de contacter en phonie l'appareil en provenance de Nairobi. En vain.

A ce moment un autre écho radar apparut sur l'écran. A cause de la position, cela ne pouvait être le même ou alors l'avion avait fait demi-tour... L'opérateur radar ne pouvait pas imaginer qu'il s'agissait en réalité de *deux* Hercules collés l'un à l'autre pour ne renvoyer qu'un seul écho-radar. Les deux Hercules bourrés de commandos israéliens du général Shomron.

Ce nouvel appareil se trouvait à 800 mètres d'altitude et seulement à une minute de l'atterrissage.

Tout à coup, le radar sembla donner des signes de faiblesse. Le PC volant, au-dessus d'eux, venait de mettre en route ses appareils de brouillage.

Et les roues de l'Hercules de Yoni venaient de toucher le sol de la piste désaffectée « 1836 » à 120 à l'heure, vitesse minimum d'atterrissage pour un Hercules. Manœuvre d'autant plus délicate que Entebbé se trouve à 1 500 mètres d'altitude.

Mais cela se passait dans une zone peu éclairée, à près de deux kilomètres de la piste principale et de la tour de contrôle.

Battant la semelle autour de la nouvelle aérogare, brillamment éclairée, les sentinelles ougandaises n'imaginaient pas qu'à quelques centaines de mètres d'eux des agents israéliens se mettaient silencieusement en place, prêts à faire sauter des charges explosives reliées aux câbles téléphoniques et télex. Après quatre jours de planning, l'équipe technique de Beni Peled était parvenue à son but : amener les forces israéliennes à Entebbé prêtes à entrer en action, avec comme seule indication sur les écrans-radar ougandais un unique écho semblant être un appareil commercial d'une nation amie se préparant à atterrir.

*
**

A 10 000 mètres au-dessus d'Entebbé, deux généraux israéliens observaient le périmètre de l'aéroport sur leur écran radar. A côté d'eux, les techniciens des télécommunications surveillaient leurs appareils. L'un d'eux se pencha sur le récepteur du circuit VHF et écouta les voix qui montaient de la jungle.

Des voix qui annonçaient au général Adam que toutes les lignes téléphoniques ougandaises reliant l'aéroport d'Entebbé au monde extérieur venaient de sauter.

Il était minuit moins une.

L'opération TONNERRE venait de commencer.

CHAPITRE XV

— Ici, vol El Al 166, nous amenons les prisonniers de Tel-Aviv, annonça le pilote israélien d'une voix tranquille et laconique. Puis-je avoir la permission d'atterrir?

L'Hercules se trouvait à trois minutes du bout de piste, parfaitement visible sur sa trajectoire normale dans l'écran radar de la tour de contrôle d'Entebbé. Ce que ne montrait pas cet écran c'était les deux autre Hercules, dont le troisième venait de se séparer, qui aile contre aile fonçaient sur Entebbé, très bas au-dessus du lac Victoria.

Il y avait trois contrôleurs de trafic aérien en service à Entebbé et ils étaient complètement désorientés par la cascade d'événements soudains et inexplicables qui se succédaient. Badrew Muhindi et Tobias Rwengeme étaient en train d'essayer de localiser le vol d'East African Airways en provenance de Nairobi qui venait de disparaître de leur écran radar. Le troisième contrôleur, Lawrence Mawenda, essayait téléphoniquement de contacter le directeur de l'aviation civile, Peter Kalanzi, pour lui demander les

instructions concernant l'avion israélien qui venait de s'annoncer.

Impossible d'obtenir une réponse.

En désespoir de cause, les contrôleurs aériens sautèrent sur leur téléphone, essayant d'appeler Kampala pour avoir des instructions. Nouvel échec : il n'y avait plus de tonalité.

Soudain à travers les glaces de la tour de contrôle, les contrôleurs virent surgir de la nuit, avec des yeux incrédules, deux énormes avions. Ceux-ci se posèrent aussitôt sur la piste principale. Ce n'était pas du tout des appareils civils mais d'énormes transports militaires à la peinture de camouflage.

Les contrôleurs ne virent pas le troisième Hercules qui venait de se poser sur la piste désaffectée de l'autre côté de l'aéroport, car cette partie était cachée à leurs yeux par une élévation de terrain.

Le pilote se servant des lumières de l'ancienne aérogare comme d'une balise, et allumant ses phares d'atterrissage à la dernière seconde, posa l'Hercules sur la piste pleine de trous et renversa aussitôt la puissance des quatre énormes turbopropulseurs. L'Hercules atterrit plus court que n'importe quel autre avion de taille similaire, aussi moins de 30 secondes après que les roues de l'avion géant eurent touché la piste d'Entebbé, il quittait celle-ci et se mettait à rouler vers l'ancienne aérogare.

A l'intérieur, le lieutenant-colonel Jonathan Natanyahu prit position à l'arrière près de la rampe d'accès, jetant un regard à ses hommes serrés les uns contre les autres. Seuls, leurs yeux brillaient dans la pénombre. Les lumières intérieures de l'appareil avaient été éteintes depuis une

heure de façon qu'ils aient le temps de s'habituer à l'obscurité.

Le voyage n'avait pas été très agréable. Pendant la plus grande partie des sept heures de vol ils avaient été secoués par des vents debout et des rafales au-dessus de la mer Rouge. Au bout d'une heure la plupart des hommes avaient commencé à souffrir de nausées et cela avait duré jusqu'à ce qu'ils aient franchi les montagnes d'Ethiopie cinq heures plus tard.

Mais ces hommes étaient des soldats aguerris, et leur inconfort leur servait seulement à oublier le danger de la mer au-dessous d'eux. En dépit du mauvais temps et des rafales, les pilotes des Hercules maintenaient leurs appareils à très basse altitude en dessous de la couverture radar des pays voisins. Une telle manœuvre aurait été impossible sans l'équipement de navigation extrêmement sophistiqué qui corrigeait constamment l'altitude et la trajectoire des avions. S'ils s'étaient élevés au-dessus du mauvais temps, ils auraient immédiatement révélé leur position à l'Egypte, à l'Arabie Saoudite et au Soudan. Bien avant qu'ils aient atteint Entebbé, l'armée ougandaise aurait été sur pied d'alerte, les attendant de pied ferme.

Au lieu de cela les Hercules se frayèrent un chemin à travers de violentes rafales, volant seulement à quelques centaines de pieds au-dessus de la mer démontée, leurs moteurs à la puissance maximale afin de tenir une vitesse de croisière de 550 kilomètres à l'heure.

20 000 mètres au-dessus d'eux, à l'abri de la tempête, se trouvaient les deux escadrilles de chasseurs Phantoms armées de sidewinder missils. Grâce à leur système-radar ils pouvaient sur-

veiller toute la zone autour de la mer Rouge, prêts à entrer en action si des chasseurs arabes menaçaient les trois Hercules.

Les pilotes qui étaient aux commandes des Hercules comptaient parmi les meilleurs de l'armée de l'air israélienne. Mais durant les premiers 1 500 miles ils eurent besoin de tout leur courage et de toute leur expérience pour maintenir les trois transporteurs géants en formation serrée à travers la tempête. Bien avant qu'ils aient atteint l'Ethiopie, les Phantoms avaient fait demi-tour, retournant en Israël, ayant atteint la limite de leur rayon d'action. Durant les six heures suivantes, les pilotes de chasse allaient rester en alerte à Sharm el Sheikh, prêts à décoller immédiatement pour protéger le voyage de retour des Hercules.

Au moment où les Phantoms faisaient demi-tour, deux Boeing 707 rejoignaient les Hercules volant à l'altitude de 11 000 mètres. C'était le passage le plus difficile. Les derniers 300 miles au-dessus de la mer Rouge, avant que les Hercules puissent s'enfoncer au-dessus de l'Ethiopie, volant en rase-mottes au-dessus des vallées, et du paysage tourmenté et désert. Le plan de vol des deux Boeing officiellement enregistrés comme un seul appareil pour les radars, coïncidait avec celui des Hercules, pendant une heure environ. Ensuite leur vitesse plus élevée allait les éloigner des trois gros transporteurs.

L'équipe du planning avait calculé que cette différence de vitesse d'environ 110 kilomètres à l'heure permettrait aux deux Boeing de voler au-dessus des Hercules pendant environ 500 kilomètres avant que ces derniers bifurquent au-dessus de l'Ethiopie. Durant cette période, les sta-

tions radars arabes le long de la mer Rouge surveilleraient le vol El Al 169 en route pour Nairobi. Il y avait donc une bonne chance pour que les opérateurs radars ne remarquent pas les Hercules au moment où ils prendraient de l'altitude pour franchir les premiers escarpements des montagnes d'Erythrée, entre Massawa et Port-Soudan. La période dangereuse durait très peu de temps, moins de 4 balayages complets d'un écran radar. Les Israéliens bénéficièrent d'un coup de chance supplémentaire. Les techniciens radars soudanais déclenchèrent une grève imprévue ce qui fit que seulement une station-radar sur trois était en service!

Tandis que les Hercules se glissaient dans les vallées éthiopiennes en direction du lac Rudolph sur la frontière du Kenya, les deux Boeing 707 maintenaient leur itinéraire prévu au-dessus de l'Ethiopie à une altitude de 33 000 pieds (11 000 mètres).

Le Boeing de tête El Al 169 maintenait un contact radio avec les contrôleurs aériens locaux, continuant son vol d'une façon parfaitement innocente en direction de Nairobi. Le second Boeing volant dans son ombre restait, lui, complètement muet. Ce ne fut que lorsqu'ils commencèrent leur descente vers les montagnes de Nanyuki que le Boeing n° 2 de Beni Peled se sépara du premier et prit la direction du lac Victoria, calculant son arrivée pour qu'elle coïncide avec celles des C 130 qui avaient coupé tout droit du lac Rudolph à Kakamega.

Grâce à ce vol de précision mettant en jeu trois itinéraires différents, à trois altitudes différentes, sur une distance de près de 4 000 kilomètres, toutes les forces israéliennes se retrouvèrent au

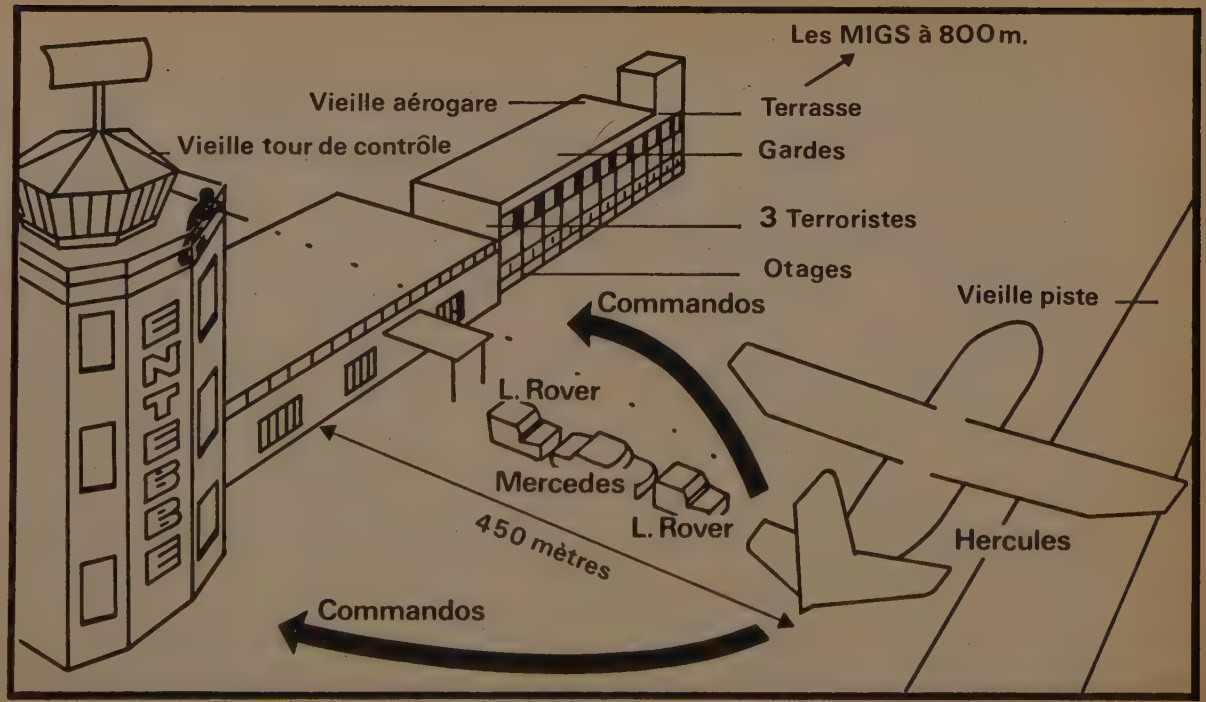
même endroit à minuit, heure locale, au beau milieu de l'Afrique.

Les seules personnes qui avaient une légère indication de ce qui se passait étaient les opérateurs radar de l'aéroport de Nairobi. Leurs radars portaient jusqu'à Entebbé et ils avaient observé avec quelque étonnement le Boeing non identifié s'approcher d'Entebbé et brusquement monter à 10 000 mètres. Lorsque le Boeing devint immobile sur leurs écrans radars ils surent qu'il tournait en rond à l'intérieur du cône aveugle au-dessus de l'aéroport. Après cela, l'arrivée de trois autres avions ne fut pas une surprise pour eux, pas plus que leur disparition des écrans qui indiquait qu'ils venaient de se poser.

Peu de Kenyans avaient des raisons d'aimer le président Idi Amin. Pendant des années leurs compatriotes vivant en Ouganda avaient été persécutés, et durant la dernière année la radio ougandaise n'avait cessé de menacer le Kenya, réclamant des rectifications de frontière, ce qui aurait privé le Kenya d'un large morceau de territoire en bordure du lac Victoria.

L'association des Ougandais avec les Palestiniens ne les rendait pas plus populaires aux Kenyans, spécialement depuis que, quelques mois plus tôt, un complot palestinien avait été découvert à l'aéroport de Nairobi grâce à l'aide des Israéliens. Aussi il n'y avait rien de surprenant que ce samedi à minuit un certain nombre de Kenyans considèrent les événements avec une grande satisfaction.

Pour les hommes du colonel Natanyahu, le problème avait toujours été de se rapprocher le plus possible de l'ancienne aérogare. Bien que la discipline autour du bâtiment soit relâchée, les Israé-


Les MIGS à 800 m.
Vieille aérogare
Terrasse
Vieille tour de contrôle
Gardes
3 Terroristes
Otages
Commandos
Vieille piste
L. Rover
Mercedes
L. Rover
450 mètres
Hercules
Commandos
ENTEBBE

liens n'avaient pas d'illusions sur la réaction des Palestiniens à une attaque. Ils tueraient autant d'otages que possible.

Les premiers plans avaient été rejetés parce qu'ils n'observaient pas la condition sine qua non d'amener les forces israéliennes assez près des terroristes pour empêcher des représailles sur les otages. Même un lâcher de parachutistes dans le noir ou un Boeing 707 bourré de commandos israéliens déguisés en prisonniers palestiniens n'écartait pas ce risque.

Au début, les problèmes tactiques avaient semblé insolubles. Plus d'une centaine de soldats ougandais bien armés, disséminés autour de l'aérogare et sur sa terrasse, rendaient l'attaque frontale du bâtiment impossible. Un atterrissage sur la piste principale distante de près de 2 kilomètres donnerait aux Ougandais amplement le temps de s'abriter et d'ouvrir le feu avec leurs fusils d'assaut et des mitrailleuses. Attaquer dans ce terrain découvert brillamment éclairé en face d'une telle puissance de feu aurait été du suicide.

Les Israéliens auraient été cloués au sol avant même d'arriver à mi-chemin et, avec les Ougandais en mesure d'appeler les réserves du camp voisin, les chances de parvenir à l'aérogare étaient minimes.

Seules des forces puissantes et nombreuses, capables de supporter de lourdes pertes, auraient pu rendre cette attaque possible. Le groupe de Yoni était loin de remplir ces conditions. Ses hommes n'étaient pas plus de 50 jeunes commandos, accroupis maintenant dans le large fuselage de l'Hercules, leur ceinture de sécurité défaite.

La solution finalement adoptée par les Israé-

liens était si audacieuse qu'elle allait prendre les Ougandais et les terroristes complètement par surprise. C'était la clé de toute l'opération israélienne et son élément essentiel se trouvait maintenant dans le ventre de l'Hercules brillant dans l'obscurité, son moteur ronronnant déjà alors que l'avion roulait vers l'extrémité de l'aire cimentée en face de l'ancienne aérogare.

Il s'agissait d'une grande Mercedes noire avec une escorte de deux Land-Rover. Au volant de la Mercedes et des Land-Rover se trouvaient des Israéliens dont les mains et les visages avaient été passés au noir de fumée. Il avait été décidé que ce n'était pas la peine d'avoir un faux président Amin dans la Mercedes. En effet, la vraie, celle du président, avait des rideaux derrière ses glaces. Au lieu d'un faux Amin, deux parachutistes israéliens s'accroupirent derrière les rideaux tirés, crispés sur leur fusil d'assaut Galil. A l'arrière des deux Land-Rover, il y avait des hommes armés ressemblant à s'y méprendre aux gardes du corps palestiniens du président Amin. L'Hercules s'arrêta et la lourde rampe arrière s'abaissa lentement jusqu'au sol.

— Go! cria le colonel.

La première Land-Rover descendit rapidement la rampe et commença à rouler sur l'aire cimentée brillamment éclairée, suivie immédiatement par la Mercedes et la seconde Land-Rover.

*
* *

Gabrielle Tiedemann et Wilfred Boese se trouvaient à l'extérieur, près de la porte de l'aérogare, en train de parler à un jeune officier ougandais, lorsque l'Hercules s'arrêta à 500 mètres d'eux. Ils virent avec une certaine surprise que

le gros appareil tournait et ouvrait ensuite sa porte arrière. Autour d'eux, disséminés sur l'aire en face de l'aérogare, des soldats ougandais se mirent à observer l'avion qui s'était arrêté juste au bord de la zone éclairée. Il était à peine arrêté que la rampe descendait déjà et que les véhicules jaillissaient sur l'aire cimentée.

La Mercedes et les deux Land-Rover d'escorte avancèrent vers eux à une allure régulière, les gardes du corps très détendus à l'arrière des véhicules. Pas un des soldats ougandais ne douta une seconde qu'il s'agissait du président Amin rendant visite une nouvelle fois aux otages et aux terroristes. Les plus éveillés qui auraient pu être surpris par l'avion de transport militaire géant se dirent simplement qu'il arrivait de la conférence de l'OUA à l'île Maurice.

Seuls, Wilfred Boese et Gabrielle Tiedemann, trouvèrent cette apparition étrange et lorsque la Mercedes et son escorte se rapprochèrent, Boese rentra précipitamment dans l'aérogare et prit sa mitraillette qu'il avait appuyée au mur.

A ce moment le convoi avait atteint les soldats ougandais et s'était arrêté. Un soldat ougandais proche de la Land-Rover de tête, à une centaine de mètres de l'aérogare, réalisa soudain que les hommes qu'il avait pris pour des Palestiniens avaient des mitraillettes Uzi et non les Kalachnikofs russes comme d'habitude.

Avec un cri d'alarme il leva son arme, découvrant soudain qu'il n'avait jamais vu les hommes qui se trouvaient dans la Land-Rover.

Ce soldat ougandais fut la première personne à mourir à Entebbé.

*
* *

Au moment où la première rafale claqua, les hommes de Yoni étaient déjà en train de se ruer le long de la rampe de l'Hercules, courant vers l'aérogare. C'était un exercice qu'ils avaient répété des dizaines de fois jusqu'à ce qu'ils puissent vider l'avion et être en position en 45 secondes. L'entraînement paya. Alors que les Ougandais stupéfaits essayaient de reprendre leurs esprits, le commando israélien courait déjà à travers l'aire cimentée, tout en tirant de courtes rafales de leurs Uzi.

Autour de la Mercedes, c'était le chaos. Les hommes dans les Land-Rover tiraient dans toutes les directions. De la Mercedes elle-même, les deux commandos balayaient la zone de rafales grâce à leur fusil d'assaut automatique Galil. Dans la Land-Rover de tête le chauffeur tirait méthodiquement sur tous les projecteurs fixés le long du toit de l'aérogare, les éteignant l'un après l'autre.

C'en fut trop pour les soldats ougandais qui étaient encore debout après cette première minute d'enfer. Ils tournèrent les talons et coururent dans l'obscurité, seulement pour se heurter à des Israéliens arrivant des deux côtés dans un mouvement d'encerclement. L'attaque était totale et terrifiante. Au bout de deux minutes la zone en face de l'aérogare était déjà jonchée de blessés et de mourants.

Gabrielle Tiedemann regarda cela, d'abord avec incrédulité puis avec rage. Elle leva son pistolet, visant les jeunes gens courant vers l'aérogare. Elle eut le temps de tirer une rafale avant d'être pratiquement coupée en deux par une gerbe de balles tirées par les Israéliens.

A l'intérieur du hall de l'aérogare, près du pas-

sage séparant les deux halls, Wilfred Boese essayait désespérément de trouver le chargeur de sa mitraillette. Il l'avait laissé à côté du corridor de la pièce contenant les otages. Le bruit de la bataille et les cris des Ougandais étaient assourdissants. Comme dans un rêve il entendit les courtes rafales tirées à l'extérieur du bâtiment, il vit les lumières commencer à s'éteindre l'une après l'autre. Il trouva enfin son chargeur, le mit en place et arma la mitraillette. En face de lui se trouvait la porte menant dans le hall, derrière lui le passage menant à l'extérieur, plein du bruit des rafales des mitraillettes.

Boese savait ce qu'il avait à faire. Il s'avança dans le hall principal, son arme pointée vers les otages. Beaucoup d'entre eux étaient encore endormis, certains commençaient seulement à réagir aux coups de feu. Quelques femmes criaient, recroquevillées sur le plancher. A quelques mètres de lui, Boese vit un homme qu'il reconnut comme étant Ilan Hartuv. Ils se regardèrent et Boese hésita, son doigt sur la gachette, une centaine de personnes sans défense en face de lui. Puis il fit demi-tour et se mit à courir en direction de la porte donnant sur l'extérieur. La zone devant l'aérogare était maintenant à peine éclairée par un seul projecteur. L'obscurité était trouée de brèves lueurs venant des douzaines de mitraillettes. L'Allemand courut vers la porte, sa mitraillette prête à tirer.

Les rafales qui tuèrent Wilfred Boese vinrent de plusieurs côtés.

Natanyahu s'arrêta un moment dans le couloir qui menait aux escaliers de la terrasse. Il comptait mentalement les secondes séparant chaque tâche, analysant le temps et les hommes

nécessaires à son accomplissement. A quelques pieds de lui, gisaient les corps des deux Allemands mais il y avait au moins huit autres terroristes, quelque part dans le bâtiment. Sur sa gauche, un soldat israélien avait sauté sur le rebord de la fenêtre, se maintenant de la main gauche, tandis que sa droite tenait son Uzi prête à tirer à la moindre résistance. Il ne semblait pas réaliser à quel point il constituait une superbe cible pour n'importe quel terroriste se trouvant dans cette pièce. Avec un calme presque irréel il demanda en hébreu s'il y avait des terroristes dans la pièce. Un autre soldat israélien fit irruption dans l'aérogare avec un haut-parleur et hurla dans l'appareil :

— *Tishkavu, Tishkavu*[1] !

Le colonel Yoni enregistra tous ces sons et toutes ces images tandis qu'il vérifiait combien d'hommes il avait avec lui près du corridor. Un signe de tête, un claquement de doigts, il s'engagea dans un passage sombre vers les escaliers. Ils couraient silencieusement sur leurs bottes de désert qui crissaient sur le ciment. L'escalier tournait, aboutissant sur un petit hall avec une porte verte craquelée. De la terrasse on entendait le bruit des coups de feu. Yoni s'aplatit le long du mur du côté gauche de la porte et fit un signe de tête aux deux hommes qui étaient dans la même position du côté opposé. Ils dégoupillèrent leur grenade, arrachèrent les goupilles. Yoni recula et ouvrit violemment la porte d'un coup de pied puis reprit immédiatement sa position le long du mur.

[1] Couchez-vous, couchez-vous.

Une rafale de coups de feu jaillit de la pièce mais les balles se perdirent dans le hall sans toucher personne. Aussitôt les Israéliens jetèrent leurs deux grenades défensives dans la pièce où elles rebondirent sur le sol. Les trois Palestiniens accroupis derrière une pile de sièges d'avions crièrent et tentèrent d'atteindre la fenêtre donnant sur la terrasse.

Ce fut une erreur.

Les grenades explosèrent dans un bruit assourdissant répercuté par les murs de ciment de la petite pièce et les éclats mortels ricochèrent sur les murs, éventrant le cuir de luxe des sièges de l'avion personnel d'Idi Amin et déchirant le corps de Jail El Arga et des deux Arabes qui avaient été connus durant une semaine comme les numéros 39 et 55.

Pendant qu'ils s'effondraient, Yoni et ses hommes se ruèrent dans la pièce, la balayant de rafales d'Uzi qui achevèrent les trois Arabes.

Dehors, en face de l'aérogare, un officier israélien parlait doucement dans sa radio, l'antenne pointée directement au-dessus de sa tête :

— Nous sommes dans l'aérogare, dit-il, Yoni s'occupe de la terrasse.

*
**

Autour de l'énorme Hercules des soldats israéliens étaient allongés, immobiles sur le ciment avec des fusils d'assaut. Ceux-ci étaient équipés de « Startron », lunette de visée spéciale amplifiant la lumière résiduelle des étoiles 50 000 fois et permettant de voir la nuit comme en plein jour. Grâce à ce matériel sophistiqué, les Israéliens balayaient l'obscurité autour d'eux, prêts à parer toutes contre-attaques.

De nombreux soldats ougandais s'étaient enfuis dans la nuit mais s'ils se regroupaient et attaquaient, l'avion constituerait un objectif extrêmement vulnérable.

D'autres Israéliens avaient fait le tour du bâtiment de l'aérogare. Ce fut ce groupe qui intercepta deux Palestiniens en train de se sauver du bâtiment. L'un d'eux était Hadj Faiz Gaber, le membre le plus important du FPLP à Entebbé. Les deux hommes furent tués sur le coup de plusieurs rafales de mitraillettes.

Les soldats israéliens étaient entrés dans l'aérogare par trois côtés différents. Le couloir, la porte de côté et les fenêtres principales. Le soldat au haut-parleur continuait à crier en hébreu à tout le monde de rester couché. En dépit de cela, certains ne purent s'empêcher de se lever.

Parmi ceux qui se levèrent, il y eut Pasco Cohen et Jean-Jacques Maimoni. Dans la pénombre ce dernier, né au Maroc et ayant une peau assez sombre, pouvait passer pour un Palestinien. Il venait juste de s'endormir quand le bruit des coups de feu l'avait réveillé. Incapable de savoir s'il s'agissait ou non de terroristes, les soldats israéliens ouvrirent le feu.

Jean-Jacques Maimoni se dressa sur ses jambes, à peine éveillé, et mourut instantanément.

Dehors, les soldats ougandais commençaient à se regrouper et à ouvrir le feu sur les Israéliens qui se trouvaient autour des véhicules. Tandis que, sur le toit de l'aérogare, Yoni attaquait le détachement des soldats ougandais occupant la terrasse. Les Israéliens qui avaient pénétré dans le hall principal abandonnèrent les otages et grimpèrent les escaliers pour aider leur chef. Durant les dix minutes suivantes il y eut un

furieux combat autour du bâtiment et sur la terrasse. Cependant les Ougandais, en dépit de leur supériorité numérique, n'étaient pas de taille à affronter la précision mortelle des Uzi maniées par les soldats israéliens.

Ce qui restait des unités ougandaises s'enfuit rapidement dans la nuit, tandis que le colonel Natanyahu et ses hommes descendaient du toit-terrasse jonché maintenant de morts et de blessés ougandais.

Sur l'aire cimentée à côté de l'entrée de l'aérogare le soldat des transmission envoyait un flot constant d'informations au PC volant qui se tenait au-dessus de sa tête qui, à son tour, les retransmettait au général Dam Shomron de l'autre côté de l'aéroport.

Yoni vérifia ses hommes, trouvant seulement quelques blessés légers qui étaient déjà soignés par les médecins de l'Hercules. Il informa le général Adam, dans le PC volant, que l'aérogare était maintenant sûre et qu'il allait commencer à évacuer les otages. Il commença à s'éloigner du bâtiment, se dirigeant vers les soldats qui entouraient les véhicules, quand un Ougandais caché dans la vieille tour de contrôle visa et tira sur l'officier qu'il distinguait au-dessous de lui.

La balle frappa le colonel Natanyahu dans le dos, le tuant sur le coup. Un des médecins se précipita mais il n'y avait rien à faire. Les soldats israéliens étaient déjà en train de courir dans la tour de contrôle, tirant vers ses ouvertures. Le médecin qui s'était penché sur Yoni se redressa, prit sa radio et annonça brièvement dans le micro :

— Ils ont eu Yoni.

CHAPITRE XVI

Le ministre de la Défense, Shimon Péres, était assis dans son bureau du Ministère de la Défense à Tel-Aviv lorsque le haut-parleur cracha quelques mots rapides d'un ton égal :

— Ils ont eu Yoni.

Personne ne bougea ou ne prononça une parole. Le Premier ministre Isaac Rabin et le ministre des Affaires Etrangères, Ygal Allon, étaient également dans le bureau, les nerfs à fleur de peau, essayant d'analyser le flot constant d'informations qui étaient déversées sur eux, retransmis par le PC volant en position au-dessus d'Entebbé à 4 000 kilomètres de là.

Les deux ministres se tournèrent vers Shimon Péres, sachant le choc qu'allait lui causer la nouvelle.

Le lieutenant-colonel Natanyahu était l'un des plus brillants officiers d'Israël et avait été aussi un ami très proche du ministre de la Défense qui avait observé son avancement avec fierté et le considérait presque comme un fils. Depuis le début de l'attaque sur l'aérogare, Shimon Péres

avait tremblé devant les rapports des pertes, sachant que Yoni serait partout où il y avait du danger. Maintenant, avec ces simples mots, il se dit que ça signifiait que le colonel était blessé. Si c'était le cas il devait déjà être dans l'Hercules en train de se faire soigner.

Les ministres avaient commencé à se rassembler au quartier général une heure plus tôt, abandonnant leurs différentes obligations en ville, prétextant d'autres engagements. Plusieurs généraux s'étaient aussi rassemblés au quartier général.

Pour le général Mordechaï Gur, c'était la minute de vérité. Tout avait été prévu pour chaque éventualité, toutes les décisions avaient été prises. Maintenant c'était le plus dur. Dans son bureau se trouvaient une douzaine de généraux et d'officiers supérieurs qui avaient dirigé les équipes de planning tactique permettant la mise au point de l'opération en cours. Ils avaient soupiré de soulagement au moment où les Hercules s'étaient enfoncés au-dessus de l'Ethiopie, car c'était une des phases les plus délicates de l'opération. Si les trois appareils avaient été repérés par un radar, cela aurait pu tourner au désastre. Heureusement les agents israéliens à Entebbé ne signalèrent aucune alerte militaire alors que les Hercules commençaient leur approche finale.

Un des généraux qui se trouvait dans la pièce avait perdu un fils durant la guerre du Yom Kippur. Maintenant son second fils était en route pour Entebbé dans un des Hercules. Un ami qui le savait lui demanda ce qu'il éprouvait pendant que son fils s'approchait du but. Avant qu'il puisse répondre, le général Gur s'était dressé en fureur.

— Pourquoi est-ce que votre fils participe à cette opération? demanda-t-il. Vous avez déjà perdu un fils dans le Yom Kippur et les règles sont très précises. Votre second fils ne doit pas être mis en première ligne. Le général se dressa avec raideur et répondit froidement :

— Ce n'est pas la faute de mon fils s'il y a eu un drame dans sa famille, il avait le droit d'y aller.

Le général Gur observa l'autre général pendant quelques secondes puis se rassit et ne parla plus du sujet.

Lorsque le commando atteignit l'aéroport ougandais la tension devint insupportable. Le seul lien avec Entebbé était une onde porteuse qui sifflait, crachait et s'affaiblissait quelquefois à tel point que les voix étaient perdues. Après la première minute, les généraux et les ministres surent que la ruse avait réussi et que les hommes de Yoni se trouvaient déjà dans l'aérogare. Malgré cet encouragement, tout n'était pas gagné. Il recevait des rapports de l'attaque du général Shomron sur la nouvelle aérogare et la tour de contrôle. Le combat était féroce des deux côtés de l'aéroport car là, l'élément de surprise n'avait pas pu jouer.

Au bout d'un quart d'heure, les pertes étaient incroyablement faibles. A part Yoni, les autres blessés de son unité n'étaient que légèrement atteints, et c'était la zone où les Israéliens s'étaient attendus à des pertes massives.

Dans le bureau de Shimon Péres la transmission devenait de plus en plus mauvaise et les trois ministres se sentaient extrêmement frustrés. Shimon Péres finalement ne put plus y tenir. Il se leva et mena Rabin et le ministre des Affai-

res Etrangères dans ce qu'il avait toujours considéré jusque-là comme une zone strictement militaire. Mais cette nuit-là il n'y avait plus de protocole et les trois ministres rejoignirent le général Gur entouré de son état-major, eux aussi cloués devant les haut-parleurs.

Bien qu'il existât une ligne entre le général Gur et son second, le général Adam, Gur laissa la responsabilité du combat à ses hommes. Mais les minutes semblaient durer des heures. Tous n'attendaient qu'une chose : qu'on leur dise si les Israéliens avaient pu détruire les Migs ougandais.

A moins que la tour de contrôle ne soit prise et les Migs détruits, les forces israéliennes ne pourraient jamais repartir d'Entebbé.

CHAPITRE XVII

Les hommes de Dan Shomron furent en action exactement 45 secondes après que les Hercules eurent touché le ciment de la piste principale d'Entebbé. Alors que les pilotes renversaient le pas des hélices et freinaient les avions géants, le mécanicien abaissait déjà les rampes.

Les deux avions s'arrêtèrent à la limite d'une énorme zone de parking adjacente à la nouvelle aérogare. Les roues avaient à peine cessé de tourner que déjà les command-cars, les jeeps et un transport blindé de personnel M 113 descendaient les rampes, se ruant vers les bâtiments.

Shomron avait divisé ses hommes de façon qu'ils attaquent des deux côtés du bâtiment à la fois. Les jeeps étaient équipées de mitrailleuses lourdes qui ouvrirent le feu tandis qu'elles roulaient en direction de l'aérogare. En dépit de la vitesse de l'attaque, les soldats ougandais de garde à l'aérogare avaient eu le temps de récupérer et prirent position à l'intérieur et autour du bâtiment.

Une voiture du contrôle aérien occupée par deux officiers ougandais qui étaient en train de boire

dans le salon de l'aérogare, fonça aussitôt vers la tour de contrôle. Le transport de troupes blindé M 113 s'arrêta quelques secondes. La mitrailleuse lourde lâcha une courte rafale et la voiture avec les deux officiers ougandais perdit sa direction et s'écrasa sur le mur d'un bâtiment de service.

A l'extrémité la plus éloignée de l'aire cimentée, un camion citerne explosa, transformé en boule de feu et l'onde de choc brisa toutes les vitres du hall principal de l'aérogare.

Derrière les command-cars il y avait un peu plus d'une centaine de commandos israéliens dont les mitraillettes claquaient furieusement dans la nuit. Ils pénétrèrent dans le bâtiment par les portes de chargement et s'emparèrent rapidement du rez-de-chaussée. Cependant les soldats ougandais, encore sur le toit, commandaient les approches de la tour de contrôle, ce qui posait un problème au général Shomron.

Deux de ses unités avaient déjà traversé l'aéroport. Une pour rejoindre les agents israéliens en embuscade sur la route du camp militaire ougandais, l'autre pour aller poser les charges d'explosifs qui mettraient les Migs hors d'état. Shomron avait besoin de prendre la tour de contrôle rapidement, car il était encore possible que les techniciens ougandais de la tour contactent Kampala, grâce à leur équipement radio.

Mettant ses hommes en position autour du bâtiment, il ordonna au transport de troupes blindé d'établir un barrage de feu dirigé sur les terrasses supérieures de l'aérogare. Alors seulement il envoya ses hommes à l'attaque. Ils se ruèrent à travers l'aire cimentée, tirant sans arrêt en direction du haut de la tour de contrôle. Le premier soldat israélien atteignit l'escalier en

ciment de la tour et commença à monter, tournant le premier coin. Il se trouva face à face avec un Ougandais qui lui tira une balle dans la poitrine. L'Israélien tomba en arrière et ses camarades l'évacuèrent immédiatement puis jetèrent deux grenades dans l'escalier.

L'explosion secoua la tour et brisa la résistance ougandaise. En quelques minutes les commandos avaient pris le contrôle du bâtiment et pénétraient dans la pièce du radar.

Ils y trouvèrent les trois techniciens terrifiés qui furent emmenés au rez-de-chaussée et enfermés dans une pièce. Ensuite les hommes de Shomron firent exploser une poignée de grenades sur l'équipement et fermèrent la porte.

L'unité chargée de détruire les Migs avait rencontré des difficultés. Alors qu'ils s'approchaient des chasseurs ils se heurtèrent au feu violent des soldats ougandais de garde près des avions. Ceux-ci avaient été rejoints par d'autres Ougandais chassés de l'ancienne aérogare. Pendant un quart d'heure ils tirèrent comme des fous sur les ombres du commando autour d'eux, forçant ces derniers à avancer lentement et précautionneusement. Ensuite des grenades jetées sous des Migs 21 explosèrent, déclenchant un incendie, puis une explosion qui illumina toute la zone.

Les Ougandais battirent en retraite, utilisant l'obscurité pour se cacher et aussi pour tirer sur les Isréaliens qui détruisaient les autres chasseurs.

Tout au long de la bataille des Migs, les Ougandais espérèrent des renforts du camp militaire, mais ceux-ci ne vinrent jamais.

Le président Amin avait pris la précaution de retirer les armes aux soldats du camp parce que

la rumeur avait couru qu'il y aurait un coup d'Etat pendant qu'il se trouvait à l'île Maurice. Les soldats sans arme et sans rien à faire avaient passé la soirée à boire. Pendant 90 minutes, alors que le ciel était illuminé par les différents incendies et que le son de la bataille secouait le camp, pas un soldat ne le quitta. S'ils l'avaient fait ils se seraient heurtés à la route minée par les agents israéliens et à une vingtaine d'hommes cachés dans la savane avec des mitrailleuses.

Dan Shomron se mit à utiliser une partie de la tour de contrôle comme poste de commandes, transmettant des messages au général Adam dans le Boeing au-dessus d'eux. La bataille pour l'aérogare avait pris 40 minutes et un feu sporadique jaillissait encore de l'obscurité autour du périmètre du bâtiment et de l'étage supérieur, maintenant éteint, du bâtiment principal. Shomron savait que la situation dans l'ancienne aérogare était bonne et que les otages étaient en cours d'embarquement sur l'Hercules. Cependant le danger grandissait que le bruit de la bataille alerte des gens en dehors de l'aéroport et que ceux-ci contactent les forces principales d'Amin à Kampala.

Shomron discuta cette éventualité avec Adam qui lui dit que leurs agents à Kampala étaient en train d'observer les principaux camps des forces ougandaises et ne signalaient jusqu'ici aucune activité. Ils savaient que les soldats ougandais avaient besoin de 50 minutes pour atteindre Entebbé, ce qui laissait aux Israéliens largement assez de temps pour charger leurs avions et décoller.

Le seul vrai problème, c'était l'essence. Les avions israéliens avaient amené leurs propres

tuyaux et leur matériel. Les tuyaux étaient déjà branchés sur les pompes à côté de la piste. Mais le ravitaillement en essence prenait plus longtemps que prévu. Les Hercules qui se trouvaient près de l'ancienne aérogare éprouvaient de sérieuses difficultés avec les réservoirs d'essence. Les pertes étaient encore remarquablement légères, le soldat blessé dans la tour de contrôle était dans un état grave et le médecin voulait le transporter jusqu'à la salle d'opération mobile du Boeing se trouvant à Nairobi, le plus vite possible.

Dans le PC volant tournant toujours au-dessus d'Entebbé, le général Adam prenait également en considération le fait que cinq des otages avaient été blessés. Deux d'entre eux mortellement, et parmi les trois blessés, Pasco Cohen était également dans un état grave.

Continuer le ravitaillement en essence pourrait impliquer un retard allant au-delà du maximum permis de 90 minutes au sol. Beni Peled et Yekuti Adam furent d'accord que les risques dépassaient les avantages et ordonnèrent à Shomron d'assurer la sécurité de l'aérogare et de la piste en vue du décollage.

Les commandos d'unité de Shomron furent informés du changement de plan et les soldats en train de refaire le plein reçurent l'ordre d'abandonner leurs tuyaux. A un kilomètre de là le ciel était illuminé par les flammes des deux escadrilles de Migs, maintenant totalement détruits. L'unité désignée pour cette partie de l'opération s'était retirée jusqu'aux Hercules, laissant leurs blessés avec les médecins, et avait traversé l'aire cimentée pour aider à liquider les dernières poches de résistance.

Les Ougandais qui se trouvaient sur le toit de l'aérogare et aux alentours étaient terrifiés par ce qu'ils voyaient. L'âcre odeur de la cordite flottait sur l'aéroport et l'air tremblait sous les explosions des grenades et des explosifs au fur et à mesure que les groupes de jeunes commandos avançaient dans le grand bâtiment tout en longueur.

Un portrait de Idi Amin, resplendissant dans son uniforme de maréchal, ornait le hall principal de ce qui avait été, d'après les standards ougandais, une aérogare luxueuse et moderne. Le plancher était maintenant jonché de verre brisé et de morceaux de béton arrachés aux murs et au plafond. Le feu brûlait un peu partout.

Mais la prise de l'aérogare prenait un temps précieux. Shomron pressa ses hommes, envoyant des groupes tout autour du périmètre avec les jeeps équipées de mitrailleuses afin de surprendre les soldats ougandais se dirigeant vers les combats. Mais le seul soldat que les jeeps surprirent courait à toute vitesse dans la direction opposée.

Dan Shomron avait le cerveau comme un ordinateur. Au fur et à mesure que les nouvelles lui étaient communiquées il changeait ses ordres et en donnait des nouveaux. Le chronomètre dans sa tête comptant les minutes. La dernière limite pour son groupe était une heure du matin.

A une heure moins cinq un grand poids fut ôté de sa poitrine. De l'autre côté de l'aéroport un Hercules géant se mit à rouler sur la vieille piste et s'enleva dans le ciel dans un grondement de tonnerre. En cette seconde chaque soldat israélien se dit que leur voyage n'avait pas été inutile : les otages étaient sauvés.

CHAPITRE XVIII

Cinquante-trois minutes plus tôt, les 104 otages et les douze membres de l'équipage de l'Airbus s'étaient trouvés plongés soudainement dans un cauchemar de violence, de feu et de tumulte. La première rafale avait éclaté à 150 mètres de l'aérogare alors que la plupart des otages étaient endormis. La famille Davidson, qui jouait toujours aux cartes, regarda à l'extérieur avec inquiétude. Près d'eux, un homme grimaça et dit qu'un idiot d'Ougandais avait dû appuyer sur sa détente par erreur. Mais presque immédiatement il y eut une terrifiante explosion de coups de feu. Même alors, les passagers essayèrent de l'expliquer en se disant que les autres gardes ougandais avaient dû ouvrir le feu pour répondre au premier. Puis il y eut l'explosion d'une grenade et enfin le staccato de plusieurs mitrailleuses. Tout à coup tout le monde réalisa que ce n'était pas un accident. Les femmes et les enfants commencèrent à pleurer tandis que tous les hommes qui avaient l'expérience du combat crièrent de rester couché. Des balles sifflèrent

dans l'air au-dessus de leur tête, ricochant sur les murs.

— Par terre! crièrent plusieurs passagers, restez allongés.

Alors qu'ils obéissaient il y eut un bruit de voix en dehors de l'aérogare, des voix qui plongèrent tous les otages dans une stupéfaction incroyable.

Ces voix criaient en hébreu :

— *Tishkavu, Tishkavu*[1].

Aryeh Brolsky, qui réalisa soudainement dans quel danger il se trouvait, étreignit ses deux filles de six ans et dix ans et se coucha sur elles. Sa femme se trouvait à côté de lui et il essaya de la tenir dans l'obscurité mais comme le combat se rapprochait et que la pièce résonnait sous le bruit des mitrailleuses elle paniqua et leva la tête. Presque immédiatement elle fut touchée et retomba inconsciente près de son mari. Dans l'obscurité, assourdi par les coups de feu, Aryeh dut se contenter de s'accrocher à ses enfants sous lui et de prier.

De l'autre côté de la pièce Ilan Hartuv vit Boese apparaître sur le pas de la porte, mettre un chargeur dans sa mitraillette, regarder les otages pendant un temps qui lui parut interminable et ensuite faire demi-tour dans le couloir.

Partout dans la pièce, les hommes maintenaient contre eux les femmes et les enfants terrifiés, quelques-uns entassant les matelas sur leur famille. A l'extérieur les projecteurs s'éteignaient les uns après les autres et les passagers paniqués commencèrent à crier, essayant de retrouver leurs amis et leurs parents.

Arika Lexer, l'avocat, regarda vers la fenêtre

[1] Couchez-vous!

au moment où un soldat sautait au bord et demeurait là « à la façon d'un ange », pensa-t-il. Il cria en hébreu d'être calme et de rester couché. Mais certains passagers étaient trop bouleversés pour suivre ses conseils.

Jean-Jacques Maimoni s'éveilla au milieu d'un incroyable vacarme et sauta sur ses pieds. Les rafales d'Uzi se croisaient dans la pièce et il retomba, mourant. Tout ce bruit et cette terreur furent trop pour Mme Ida Borowitz. Elle sauta sur ses pieds en dépit des tentatives des gens autour d'elle pour la maintenir sur le plancher et se détacha comme une cible parfaite dans la pénombre. Elle ne savait pas que les soldats israéliens croyaient qu'il y avait des terroristes dans la pièce prêts à abattre les otages.

Mme Borowitz mourut aussi sans réaliser que l'impossible sauvetage avait commencé.

La famille Davidson, en dépit du chaos, parvint à ramper jusqu'à une salle de bains et s'y blottit. Ils n'avaient pas entendu les cris en hébreu en dehors de l'aérogare, et Sarah était certaine que ce qui se passait était la chose qu'elle avait craint le plus. L'exécution systématique des otages.

A l'intérieur du hall principal Pasco Cohen gisait dans une mare de sang, gravement blessé. Il s'était mis debout quand le feu avait commencé, essayant de rejoindre sa famille et personne ne s'était aperçu qu'il avait été touché. Tandis que la bataille continuait dehors, le rescapé des camps de la mort et de toutes les guerres d'Israël avait engagé son dernier combat.

Pour Nadia Israël, serrée contre sa jeune tante dans l'obscurité, les explosions assourdissantes

des grenades et des rafales de mitraillettes semblaient être partout. La peur et la conviction de sa mort imminente la paralysaient. Elle cessa de réfléchir et même de penser, et n'émergea que lorsque les conditions redevinrent normales autour d'elle.

La confusion était à son comble dans l'aérogare. Au beau milieu du combat la plupart des otages croyaient encore que la bataille se livrait entre les soldats ougandais et les terroristes. Arika Lexer se rappela les mots du président Amin qui avait promis une solution à leur problème un peu plus tôt ce soir-là.

Il avait presque décidé dans sa tête qu'il était en train d'assister à la solution d'Amin lorsqu'un soldat israélien avec un haut-parleur commença à crier par la fenêtre en hébreu, disant à tout le monde de rester calme et allongé par terre.

Les gens se calmèrent, stupéfaits de réaliser qu'il s'agissait vraiment d'une opération de sauvetage.

Au-dessus d'eux, sur la terrasse, le combat continuait avec férocité. Les rafales de mitraillettes étaient ponctuées par l'explosion des grenades. Le bâtiment tremblait, le plastique tombait du plafond.

Dix minutes plus tard, le feu se calma un peu et quelques passagers se risquèrent à regarder par les fenêtres. Dehors, dans la pénombre, ils aperçurent les soldats israéliens accroupis autour de différents véhicules un peu partout sur l'aire cimentée. Plus loin derrière eux, le ciel nocturne fut illuminé par une explosion dans la partie la plus éloignée de l'aéroport, et dans le lointain ils purent entendre les échos d'un important combat.

Baruch Gross se trouvait dans la pièce latérale avec sa femme Ruth et son fils Shy. De sa fenêtre il pouvait voir le corps de Wilfred Boese étendu près de l'entrée du bâtiment. Au-delà il y avait d'autres corps mais, tandis qu'il les regardait, il y eut une autre explosion de coups de feu venant de l'arrière des bâtiments et il se rallongea sur le plancher. Le feu continua pendant un quart d'heure, diminua enfin jusqu'à n'être plus que quelques coups de feu isolés. Alors des soldats israéliens commencèrent à entrer dans la pièce rassurant les otages terrifiés gisant sur le sol.

— Venez vite, dirent-ils, il faut partir, venez vite tous.

La famille Davidson était toujours blottie dans l'obscurité de la salle de bains. Le silence était retombé depuis un peu plus d'une minute et Sarah Davidson commençait à croire que peut-être, après tout, ils survivraient. Tout à coup la porte à côté d'elle s'ouvrit et elle vit un jeune soldat israélien la regardant avec un grand sourire. Il avait l'air d'un enfant et comme sa bouche s'ouvrait de stupéfaction il demanda d'une voix tranquille et très calme :

— Est-ce que tout va bien?

— Oui, dit-elle faiblement, mais qu'est-ce que vous faites là?

— Nous sommes venus vous ramener à la maison.

— A la maison?

Elle le regarda comme s'il était fou.

— Comment allez-vous nous emmener?

Le jeune commando israélien sourit :

— Dans un avion bien sûr.

En cette seconde, Sarah Davidon aurait voulu

embrasser ce jeune homme plus que n'importe qui au monde. Au lieu de ça, complètement abasourdie comme la plupart des otages qui se trouvaient dans l'aérogare, elle secoua simplement la tête, se leva, rassembla ses enfants et commença à marcher vers la porte.

Dehors, il y avait une activité fiévreuse, le soldat israélien escortant les otages jusqu'à l'avion. Beaucoup de gens étaient à moitié habillés. D'autres, ahuris, devaient être emmenés par leurs amis. Il semblait y avoir des soldats israéliens partout maintenant, parlant tranquillement, disant aux gens de rester calmes.

Nadia Israël et sa tante furent parmi les premiers à atteindre l'appareil.

Dehors on tirait encore un peu et Nadia s'immobilisa et recula. Un soldat surgit près d'elle et lui adressa un sourire d'encouragement. Devant elle, juste près de la porte, il y avait une Land-Rover et elle courut dans sa direction avec sa tante. Les gens se précipitaient dans le véhicule, certains pleurant, d'autres s'y accrochant comme si c'était leur seul lien avec la réalité. Lorsque Nadia l'atteignit, la Land-Rover était bourrée de gens, mais le chauffeur rabattit le pare-brise et lui dit de monter dessus. Elle s'y hissa, tenant le pare-brise à deux mains, regardant le jeune commando israélien avec une stupéfaction incrédule. Il sourit pour la rassurer puis se mit en marche à travers l'aire cimentée jusqu'à ce que l'énorme Hercules surgisse de l'obscurité.

En sautant de la Land-Rover, accrochée à la main de sa tante, Nadia vit des gens courant hors de l'aérogare. Il y avait des médecins près de la rampe d'accès, aidant les gens à monter à bord, leur demandant s'ils étaient blessés.

A l'intérieur les soldats étaient chaleureux, certains avaient des pansements ensanglantés, le visage livide. Elle monta le long de la rampe, puis dans le fuselage de l'Hercules, trouva un siège de toile et s'y assit, les mains tremblantes.

— Nous rentrons chez nous, dit quelqu'un, mais Nadia continuait à croire que cela ne pouvait pas être vrai.

Les soldats avaient établi un cercle de défense autour de l'appareil, leurs armes pointées dans l'obscurité, tandis que les groupes d'otages couraient vers l'Hercules. Certains essayaient de retrouver les membres de leur famille même en courant, d'autres sanglotaient de peur tandis que les coups de feu éclataient un peu partout.

Un petit garçon était traîné par sa mère vers l'avion lorsqu'une rafale éclata. Avec un hurlement de terreur il se libéra et demeura figé au beau milieu de l'aire cimentée, les mains sur ses yeux. Un jeune soldat israélien courut vers lui, faisant signe à sa mère de courir vers l'avion puis prit l'enfant dans ses bras. Une rafale éclata dans l'obscurité. Le soldat se retourna protégeant l'enfant de son corps, tirant à l'Uzi de sa hanche.

Tout autour de l'aérogare les commandos israéliens se déplaçaient dans la nuit comme des chats, cherchant à déceler la présence de tireurs d'élite ou de soldats ougandais. D'autres utilisant des fusils d'assaut Galil, équipés de lunettes « Startron », fouillaient constamment l'obscurité.

Derrière eux les otages sortaient de l'aérogare en une longue colonne stupéfaite.

Mme Jocelyne Monier émergea du hall principal, du sang coulant de sa cuisse. Elle avait été frappée par un éclat de grenade. Elle fut ramas-

sée par un soldat et placée sur le dos d'un autre qui la transporta en courant jusqu'à l'avion. Lorsqu'elle y arriva un médecin commença à la soigner immédiatement, lui assurant que c'était seulement une blessure superficielle sans gravité.

Nili Ben Dor, la femme du footballeur israélien, n'avait même pas eu le temps de s'habiller et courut vers l'Hercules en slip et soutien-gorge. Elle ne s'en aperçut pas avant d'être dans l'avion où un soldat israélien, avec un regard de sympathie, ôta sa chemise et la lui donna.

Lorsque les Davidson atteignirent l'avion, le feu avait cessé. Ils grimpèrent le long de la rampe, s'enfoncèrent dans le fuselage, prirent des sièges et seulement alors commencèrent à se détendre. Leur fils Benjamin avait gardé sa donne de bridge dans sa poche. Il montra les cartes à Sarah qui les regarda pendant quelques secondes puis éclata en sanglots. C'était la première fois qu'elle pleurait depuis qu'ils étaient arrivés à Entebbé et elle savait qu'elle aurait dû rire.

Dans l'aérogare les commandos israéliens fouillèrent chaque pièce jusqu'à ce qu'ils fussent certains que tous les otages étaient partis.

Les corps de Jean-Jacques Maimoni et de Ida Borowitz furent transportés dans l'avion ainsi que Pasco Cohen qui recevait déjà un traitement d'urgence. En dépit de cela il était clair qu'il y avait peu d'espoir de le sauver.

Dans l'avion les soldats comptèrent et recomptèrent les otages jusqu'à ce qu'ils fussent certains que tout le monde était à bord. Ensuite les Land-Rover remontèrent dans l'avion avec les derniers des soldats qui allaient voyager sur cet appareil.

Le long de la piste, d'autres commandos étaient disséminés partout, les armes balayant l'obscu-

rité pour contrer n'importe quelle tentative contre l'Hercules pendant qu'il décollait.

L'énorme appareil roula jusqu'au bout de la vieille piste, mit ses lumières et les turboprops rugirent. En quelques secondes il prit de la vitesse et s'arracha du sol.

Il était resté à Entebbé exactement 53 minutes.

De l'autre côté de l'aéroport, Dan Shomron s'était attaqué à la tâche compliquée de retirer ses hommes. Là le PC aérien n'avait pas de prix, contactant chaque unité à travers toute la zone de l'aéroport et coordonnant le rembarquement. C'était une opération complexe et longue mais en vingt minutes toutes les unités de Shomron étaient regroupées autour des avions.

Ce qu'il restait des soldats ougandais à Entebbé était en plein désarroi. L'aérogare principale et la tour de contrôle étaient en ruine, les deux escadrilles de Mig 21 et de Mig 17 totalement détruites et brûlant encore. L'ancienne aérogare était jonchée par les corps des terroristes et des Ougandais. Dans l'obscurité, plus d'une centaine de soldats blessés attendaient de l'aide. Une colonne blindée venant de Kampala était encore à 30 minutes d'Entebbé.

Sur la piste un Hercules C 130 se préparait à partir. Chaque unité fut vérifiée à bord. Les véhicules et le transport de troupes blindées furent les derniers à monter les rampes, leurs mitrailleuses prêtes à tirer jusqu'à la dernière seconde avant la fermeture de la porte.

Les chefs d'unités vérifièrent que leurs hommes étaient là. Puis l'Hercules commença à rouler sur la piste et s'éleva dans le ciel.

Le dernier avion était celui de Shomron, sa rampe se ferma seulement lorsque l'autre Her-

cules se fut évanoui dans la nuit. Les soldats ougandais commençaient à avancer sur la piste, réalisant que les attaquants s'en allaient. A la tour de contrôle un officier ougandais regarda l'énorme avion s'élancer et, faute de pouvoir faire mieux, coupa les lumières de la piste.

Le pilote de l'Hercules, brusquement plongé dans une obscurité totale, guida l'avion d'instinct, surveillant l'indicateur de vitesse qui lui donnait la vitesse de décollage, essayant de rester sur la piste. A un moment l'Hercules fit une embardée dangereusement près du bord de la piste mais le pilote réussit à la rattraper. Quelques secondes plus tard, ses roues quittèrent le sol et tout danger fut écarté.

*
**

Au-dessus du lac Victoria, à environ 150 mètres de l'eau, un des Hercules volait en direction de Nairobi. A l'intérieur se trouvait la Mercedes noire qui avait joué un rôle tellement essentiel dans l'assaut de Entebbé. C'était un risque calculé de la ramener en Israël car les forces armées israéliennes étaient déterminées à garder cet aspect de leur opération secrète. On avait envisagé dans le plan de larguer la voiture dans le lac Victoria à partir de l'Hercules, ce qui était relativement simple car la porte arrière pouvait s'ouvrir en vol, mais la ruse avait si bien marché que la voiture faisait maintenant partie de l'histoire comme l'opération elle-même.

Moins d'une semaine plus tôt, la Mercedes 220 peinte en noir rouillait dans une cour à 5 kilomètres au nord de Tel-Aviv. Elle avait été découverte et achetée par un officier qui avait pour

instructions de trouver ce modèle précis, de préférence noir. La voiture avait été emmenée ensuite à une base d'entretien de l'armée et le moteur avait été réglé, la peinture refaite et un nouveau train de pneus avait remplacé les vieux. Le coût total de l'opération n'avait pas atteint 2 000 francs. Cependant cette voiture allait se révéler sans prix.

Il n'y avait aucun doute dans l'esprit de tous les généraux. Un jour, cette Mercedes aurait sa place dans un musée militaire. Aussi ils décidèrent de ne pas se débarrasser de la voiture mais de la ramener à Sharm el Sheikh où elle resterait jusqu'à ce que le gouvernement décide de dévoiler le secret de l'opération Entebbé.

Au cours des semaines et des mois qui suivirent, de nombreuses histoires fantaisistes coururent à son sujet, mais la Mercedes restera la propriété de l'armée israélienne.

CHAPITRE XIX

Tandis que les Hercules volaient en direction de Nairobi, Beni Peled et Yekuti Adam envoyaient leurs derniers messages en Israël avant de se préparer à les suivre.

Au quartier général de Tel-Aviv, les nouvelles plongèrent les généraux et les ministres dans la joie. Les 95 minutes de tension seraient une expérience qu'ils n'oublieraient jamais. Maintenant que c'était terminé ils pouvaient à peine se persuader que tout s'était passé si bien. L'opération avait réussi au-delà de leurs vœux les plus fous et même maintenant on n'arrivait pas à réaliser qu'ils avaient accompli l'impossible.

Il n'y eut ni discours ni félicitations. Quelques minutes plus tôt, alors que l'Hercules transportant les otages avait décollé, le Premier ministre avait appris que Yoni Natanyahu était mort. Dans le bureau du général Gur, tous ces hommes qui avaient tellement combattu ne trouvaient pas de mots pour exprimer ce qu'ils pensaient.

Ils arrivaient seulement à se sourire et à dire :

« On l'a fait ». Un des généraux l'exprima d'une façon plus fervente.

— Ce soir, dit-il, Dieu était avec Tsahal.

On amena du champagne et pendant une heure ils portèrent des toasts aux gars de Shomron, aux otages, à Tsahal et même au président Amin.

Finalement Shimon Péres prit le colonel Borka Bar-Lev par le bras et l'amena jusqu'à son bureau. Après avoir fermé la porte il sourit et dit :

— Appelons Idi.

Le colonel Bar-Lev s'était entretenu fréquemment avec le président ougandais durant la semaine et le standard du palace le branchait toujours rapidement sur la ligne privée d'Amin.

Il fit l'appel et Shimon Péres prit un des écouteurs. Quelques secondes plus tard le colonel eut du mal à réprimer un fou rire lorsqu'un Idi Amin furieux fut à l'autre bout du fil.

— Qui est-ce? demanda-t-il.

— C'est Borka Bar-Lev. Idi comment ça va?

— Borka, on est en pleine nuit, dit le président ougandais furieux. Pourquoi est-ce que vous m'appelez au milieu de la nuit?

Le colonel Bar-Lev réalisa tout à coup que le président Amin ne savait rien de l'attaque d'Entebbé.

Parlant lentement en anglais, il lui dit :

— Sir, je voulais vous remercier pour votre coopération, je vous remercie beaucoup.

— Coopération? demanda le président. Vous savez que je n'ai pas réussi.

— Non, sir, vous n'avez pas réussi, merci beaucoup pour votre coopération.

— Qu'est-ce que j'ai fait? demanda Amin stupéfait.

Shimon Péres, retenant son rire, allait d'un

écouteur à l'autre murmurant au colonel les questions qu'il devait poser.

— Demandez-lui si nous l'avons réveillé, souffla-t-il.

Bar-Lev posa la question, mais le président Amin ne comprit pas.

— Pourquoi dites-vous que j'ai coopéré?

— J'ai fait également ce que vous vouliez, dit Bar-Lev.

— Qu'est-ce qui est arrivé? demanda Amin nerveusement.

— Qu'est-ce qui est arrivé! dit le colonel, semblant étonné qu'il ne soit pas au courant.

— Oui, dit le président.

Bar-Lev se reprit et dit :

— Je ne sais pas.

— Vous ne pouvez pas me dire? demanda Amin.

— Non, je ne sais pas, on m'a seulement demandé de vous remercier pour votre coopération.

— Vous ne pouvez vraiment rien me dire de plus? insista Amin.

— Je ne sais pas ce qu'on voulait dire par là, dit Bar-Lev et il le remercia une fois de plus.

Finalement ils dirent bonne nuit au président et s'écroulèrent de rire, réalisant que les officiers d'Amin étaient encore trop effrayés pour lui dire ce qui était arrivé à Entebbé.

Les hommes du président le connaissaient bien et n'avaient aucune illusion sur le sort qui attendrait celui qui lui apprendrait cette nouvelle.

A ce moment, dans l'euphorie du succès, les Israéliens ne connaissaient encore rien des persécutions et des assassinats qui suivraient à cause de la fureur d'Amin.

Les festivités durèrent toute la nuit tandis que,

20 000 mètres au-dessus de la mer Rouge, les deux escadrilles de Phantoms prenaient contact avec les trois Hercules C 130 et les Boeings revenant en Israël.

— *Shalom!* dit un pilote. Bienvenue.

Dans le fuselage encombré d'un des Hercules, en dessous d'eux, les otages dormaient ou réfléchissaient, vidés de toute émotion. Beaucoup d'entre eux n'arrivaient pas encore à comprendre ce qui s'était vraiment passé. Quelque chose de tellement incroyable que cela prendrait des heures et même des jours à le réaliser.

Les Hercules et le Boeing 707 de Beni Peled s'étaient arrêtés à l'aéroport de Nairobi pour compléter les pleins qu'ils n'avaient pu terminer à Entebbé. Exactement à 2 heures 06 du matin. 10 blessés graves avaient aussitôt été transportés à l'hôpital Kenyatta. Puis, tous les appareils étaient repartis avant l'aube, emmenant tous les blessés sauf trois.

Pasco, le vieux rescapé des camps de la mort et de toutes les guerres, était mort vers cinq heures du matin. Peut-être le mort le plus tragique de toute l'Opération Tonnerre, car il était tombé sous des balles israéliennes. Mais les autres otages, abrutis de fatigue, ne pensaient même plus à ce destin tragique, bercés par le ronronnement des turboprops. Encore pleins d'angoisse.

Pour détendre l'atmosphère, un soldat dit :

— Vous aurez une surprise en arrivant. Pendant que vous étiez à Entebbé, le gouvernement a établi la TVA!

Quelques otages sourirent, mais aucun ne savait vraiment ce qui les attendait en Israël.

Ils ignoraient encore qu'une foule délirante

avait envahi l'aéroport Ben Gourion à Tel-Aviv, submergeant l'aérogare et les terrasses, débordant dans les parkings et que les journaux du monde entier accordaient leurs manchettes à l'extraordinaire raid israélien.

Même les Etats-Unis, qui fêtaient leur bi-centenaire ce jour-là, donnèrent la première page de leurs journaux au récit du raid sur Entebbé.

Déjà, cet extraordinaire exploit, le plus audacieux des temps modernes, faisait partie de l'Histoire.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 24-09-1976.
1195-5 - N° d'Editeur 10267, 4e trimestre 1976.

Vient de paraître :

Thierry Desjardins

Le MARTYRE du LIBAN

Plus de 20 000 morts, 50 000 blessés, un double génocide, des atrocités inimaginables, un pays détruit. Guerre civile, guerre de religion, guerre sociale? Le Liban a tout connu.

Thierry Desjardins, grand reporter du « Figaro », Prix Albert-Londres, l'un des meilleurs spécialistes occidentaux du monde arabe, raconte ici cette mort du Liban.

Reportage sans complaisance pour les tortionnaires des deux camps. Mais aussi dossier explosif d'une affaire qui ne fait que commencer et qui nous concerne tous.

PLON

EVADEZ-VOUS

avec

Thai

PARIS-BANGKOK

EN LUXUEUX DC 10

Tous les mardis et vendredis.
Une seule escale. Le vol le plus reposant.
Prix spéciaux pour groupes.
Correspondances vers 16 pays d'Asie

Et surtout...

LE FABULEUX SERVICE "THAI INTERNATIONAL"

Adressez à votre agence de voyage ce coupon ou envoyez-le à THAI, 34, rue de Ponthieu, 75008 Paris.

Sans engagement de ma part, je désire recevoir votre documentation sur les vols THAI au départ de Paris.

Nom : .....

Adresse : .....

Partez avec

BLADE

quand il prend son départ fulgurant pour des dimensions inconnues.

Suivez le récit des aventures de cet homme hors pair

quand il s'affronte aux monstres horribles, se lance dans des luttes corps à corps contre les guerriers de peuples étranges, ... et succombe dans les bras de femmes éblouissantes, esclaves ou reines fantastiques.

Chez votre libraire :

N° 1 LA HACHE DE BRONZE
N° 2 LE GUERRIER DE JADE
N° 3 LES AMAZONES DE THARN
N° 4 LES ESCLAVES DE SARMA
N° 5 LE LIBÉRATEUR DE JEDD

Voici le récit de la prodigieuse aventure du raid israélien sur Entebbe, l'histoire secrète de l'opération Tonnerre, de sa préparation à sa fantastique exécution.

Ce livre révèle tout :

- comment les terroristes s'emparèrent de l'Airbus et comment ils moururent,
- comment les otages supportèrent ces six jours d'enfer dans la vieille aérogare d'Entebbe,
- quel fut le véritable rôle d'Amin Dada et de son armée,
- comment le conflit entre le Premier ministre israélien et son ministre de la Défense faillit faire annuler le raid,
- comment trois avions "Hercules" se faufilèrent pendant 4000 km, échappant aux radars ennemis en survolant des territoires hostiles,
- comment Amin Dada reposait paisiblement dans son palais tandis que l'aéroport était en feu, les chasseurs détruits et les otages envolés.

ISBN 2-259-00178-5